

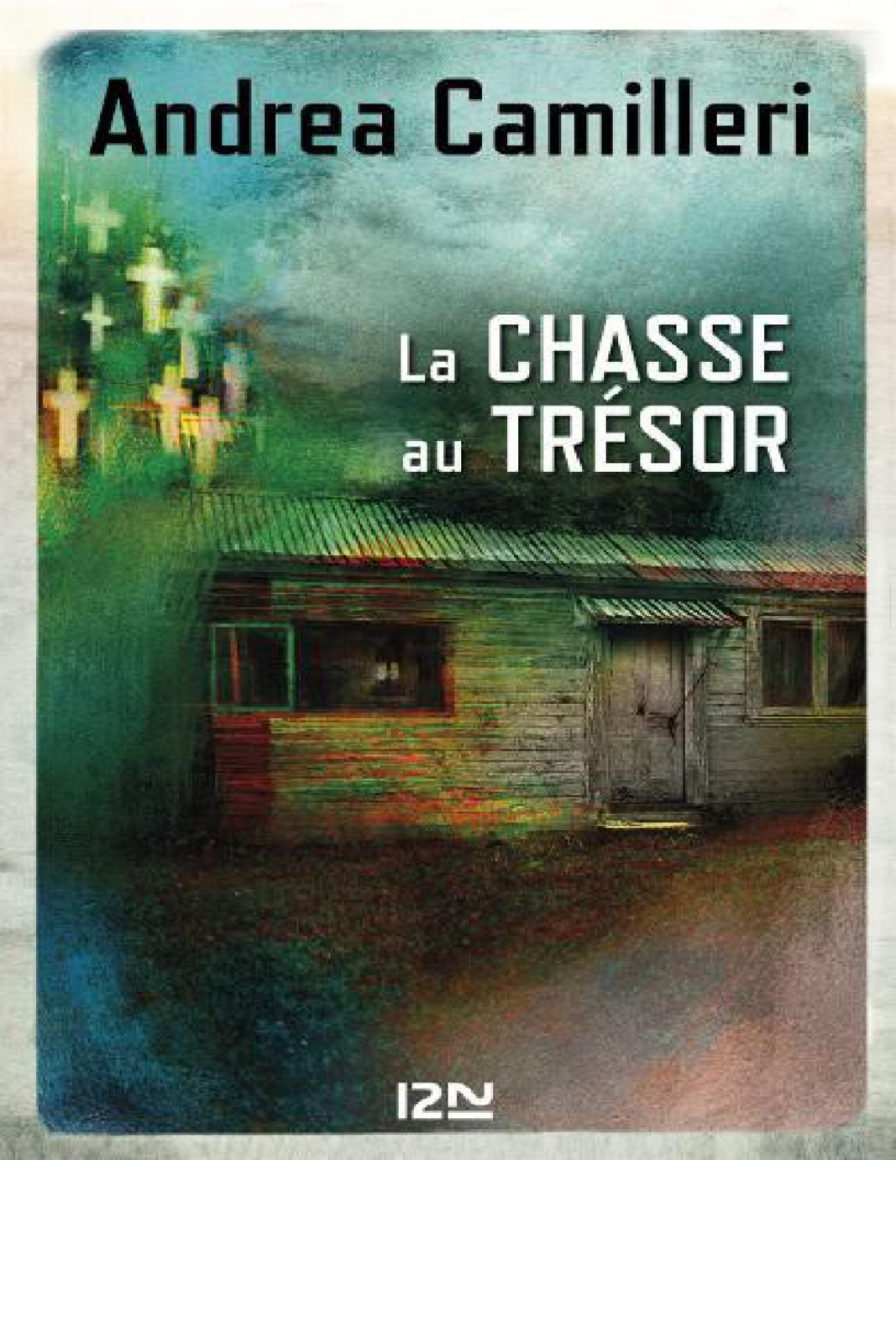
A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

Montalbano - 20 - La Chasse au trésor

Camilleri, Andrea

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the book cover is a textured, painterly illustration. It depicts a small, weathered wooden building with a corrugated metal roof. The building has a central door and two windows. To the left of the building, there is a cluster of white crosses, suggesting a cemetery or a religious site. The overall color palette is muted, with greens, browns, and greys, giving it a somber and atmospheric feel.

Andrea Camilleri

La CHASSE au TRÉSOR

IZN

ANDREA CAMILLERI

LA CHASSE
AU TRÉSOR

*Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadruppani*

fleuvenoir

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andrea Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilien, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, *taliare* pour *guardare*, regarder, *spiare* pour *chiedere*, demander). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un

Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu* ? « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par « pinser », *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop

vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon niveau artisanal, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

UN

Que Gregorio Palmisano et sa sœur Caterina aient été des grenouilles de bénitier depuis leur première jeunesse, c'était connu dans tout le pays. Ils ne rataient pas un office matutinal ou vespéral, une sainte messe, une célébration des vêpres, et certaines fois ils allaient à l'église même sans raison, juste parce qu'ils en avaient envie. Le léger parfum d'encens qui stagnait dans l'air après la messe et l'odeur de la cire des chandelles étaient pour les Palmisano plus attirants que le fumet de sauce tomate pour qui n'a pas mangé depuis dix jours.

Toujours agenouillés à la première rangée, ils ne baissaient pas la tête pour la prière, ils la gardaient levée, les yeux bien ouverts, mais ils ne regardaient ni vers le grand crucifix au-dessus de l'autel majeur ni vers la Madone des douleurs à ses pieds ; non, ils ne détachaient pas un instant leur regard du curé, de ce qu'il faisait, ils observaient comment il se déplaçait, comment il tournait les pages de l'Évangile, comment il bénissait, comment il bougeait les bras quand il disait « *domino vobisco* » et puis finissait avec « *ite missa est* ».

La vraie vrité, c'était qu'ils auraient voulu être *parrino*, curé, l'un et l'autre, se mettre l'aube, l'étole, les parements, ouvrir la petite porte du tabernacle, tenir en main le calice d'argent, donner la communion aux dévots. Tous les deux, Caterina aussi.

Quand elle avait dit à sa mère Matilde ce qu'elle voudrait faire quand elle serait grande, cette dernière l'avait résolument corrigée :

— Tu veux dire bonne sœur.

— Non, maman, curé.

— Tè ! Et pourquoi tu veux faire curé et pas bonne sœur ? avait demandé en riant Mme Matilde.

— Passque le *parrino*, y dit la messe et la sœur non.

Mais ils avaient été obligés d'aider leur père, grossiste en produits alimentaires qu'il entassait dans trois grands entrepôts mitoyens.

À la mort des parents, Gregorio et Caterina avaient changé de marchandises ; à la place des pâtes, des *buatte* de tomates, du stockfish salé, ils s'étaient mis à vendre des antiquités. C'était Gregorio qui dénichait les objets en écumant les églises les plus vieilles des villages voisins et les palais à moitié en ruine des nobles autrefois riches et

aujourd'hui crève-la-faim. Un des trois entrepôts était plein à éclater de crucifix, depuis ceux qu'on garde accrochés au cou par une chaînette à ceux en grandeur nature. Et il y avait aussi trois ou quatre croix nues, en fac-similé, énormes, très lourdes, destinées à être portées sur le dos par un pénitent lors des processions de la semaine sainte, pendant que ces bordilles de centurions romains lui flanquaient des coups de fouet.

Parvenus lui à 70 ans et elle à 68, ils avaient vendu les trois entrepôts, mais ils s'étaient transportés nuitamment une certaine quantité de marchandises chez eux, au dernier étage d'un immeuble à côté de la mairie. C'était un appartement de six pièces spacieuses muni d'une terrasse sur laquelle ils n'allaient jamais, trop grand pour un frère et une sœur qui n'avaient jamais voulu se marier et qui n'avaient même pas de neveux.

Leur fixation religieuse augmenta du fait qu'ils n'avaient plus rien à faire. Ils ne sortaient que pour aller à l'église, côte à côte, tête baissée, sans répondre aux saluts et ensuite ils retournaient s'enfermer à la maison, derrière les volets toujours clos, comme éternellement en deuil.

Les courses étaient faites par une femme qu'ils avaient employée au ménage des entrepôts, mais ils ne lui permettaient pas de rentrer dans l'appartement. Le matin, elle trouvait sur la porte un bout de papier maintenu par une punaise sur lequel Caterina avait écrit ce dont elle avait besoin et sous le tapis était caché l'argent nécessaire.

Quand elle revenait, elle posait les sacs sur le sol, frappait et avertissait avant de s'en aller :

— Les courses !

Ils n'avaient pas de télévision et quand ils faisaient encore antiquaires, personne ne les vit jamais lire un livre ou un journal, rien que le bréviaire, comme les curés.

Au bout d'une dizaine d'années, quelque chose changea. Les Palmisano ne sortirent plus de chez eux, ne fréquentèrent plus l'église, ne se mirent jamais plus au balcon, même quand passait la procession du saint patron du village.

L'unique contact, par la voix et les messages, avec le monde extérieur était celui de la femme qui faisait les courses.

Un matin, les Vigatais s'aperçurent qu'entre le premier et le deuxième balcon des Palmisano était apparu une grande banderole sur laquelle était écrit en caractères d'imprimerie :

« PÉCHEURS, REPENTEZ-VOUS ! »

Une semaine plus tard, entre le deuxième et le troisième balcon, en surgit une autre :

« PÉCHEURS, NOUS VOUS PUNIRONS !! »

La semaine suivante en apparut une troisième, mais celle-là

couvrait entièrement la balustrade de la terrasse et c'était la plus grande de toutes.

« NOUS VOUS FERONS PAYER VOS PÉCHÉS DE VOTRE VIE !!! »

Quand il vit le troisième calicot, Montalbano s'apréocupa.

— Me fais pas rigoler ! lui dit Mimì Augello. Ce sont deux pauvres vieux cinglés, atteints de délire religieux.

— Bah !

— Qu'est-ce qu'il y a qui te tracasse ?

— Les points d'exclamation. D'un, ils sont passés à trois.

— Eh bè ?

— Signe qu'ils ont l'intention de donner des dates limites aux pécheurs. Et ceci est le dernier avis.

— Et ça serait qui, ces pécheurs ?

— Nous sommes tous des pécheurs, Mimì. Tu l'as oublié ? Tu sais si Gregorio Palmisano a un port d'arme ?

— Je vais contrôler.

Il revint presque de suite, quelque peu assombri.

— Il l'a, le port d'arme. Il l'a ademandé quand il faisait l'antiquaire et on le lui a donné. Un revolver. Mais il a déclaré aussi deux fusils de chasse et un pistolet qui ont appartenu à son père.

— Écoute, demain tu te fais dire par Fazio dans quelle église ils allaient et puis tu vas parler avec le curé.

— Mais il est tenu au secret de la confession !

— Tu ne dois pas le questionner sur les secrets, tu dois seulement ademander à quel point d'ébullition, selon lui, peut être arrivée leur folie et s'il la considère ou non comme dangereuse. En attendant, téléphone au maire.

— Pour faire quoi ?

— Je veux qu'il envoie un policier municipal chez les Palmisano pour qu'ils ôtent ces banderoles.

Le policier municipal Landolina s'apréSENTA chez les Palmisano qu'il était les sept heures du soir. Vu qu'après le journal télévisé il y avait un match du Palerme, il voulait se débarrasser vite de ça, rentrer chez lui, manger et s'installer dans un fauteuil.

Il frappa mais personne ne vint lui ouvrir. Comme Landolina, outre qu'il était un homme testard et scrupuleux, ne voulait pas perdre de temps, non content de continuer à frapper le plus fort qu'il pouvait du poing fermé, il se mit aussi à flanquer des grands coups de pied dans la porte jusqu'au moment où une vieille voix masculine lui demanda :

— Cu è ? Qui est-ce ?

— Police municipale ! Ouvrez !

— Non !

- Ouvrez immédiatement !
- Va-t'en, garde, ça vaut mieux pour *tia*, pour toi !
- Ne me menacez pas et ouvrez immédiatement !

Gregorio ne le menaça plus, simplement il lui tira une balle de revolver à travers la porte.

Celle-ci effleura la tête de Landolina qui fit demi-tour et s'enfuit.

Ayant descendu l'escalier, et une fois parvenu dans la rue principale, le garde vit une débandade générale au milieu des cris, des plaintes, des blasphèmes et des prières. Gregorio et Caterina, de deux balcons différents, avaient commencé à tirer sur les passants.

C'est comme ça que commença le siège des forces de l'ordre, c'est-à-dire Montalbano, Augello, Fazio, Gallo et Galluzzo, devant le fort Chabrol des Palmisano. La foule des curieux était nombreuse mais maintenue à distance par les policiers municipaux. Au bout d'une heure, arrivèrent aussi journalistes et télévisions locales.

À dix heures du soir, vu et considéré que même le curé muni d'un haut-parleur n'avait pas aréussi à convaincre ses deux vieux paroissiens de se rendre, Montalbano arriva à la conclusion qu'il fallait donner l'assaut au fortin. Il envoya Fazio voir comment on pouvait arriver sur la terrasse, peut-être par le toit ou quelque appartement voisin. Fazio revint au bout d'une heure de repérages consciencieux pour dire qu'il n'y avait pas moyen, on ne pouvait d'aucun appartement monter sur le toit ou s'approcher de la terrasse.

Alors le commissaire tiliphona à Catarella.

- Appelle les pompiers de Montelusa...
- Y a un `ncendie, *dottori* ?
- Laisse-moi finir ! Et dis-leur de venir ici tout de suite avec une échelle qui arrive au cinquième étage d'un immeuble.
- Au cinquième étage, y a un `ncendie ?
- Il n'y a aucun incendie !
- Et alors pourquoi vous voulez les pompiers ? demanda Catarella avec une logique implacable.

Le commissaire jura, coupa la communication, fit le numéro des pompiers, se présenta, expliqua ce qu'il voulait. Le standardiste demanda :

- Tout de suite ?
- Bien sûr !
- Le fait est que les deux camions avec des échelles sont pris. Ils ne pourront être à Vigàta que d'ici, disons, une petite heure. Et quant au projecteur, pas de problème, je vous l'envoie tout de suite.

Le tout de suite signifia encore une heure de perdue.

De temps en temps, les Palmisano tiraient quelques coups de fusil ou de revorber histoire de garder la main. Le projecteur arriva, prit position et puis s'alluma. Toute la façade de l'immeuble fut inondée

par une violente lumière bleu pâle.

— Merci, *dottor* Montalbano ! crièrent les cadreur des télévisions.

Il semblait vraiment qu'on s'apprêtait à tourner un film.

L'échelle arriva qu'il était plus d'une heure du matin ; on l'étira jusqu'à ce qu'elle touche la balustrade couverte par la banderole.

— Maintenant, je monte, dit le commissaire. Toi, Fazio, tu viens derrière moi. Mimì, toi, avec Gallo et Galluzzo, de votre côté, vous allez vous mettre derrière la porte et pendant que je les occupe du côté de la terrasse, essayez de la défoncer et d'entrer.

À peine eut-il mis le pied sur le premier barreau que Gregorio, surgi soudain de derrière la banderole, tira sur lui un coup de revolver. Et disparut. Montalbano s'abrita en vitesse dans une entrée et dit à Fazio :

— Mieux vaut que je monte seul. Toi, tu restes dans la rue et tu me fais un tir de couverture.

Dès que Fazio eut tiré la première balle qui troua la banderole, le commissaire monta au premier barreau. Il s'agrippait à l'échelle de la main gauche, étant donné que, dans la droite, il tenait son revolver et montait avec cautèle.

Il était arrivé à la hauteur du quatrième étage quand Gregorio tout à coup reparut et, malgré les tirs de Fazio, fit feu, manquant de peu le commissaire.

Instinctivement, Montalbano rentra la tête dans les épaules et dans le mouvement, il mata vers le bas, vers la rue. D'un coup, une sueur glacée le trempa tout entier et la tête lui tourna au point qu'il faillit tomber. Du fond de l'estomac, lui arriva dans la gorge un reflux de vomi. Il comprit que le vertige l'assailait. Il n'en avait jamais souffert. Et maintenant, évidemment à cause de la vieillesse, voilà qu'il s'apprésentait quand il n'aurait pas dû.

Il resta une longue minute sans pouvoir bouger, paupières serrées, puis, grinçant des dents, reprit la montée, encore plus lentement qu'avant.

Arrivé à la hauteur de la balustrade, il se hissa d'un bond, prêt à tirer, mais vit que la terrasse était déserte : Gregorio s'était replié dans l'appartement en fermant les portes-fenêtres et maintenant il se tenait certainement derrière les volets, revolver pointé.

— Éteignez le projecteur ! cria Montalbano.

Et il sauta sur la terrasse en s'aplatissant au sol. Le coup de feu de Gregorio arriva ponctuellement mais la lumière violente qui s'était éteinte soudain l'avait aveuglé, le contraignant à tirer *ammuzzo*, au hasard. Montalbano aussi tira, mais il ne voyait rien. Puis, peu à peu, la vue lui revint.

Mais quant à se relever pour foncer en tirant vers la porte-

fenêtre, il n'y pensait même pas ; Gregorio cette fois réussirait sûrement à le toucher.

Tandis qu'il se demandait que faire, Fazio sauta par-dessus la balustrade et se recroquevilla à ses côtés.

Maintenant, ils entendaient des coups de fusil à l'intérieur.

— Ça, c'est Caterina qui se tient derrière la porte et tire sur les nôtres, dit Fazio à voix basse.

Sur la terrasse, il n'y avait rin de rin, pas un pot de fleurs, une corde tendue avec du linge, rin derrière quoi s'abriter. Mais, appuyées au mur, il y avait trois ou quatre barres de fer, peut-être les restes d'un vieux pavillon de jardin.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Fazio.

— Fonce choper un de ces poteaux de fer. Si la rouille ne les a pas bouffés, tu arriveras à forcer la porte-fenêtre. Donne-moi ton revolver. Prêt ? Un, deux, trois, allez !

Ils se mirent debout et Montalbano commença à tirer des deux mains en se sentant un peu ridicule : on aurait dit le shérif dans un film `méricain. Puis il se plaça à côté de Fazio qui faisait levier avec la barre tout en continuant à tirer à travers le volet. Enfin la porte-fenêtre se débloqua et ils s'aretrouvèrent dans une obscurité presque totale. La grande pièce dans laquelle ils entrèrent était à peine éclairée par la lumière faiblarde d'une lampe à pétrole posée sur une table basse. Ça faisait longtemps qu'on n'utilisait plus la lumière électrique dans cet appartement, on la leur avait certainement coupée.

Où s'était caché le vieux fou ? Ils entendirent tirer deux coups de fusil dans une pièce voisine. C'était Caterina qui s'opposait aux tentatives de Mimì, de Gallo et de Galluzzo de défoncer la porte d'entrée.

— Va la prendre par l'arrière, dit Montalbano à Fazio en lui redonnant son pistolet. Moi, je vais chercher Gregorio.

Fazio disparut par une porte qui donnait sur un couloir.

Mais dans la pièce, il y avait une autre porte, fermée, et le commissaire eut la certitude, va savoir pourquoi, que le vieux était là-dedans. Il s'approcha sur la pointe des pieds, tourna la poignée de la porte qui s'entrouvrit à peine. Le coup de revaloriser attendu n'arriva pas.

Alors il l'ouvrit à la volée, en se jetant en même temps sur le côté. Il n'y eut aucune réaction.

Et que faisait Fazio ? Pourquoi la vieille continuait-elle à tirer des coups de fusil ?

Il poussa un long soupir et entra, plié en deux, prêt à tirer. Et aussitôt il ne comprit plus où il s'atrouvait.

Il y avait une espèce de forêt dans la salle, mais faite de quoi ?

Puis il comprit, paralysé par une frousse irrationnelle.

À la lumière d'une autre lampe à pétrole, il vit des dizaines et des dizaines de crucifix, de tailles variées, depuis ceux d'un mètre à ceux qui touchaient le plafond, maintenus droit par leurs bases de bois, jusqu'à former une épaisse forêt du fait qu'ils étaient disposés de manière qu'ils se matent réciproquement, et donc le bras d'une croix passait en travers du bras de la croix voisine, tandis qu'une autre croix, plus basse, tournait le dos, le christ collant son visage à un autre à la même hauteur et ainsi de suite.

Le commissaire se convainquit tout de suite que Gregorio n'était pas là, il n'allait pas se mettre à tirer dans cette pièce au risque de toucher quelque crucifix. Mais Montalbano ne pouvait bouger, il était effrayé comme un minot qui se retrouve seul dans une église vide éclairée par les cierges. Au fond de la pièce, une porte était ouverte, par laquelle passait la faible lumière d'une autre lampe à pétrole. Il la fixait, cette porte, mais n'arrivait pas à faire un pas.

Ce qui lui fit affronter la traversée du bois, ce fut le cri de Fazio mêlé à un horrible couinement ratier, les cris désespérés de Caterina.

— *Dottore*, je l'ai !

Il se jeta en avant en zigzaguant entre les crucifix, en heurta un qui vacilla sans tomber, s'aprécipita au-delà de la porte. C'était une chambre à coucher avec un lit à deux places.

Gregorio pointa le revorber et tira deux coups de feu tandis que le commissaire se jetait à terre. On entendit le percuteur faire clic, l'arme était déchargée. Montalbano se leva. Le vieux, un squelette, de haute taille, les cheveux blancs jusqu'aux épaules, complètement nu, fixait, ahuri, le revorber qu'il tenait encore en main. D'un coup de pied, Montalbano le lui jeta à terre.

Gregorio se mit à chialer.

Et puis le commissaire s'aperçut, tandis que l'horreur le submergeait, que sur un des oreillers reposait la tête d'une femme aux longs cheveux blonds, le reste du corps disparaissant sous le drap. Immédiatement, il comprit qu'il s'agissait d'un corps privé de vie.

Il s'approcha du lit pour mieux voir et entendit Gregorio qui lui ordonnait d'une voix qui semblait faite de papier de verre :

— Ne te permets pas d'approcher de l'épouse que Dieu m'a donnée !

Il souleva le drap.

C'était une poupée gonflable décrépite : elle avait perdu une partie de ses cheveux, il lui manquait un œil, un sein était fripé et le corps était çà et là constellé de ronds et de rectangles de caoutchouc gris. Visiblement, quand un pertuis se formait sous l'effet de la vieillesse, Gregorio lui mettait une rustine.

— Salvo, t'es où ?

C'était la voix d'Augello.

— Je suis là, tout va bien.

Il entendit un bruit étrange et mata dans la pièce voisine. Gallo et Galluzzo, munis de puissantes lampes électriques, étaient en train de déplacer les crucifix pour ménager un couloir. Et quand ils eurent terminé, Montalbano vit avancer depuis le fond, entre les crucifix qui formaient une haie, Mimì et Fazio qui maintenaient de force entre eux Caterina, laquelle se débattait en poussant toujours ses couinements de rat.

Caterina semblait sortie tout droit d'un roman d'horreur. Elle portait une chemise de nuit sale et toute trouée, ses cheveux jaunâtres et blanchâtres étaient ébouriffés, ses yeux ronds écarquillés, elle était petite et très grasse, avec une seule dent impressionnante dans sa bouche qui bavait.

— Je te maudis ! cria Caterina en `talien à Montalbano, l'œil fou. Tu brûleras vivant dans les flammes de *l'infernu* !

— On en parlera plus tard, lui arépondit le commissaire.

— Moi, j'appellerais bien une ambulance, suggéra Mimì. Et je l'expédierais directement à l'asile ou un truc comme ça.

— Très bien, appelez l'ambulance et emmenez-les. Remerciez les pompiers et renvoyez-les chez eux. La porte a été enfoncée ?

— On n'en a pas eu besoin, c'est moi qui l'ai ouverte de l'intérieur, dit Fazio.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? demanda Augello.

— Les fusils, c'était elle qui les avait tous les deux ? ademanda-t-il à Fazio au lieu de répondre.

— Oh que oui.

— Alors dans l'appartement il doit y avoir encore une arme, le pistolet du père. Je veux donner un coup d'œil. Vous, allez-y, mais laissez-moi une lampe.

Resté seul, Montalbano glissa le revolver dans sa poche et fit un pas.

Puis il se ravisa et reprit l'arme en main. D'accord, il n'y avait plus personne mais c'était l'appartement même qui lui faisait peur. La torche projeta sur les murs les ombres des crucifix qui devinrent gigantesques.

Montalbano atraversa en courant le couloir ouvert par ses hommes et s'aretrouva dans la chambre qui donnait sur la terrasse.

Il sortit, ressentant le besoin d'un peu d'air. Et celui du pays avait beau être dégueulassé par la fumée de la cimenterie et les pots d'échappement, il lui parut air pur de montagne en regard de celui qu'il avait respiré dans l'appartement des Palmisano.

Puis il rentra et s'adirigea vers la porte donnant sur le couloir. Tout de suite à main gauche, il y avait trois portes alignées, tandis que la cloison de droite était sans ouverture.

La première pièce était la chambre à coucher de Caterina. Sur la commode, la table de chevet et la bibliothèque, étaient amassées des centaines de petites statues de la Madone, chacune avec son lumignon devant. Accrochées au mur, une autre centaine d'images pieuses représentaient toutes la Madone. Chaque image avait au-dessous un support de bois sur lequel un lumignon était allumé. On aurait dit un cimetière la nuit.

La porte de la deuxième pièce était fermée, mais la clé était glissée dans la serrure. Là, l'obscurité était profonde. À la lumière de la lampe-torche, il vit qu'il s'agissait d'une grande salle, remplie de pianos, dont deux ou trois à queue et un dont le couvercle relevé découvrait le clavier. D'énormes toiles d'araignée brillaient entre les pianos. Puis, tout d'un coup, un piano à queue joua. Et tandis que Montalbano criait de frousse et se rejetait en arrière, dans son oreille il entendit résonner toute la gamme, *do ré mi fa sol la si*. Il y avait donc des morts-vivants dans cette maudite maison ? Des esprits ? Il était trempé de sueur, le revorber tremblait quelque peu dans sa main, mais il trouva la force quand même de lever le bras et d'éclairer de nouveau la pièce. Et enfin, il vit le musicien fantôme. C'était un gros rat qui courait comme un fou d'un piano à l'autre. Visiblement, il avait aussi marché sur le clavier.

La troisième pièce était la cuisine. Mais elle puait tant que le commissaire n'eut pas le courage d'y entrer. Il ferait chercher le pistolet le lendemain par l'un querconque de ses hommes.

Quand il revint dans la rue, il n'y avait plus personne. Il s'adrigéa vers sa voiture, garée dans le voisinage de la mairie, démarra et partit pour Marinella.

Il se prit une bonne douche et ensuite ne se coucha pas, mais s'assit sur la véranda.

Et ce fut ainsi qu'au lieu d'être, comme d'habitude, aréveillé par les premières lueurs du jour, il vit le jour qui s'aréveillait.

DEUX

Et c'est ainsi qu'il adécida de ne pas aller se coucher, deux ou trois heures de sommeil ne lui serviraient à rien, ou plutôt, elles l'ensuqueraient encore plus.

Au fond, pinsa-t-il tandis qu'il gagnait la cuisine pour se préparer une autre cafetière quatre tasses, l'histoire qui m'est arrivée cette nuit ressemble comme deux gouttes d'eau à un cauchemar survenu durant le sommeil, qui te remonte d'un coup à la surface dès le réveil et que la mémoire fait durer encore, mais toujours plus faiblard, pendant une seule journée, jusqu'à ce qu'après une nouvelle nuit, ce cauchemar s'efface, tu peines à te le rappeler, tu en perds peu à peu les contours et les détails, il adevient comme une mosaïque attaquée par le temps, avec de larges taches de mur gris à la place des tesselles tombées.

Donc, encore vingt-quatre heures de patience et puis tu oublieras ce que tu as vu et ce qui s'est passé chez les Palmisano.

Passqu'il n'arrivait en aucune manière à s'ôter de la tête la forte impression que lui avait faite cet appartement.

La forêt de crucifix, la poupée gonflable vieillie avec son propriétaire, la salle des pianos avec les toiles d'araignée, le rat concertiste, les lumières tremblotantes des lampes à pétrole... et Gregorio, nu et maigre comme un squelette, et Caterina avec une seule dent... Pas mal, comme film d'horreur.

Le problème, quand même, c'était qu'il ne s'agissait pas d'une fiction, mais d'un truc vrai, d'une réalité, même si à cette réalité si absurde il ne manquait pas grand-chose pour être une fiction.

Toutefois, le vrai problème qu'il avait tenté de cacher en parlant de cauchemar, de vérité, de fiction, résidait dans une question qu'il ne voulait pas affronter, à savoir la différence de comportement entre ses hommes et lui.

Et il ne l'affronta pas davantage cette fois vu qu'il approfita du fait que le café était passé.

Il se le transporta sur la véranda, s'assit, se but la première tasse de la deuxième cafetière.

Il mata longuement le ciel, la mer, la *pilaja* – la plage. La journée en train de naître devait être goûtée à petites doses comme une confiture trop douce.

— Bonjour, commissaire, le salua l'habituel pêcheur solitaire et matutinal en train de trafiquer dans sa barque.

Il arépondit en levant un bras.

— Bonne pêche ! lui souhaita-t-il.

« Je peux parler ? » dit Montalbano numéro deux en apparaissant à l'improviste et en attaquant sans attendre la réponse. « Le problème que t'essaies d'éviter peut se réduire à deux questions. La première est : pourquoi Gallo et Galluzzo n'ont pas été le moins du monde effrayés par la forêt de crucifix et même les ont déplacés avec une certaine indifférence ? La seconde est : pourquoi Mimì Augello, en voyant la poupée gonflable, n'en a-t-il pas été impressionné, mais a souri en pensant que Gregorio était un vieux cochon ? »

« Ben, chacun est fait à sa façon et se comporte en conséquence », rétorqua faiblement Montalbano numéro un.

« Ça, c'est banalement vrai. Mais le problème, c'est qu'il y a eu une époque dans sa vie durant laquelle notre commissaire aurait réagi comme Gallo et Galluzzo devant les crucifix et comme Mimì devant la poupée. Une époque. »

« Bon, ça va comme ça, non ? » demanda Montalbano, comprenant où l'autre voulait en venir.

« Je veux conclure. D'après moi, monsieur le commissaire, entre cette époque et aujourd'hui, a changé par la faute de la vieillesse, mais il a beaucoup de mal, pire, il se refuse à l'admettre. Par exemple, il se trouve comme s'il avait eu une greffe d'œil. »

« Mais qu'est-ce que tu racontes comme connerie ? »

« Je sais bien qu'on n'y est pas encore arrivés, à la greffe d'œil. Mais la vieillesse la lui a fait à lui, l'opération. Maintenant, il a des yeux différents insérés dans une tête qui vieillit. »

« En quel sens, différents ? »

« Beaucoup plus sensibles. Non seulement il voit les choses, mais il perçoit aussi le halo qu'il y a autour de ces choses ; c'est comme une légère vapeur aqueuse qui s'élève au-dessus d'elles et qui... »

« Et d'après toi, ce halo était autour de la poupée gonflable ? » demanda, par défi, Montalbano un.

« Le halo du désespoir, de la solitude. Celui d'un homme seul qui passe ses nuits en étreignant une poupée inerte et s'imagine que c'est une créature vivante, et peut-être l'appelle mon amour. »

« Arrive à la conclusion. »

« En conclusion, il commence à perdre sa froideur, son détachement devant les faits. Il se laisse impliquer, troubler. Peut-être qu'avant il se laissait prendre mais maintenant, avec l'âge, il est advenu, comment dire, vulnérable. »

« Ça suffit comme ça », dit Montalbano en se levant d'un bond.
« Vous me cassez les burnes. »

Contrairement à ce qu'il avait adécidé, il alla se faire deux heures de sommeil et quand le réveil sonna, il se leva, comme prévu, complètement ensuqué.

Douche, rasage et linge propre le remirent du mieux possible en selle, en tout cas en condition de s'apprésenter au bureau.

En le voyant entrer, Catarella bondit sur ses pieds et applaudit.

— Bravo, *dottori*, bravo !

— Qu'est-ce qui te prend ? Où on est, là, au théâtre ?

— Ah, *dottori*, *dottori* ! Bonne mère, comme vous êtes brave ! Sainte Mère, comme vous êtes agile ! Sainte Marie, comme vous êtes souple ! Un `quilibriste de cirque, vous aviez l'air !

— Qui ça ?

— Vosseigneurie, *dottori* ! Vous étiez mieux qu'un gymnaste ! Ce matin, on vous montra à la télévision !

— Moi ?

— Oh que oui, *dottori*, vosseigneurie ! Quand vous montiez l'échelle des pompiers, revorber au poing, vous savez à qui vous ressembliez comme deux gouttes d'eau ?

— Non.

— Pareil exactement à Brousse Ouilis, vous l'aconnaissiez cet acteur `méricain qui se retrouve toujours au milieu des fusillades, des immeubles qui brûlent, des bateaux qui coulent...

— Bon, bon, calme-toi et envoie-moi Fazio.

Manquait plus que ce foutu tracassin ! Comme ça, la moitié du pays, qui ne l'avait pas vu pendant la nuit en direct, pouvait se régaler à ses dépens en regardant des reprises télévisées ! Bruce Willis ! Tu parles ! Ça avait plutôt l'air d'un film des frères Marx !

— Bonjour, *dottore*.

— Comment ça s'est terminé, avec les Palmisano ?

— Et comment ça devait se terminer ? Le proc Tallarita les a sérieusement chargés. Résistance, tentative d'homicide répétée, tentative de massacre...

— Où est-ce qu'on les a emmenés ?

— Dans une clinique pour malades mentaux, sous surveillance permanente.

— Ça me paraît excessif, s'ils n'ont pas d'armes, qu'est-ce que tu veux que...

— *Dottore*, vous savez ce que Caterina a fait à une `nfirmière ?

— Qu'est-ce qu'elle lui a fait ?

— Elle lui a cassé une chaise sur la tête !

— Et pourquoi ?

— Passque ça se voyait qu'elle était arabe. Et donc, selon Caterina, une ennemie de Dieu.

— Écoute, envoie quelqu'un chercher un pistolet qui doit être planqué dans l'appartement des Palmisano.

— Je m'en occupe tout de suite. J'y envoie Galluzzo et deux autres hommes.

Une demi-heure plus tard, Fazio frappa et rentra.

— *Dottore*, excusez-moi, mais à hier, quand vous êtes sorti de l'appartement des Palmisano, vous l'avez fermée, la porte ? Moi, j'avais laissé les clés dans la serrure après que j'ai ouvert au *dottor* Augello.

Montalbano réfléchit quelques secondes.

— Tu sais quoi, je ne peux pas te dire si je l'ai fermée ou pas. Pourquoi ?

— Parce que Galluzzo vient de m'appeler, il a trouvé la porte de l'appartement des Palmisano grande ouverte.

— Rien ne manque ?

— D'après Galluzzo, il ne devrait rien manquer, tout est plus ou moins comme il se l'appelait de cette nuit. Mais comment faire pour en être sûr dans ce capharnaüm ?

Je vous félicite, cher commissaire, pour le courage suprême, pour le grand mépris du péril démontré quand vous êtes resté seul dans la fameuse maison des horreurs. La longue lutte soutenue contre le rat musicien vous a épuisé au point que vous vous êtes enfui à grande vitesse, en oubliant carrément de fermer la porte. Pas mal. Je me félicite à nouveau.

« Fazio, dis-moi un truc, par curiosité. »

« Je vous écoute, *dottore*. »

« Mais toi, cette maison, elle t'a pas impressionné ? »

« *Dottori*, m'en parlez pas ! Quand j'ai vu cette pièce énorme remplie de crucifix, j'ai failli, sauf votre respect, me cager aux brailles ! »

Il l'aurait embrassé, Fazio. Tout le monde était impressionné et effrayé. Sauf qu'ils ne le laissaient pas voir. Et comme ça, tous les raisonnements matutinaux étaient inutiles.

À une heure, il alla manger chez Enzo. Il avait une grande faim accumulée, vu que le soir précédent, à cause du tournevis où il s'était trouvé, il n'avait pas eu le temps de manger. Il s'assit à sa table habituelle.

La télévision était allumée et réglée sur Televigàta. Le son était baissé au point qu'on ne l'entendait pratiquement pas, mais les images qu'il voyait étaient celles de l'intérieur de l'appartement des Palmisano.

Un cornard de journaliste avait dû profiter de la porte qu'il avait

laissée ouverte : il était entré et s'était mis à filmer le logement des deux vieux fous. Manifestement, il se servait d'un projecteur à piles pour éclairer. La lumière, saisissant en biais crucifix et pianos, les faisait émerger de l'obscurité qui les enveloppait sous des formes sinistres, menaçantes, dangereuses, comme ils lui étaient apparus la nuit précédente.

— Bonjour, *dottore*, qu'est-ce que je vous porte ?

— Reviens dans cinq minutes.

Maintenant, l'opérateur était entré dans la chambre à coucher de Gregorio.

Et sur la poupée gonflable, il s'attarda au moins cinq minutes d'affilée, en la montrant d'abord tout entière puis en détaillant le crâne pelé, l'œil manquant, le sein flétri, et cadrant une à une les nombreuses réparations qu'avait faites Gregorio pour l'empêcher de se dégonfler et qui paraissaient autant de petites blessures couvertes de sparadrap.

— Alors, qu'est-ce que je vous porte ?

Comment se faisait-il que le `pétit lui soit passé ?

Il avait mangé si peu qu'il n'eut pas besoin de se faire l'habituelle promenade méditative. Il rentra au bureau et se mit à signer des papiers. Ça faisait un mois qu'il n'arrivait rien de substantiel. Bien sûr, l'histoire des Palmisano avait été mouvementée, parfois tragi-comique, mais elle n'avait pas eu de conséquences, il n'y avait eu ni morts ni blessés. Plusieurs fois même durant ce mois, il avait pînsé se prendre quelques jours pour aller voir Livia à Boccadasse. Mais il avait toujours renoncé, dans la crainte qu'un imprévu ne l'oblige à interrompre ses vacances. Et alors qui aurait pu la calmer, Livia ?

— Galluzzo, il a enfin trouvé le pistolet, dit Fazio en entrant.

— Où était-il ?

— Dans la chambre de Caterina. Glissé dans une statuette creuse de la Madone.

— À part ça, quoi de neuf ?

— Calme plat. Vous savez que Catarella a une théorie là-dessus ?

— Sur quoi ?

— Sur le fait, par exemple, qu'il y a moins de vols.

— Et comment il l'explique ?

— Il dit que les voleurs, ceux de chez nous, ceux qui volent dans les maisons des pauvres gens ou dans les sacs des femmes, ils ont la honte.

— Et de quoi ?

— Ils ont la honte devant leurs collègues plus gros. Les industriels qui envoient à la faillite l'entreprise après avoir fait disparaître

l'argent des épargnants, les banques qui trouvent le moyen de baiser les clients, les grandes entreprises qui volent l'argent public. Alors qu'eux, peuchère, ils doivent se contenter de dix euros, d'une télévision pourrie, d'un ordinateur qui ne marche pas... Ils ont la honte et ça leur fait passer l'envie.

Comme il fallait s'y attendre, à minuit, Televigàta diffusa une émission spéciale racontant toute l'affaire Palmisano.

Naturellement, la chaîne montra les images de Montalbano qui grimpait l'échelle pendant que Gregorio lui tirait dessus depuis la terrasse. La chose, vue de l'extérieur, donnait raison à Catarella : on aurait vraiment dit que lui, pirsonne pouvait l'arrêter, il suffisait de voir avec quelle détermination il enjambait la balustrade, revorber en main, de quelle voix il ordonnait d'éteindre le projecteur.

Bref, un truc digne de la série « Capitaine courageux ».

Rien ne filtrait de sa frousse, de ses tremblements, du vertige ressenti à la moitié de l'ascension. Par chance, il n'existait aucun appareil au monde, pas même la radiographie, pas même la résonnance magnétique, capable de montrer `ne souffrance secrète, une frousse qu'on a bien su cacher. Mais la séquence de la poupée gonflable démarra, le commissaire éteignit.

Avant d'aller se coucher, il téléphona à Livia.

— Je t'ai vu, tu sais ? dit-elle tout de suite.

— Où ?

— À la télé. Au journal national.

Salopards de cornards, ceux de Televigàta avaient vendu l'émission !

— J'ai eu très peur pour toi, continua Livia.

— Quand ?

— Quand tu as eu ce moment de vertige sur l'échelle.

— Vrai, c'est. Mais personne ne s'en est aperçu.

— Moi, oui. Mais tu ne pouvais pas envoyer Augello qui est beaucoup plus jeune que toi ? Ce sont des choses que tu ne peux plus faire à ton âge !

Montalbano commença à s'inquiéter. Elle aussi, elle s'y mettait avec ce tracassin de l'âge ?

— Tu parles comme si j'étais Mathusalem, bordel !

— Ne dis pas des gros mots, je ne le supporte pas ! Qui te parle de Mathusalem ? Tu vois que tu es devenu névrosé ?

Avec un début pareil, ça ne pouvait finir que par une engueulade.

— Ah, *dottori, dottori* ! M. le Guesteur, c'est depuis ce matin à huit heures qu'il vous appelle ! Sainte Mère, qu'est-ce qu'il est encoléré ! Il dit qu'il veut être téléphoné immédiatement tout de suite

d'urgence !

— Très bien, passe-le-moi, dit Montalbano en marchant vers son bureau.

Il se sentait la conscience tranquille, ces derniers temps, vu qu'il ne s'était rien passé, il n'avait pas eu la possibilité de faire des choses qui aux yeux de M. le Questeur pouvaient paraître des erreurs ou des fautes.

— Montalbano ?

— Je vous écoute, monsieur le Questeur.

— Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous avez permis à certains opérateurs de la télévision de prendre leurs aises chez les deux vieux fous ?

— Mais je ne...

— Sachez que je suis en train de recevoir une quantité de coups de fil de protestations, de l'évêque, de l'Union des pères de famille catholiques, du cercle éfèf...

— Pardon, je n'ai pas compris le nom du cercle...

— Èfèf. Vous préférez è-fe, è-fe ? Ce sont les initiales du cercle Foi et Famille.

— Mais pourquoi protestent-ils ?

— À cause des images d'une obscène poupée gonflable.

— Je comprends. Mais moi, je n'ai rien autorisé du tout.

— Ah non ? Et alors, comment sont-ils entrés ?

— Probablement par la porte.

— En brisant les scellés ?

On ne les avait pas mis, les scellés. Mais est-ce qu'il aurait dû les mettre ? En tout cas, scellés ou pas scellés, la porte il aurait dû au moins la fermer.

La seule chose à faire était d'accommoder à parler en sabir bureaucratique-juridique, celui qu'après deux phrases, on comprend plus que dalle.

— Monsieur le Questeur, permettez. En l'occurrence, nous n'avons pas acté de circonstances extrêmes faisant apparaitre la nécessité de l'apposition des scellés susdits, étant entendu que dans l'appartement concerné, où quoique ayant été le théâtre de comportements pour le moins violents, il ne se constatait pas de dommages physiques sur les personnes, raison pour laquelle...

— Très bien, très bien, en tout cas, en entrant sans autorisation, ils ont commis une grave infraction.

— Très grave. Et il pourrait y avoir autre chose, dit le commissaire, décidé à en rajouter une louche.

— C'est-à-dire ?

En avant avec le sabir.

— Qui nous dit que l'opérateur et le journaliste n'ont pas

soustrait quelque objet se trouvant sur les lieux ? Plus qu'un logement à usage d'habitation, ledit appartement de vaste superficie semble en vérité relever de la catégorie du magasin d'antiquités où se trouvent, non enregistrés, aussi bien des croix d'or artistiquement ciselées, que des bibles précieusement historiées, des rosaires de nacre, d'argent, d'or, ainsi que...

— Très bien, très bien, je prendrai des mesures, interrompit le questeur, fatigué du ton de voix du commissaire.

Et comme ça, ceux de Télévigàta apprendraient, ils allaient avoir d'autres chats à fouetter.

Au journal diffusé à l'heure du dîner, le journaliste vedette de Televigàta, Pippo Ragonese, celui qui avait une tête en cul de poule, dit, furieux, que la chaîne « connue pour sa totale indépendance de jugement » avait été « la cible de fortes pressions venant de divers côtés » pour que ne soit plus diffusée l'émission sur l'appartement des Palmisano et, surtout, la partie qui concernait la poupée. Il laissa entendre que le journaliste et le cadreur entrés dans l'appartement risquaient d'être mis en examen pour « effraction et vol d'objets d'art ».

Devant de telles intimidations, Ragonese proclama solennellement qu'à partir de cet instant et durant tout l'après-midi, jusqu'au journal de huit heures du soir, Televigàta n'allait plus transmettre que les images de la poupée.

Et c'est ce qu'ils firent.

Mais seulement jusqu'à dix-huit heures, parce qu'à ce moment s'apprésentèrent deux carabinieri qui saisirent la cassette, sur ordre du préfet.

Le lendemain matin, inutile de le dire, tous les journaux et les télévisions nationaux parlèrent de l'affaire. Certains étaient opposés à la saisie ; un des plus importants quotidiens, celui qu'on imprimait à Rome, titra :

« Il n'y a pas de limites au ridicule. »

D'autres au contraire étaient favorables ; en fait l'autre journal, celui qu'on imprimait à Milan, titrait :

« La mort du bon goût ».

Et le soir même, à la télévision, il n'y eut pas un seul comique italien à se présenter sans une poupée gonflable dans les bras.

Cette nuit-là, il fit un rêve dans lequel, comme il était évident et prévisible, si une vraie poupée gonflable n'entrait pas en scène, il y avait quelque chose qui s'en approchait beaucoup.

Il était en train de faire l'amour à une grande belle fille blonde qui besognait comme employée dans une usine de mannequins,

déserte, vu que l'heure de fermeture était passée. Ils étaient couchés sur un divan du bureau des ventes avec une dizaine de mannequins, masculins et féminins, tout autour, qui les regardaient fixement avec un sourire courtois.

« Vas-y, vas-y », haletait la petite, l'œil tourné vers une grande pendule sur le mur, passque tous les deux savaient que c'était là le problème : elle avait une permission pour adevenir une femme, mais s'ils ne réussissaient pas à conclure dans les cinq minutes, elle redeviendrait pour toujours un mannequin.

« Vas-y, vas-y... »

Ils y arrivaient enfin, qu'il manquait trois secondes avant l'heure établie et les mannequins se mettaient à applaudir.

Il s'aréveilla et courut prendre une douche. Mais comment se pouvait-il qu'à 57 ans, il se fasse des rêves de garçon de 20 ? Peut-être la vieillesse était-elle moins proche qu'elle ne paraissait ? Le rêve le consola.

Tandis qu'il était en route pour le bureau, le moteur de la voiture émit un bruit étrange et puis s'arrêta d'un coup, provoquant un grand concert de coups de frein, coups de klaxon, blasphèmes, insultes. Au bout de quelques instants, il le remit en marche, mais le commissaire adécida que le moment était venu de conduire sa voiture chez le mécanicien ; il y avait diverses choses qui ne fonctionnaient plus ou qui fonctionnaient à leur manière.

TROIS

Le garagiste jeta un coup d'œil au moteur, aux freins, au circuit électrique et puis secoua la tête d'un air désolé. Exactement pareil qu'un médecin au chevet d'un malade en fin de vie.

— *Dottore*, il me semble que la voiture est bonne pour la déchetterie.

Ce mot le mit brusquement en fureur. Dès qu'il l'entendait dire, dès qu'il le lisait, ça lui donnait envie de se les prendre et de se les mordre. Et ce n'était pas le seul mot à lui faire cet effet, mais il y avait aussi « précarat », « contextualité », « stigmatiser », « résilience » et des dizaines d'autres.

Des langues aujourd'hui mortes avaient inventé des mots merveilleux et nous les avaient laissés en héritage éternel.

Et le `talien, en revanche, quand il serait mort, comme il était inévitable, étant donné que c'était `ne colonie de la langue `nglaise, qu'est-ce qu'il léguerait à la postérité ? Déchetterie ? Contextualité ? Embrouille ? Précarat ? Dation ?

— C'est tout à fait hors de question, dit-il d'un ton brusque.

Passa une autre journée de calme plat, comme disait Fazio. Le soir, il se fit raccompagner à Marinella par Gallo. Avant qu'il récupère sa voiture, il lui faudrait attendre trois jours.

Après avoir mangé les rougets au bouillon et la caponata d'Adelina, il resta assis sur la véranda.

Il avait un cœur d'âne et un cœur de lion. Il aurait voulu partir dès le lendemain matin pour Boccadasse, mais peut-être aurait-il dû le faire avant, trop de temps était en train de passer sans qu'il se passe rien et donc la probabilité qu'il ne se passe encore rien se réduisait beaucoup.

Après s'être fumé deux cigarettes, il lui vint l'envie de s'allonger et de se lancer dans la lecture d'un roman de Simenon, *Le Président*, qu'il s'était acheté après être allé chez le garagiste.

Il ferma la véranda. Alla prendre le livre qu'il avait posé sur la table et s'aperçut qu'il avait laissé la lumière de l'entrée allumée.

Il fit un mouvement pour aller l'éteindre et ce fut alors qu'il aperçut à terre une enveloppe blanche, évidemment glissée par

querqu'un sous la porte. Une enveloppe très normale.

Était-elle déjà là sans qu'il la remarque quand il était entré ? Ou bien l'avait-on mise quand il se trouvait sur la véranda ?

Sur l'enveloppe le nom du destinataire était écrit au stylo en caractères d'imprimerie : SALVO MONTALBANO. Et en haut, à gauche, la mention « chasse au trésor ». Il l'ouvrit. Un demi-feuillet avec une espèce de poésie :

*Trois par trois
Ne font pas trente-trois
Et six par six
Ne font pas soixante-six
La somme qui résultera
Un autre numéro donnera
Si tes années tu ajouteras
L'énigme tu résoudras*

Mais qu'est-ce que c'était que cette connerie ? Une blague ? Et pourquoi on ne la lui avait pas envoyée par la poste ?

Il n'avait aucune envie de résoudre des devinettes et de se mettre à jouer à la chasse au trésor à une heure du matin.

Il glissa l'enveloppe dans la veste qu'il laissait d'ordinaire dans l'entrée et alla se coucher en emportant le livre.

Il était presque neuf heures du matin quand il arriva au bureau. La nuit précédente il avait éteint tard la lumière, il n'arrivait pas à s'arracher au livre. Au bout d'une dizaine de minutes, Catarella l'appela.

— *Dottori*, ah, *dottori* ! Au tiliphone, y a une voix féminine de femme qui crie que j'y comprends rien à ce qu'elle crie quand elle pousse des cris !

— Elle m'a demandé ?

— On comprend pas, *dottori*.

Il n'avait pas envie de se faire ensuquer par des cris d'une femme qui criait quand elle poussait des cris.

— Passe-la au *dottor* Augello.

Trois minutes n'étaient pas passées que Mimì s'apprésentait, l'air sérieux et plutôt agité.

— C'est une femme complètement hystérique, elle dit qu'elle était allée jeter sa poubelle et qu'elle a vu un cadavre dans un conteneur.

— Elle t'a dit l'adresse ?

— 18, rue Brancati.

— Bon. Prends quelqu'un avec toi et vas-y.

Augello prit un air gêné.

— En fait, j'avais dit à Beba que ce matin je l'accompagnais avec Salvuccio à...

Une autre occasion de se les prendre et de se les mordre. C'est sûr, ça lui avait fait plaisir quand Mimì et sa femme Beba avaient décidé de donner son propre prénom à leur enfant.

Mais il ne supportait pas qu'ils l'appellent « Salvuccio ».

— J'ai compris. J'y vais, moi, rue Brancati. Mais toi, avertis tout de suite la Scientifique, le proc' et Pasquano.

Décidément, Gallo n'arrivait pas à la trouver, cette maudite rue Brancati.

Ça faisait `ne demi-heure qu'ils tournaient en vain et pirsonne, parmi tous ceux à qui ils demandaient, ne paraissait l'avoir jamais entendu nommer.

— Allons demander à la mairie, proposa Fazio.

Mais Gallo voulait l'atrouver seul, il se l'était fourré dans la coucourde. Et il n'y avait rien de pire que Gallo quand il avait les nerfs et qu'il conduisait. En fait, il prit une voie en sens interdit et à grande vitesse.

— Fais attention !

— Mais y a pirsonne !

Et à cet instant précis, ils s'aretrouvèrent devant une autre auto qui avait tourné au coin, surgissant à l'improviste.

Montalbano ferma les yeux. La route était droite, Gallo braqua désespérément et alla cogner contre l'égal d'un marchand de fruits et légumes.

Il y avait des tomates, des oranges, des citrons, du raisin, de la chicorée, des pommes de terre, des échalotes, des betteraves, d'un coup tout ça se transforma en bouillabaisse.

Le marchand sortit, fou de rage, et chercha l'engatse. Ça aurait pu faire perdre quelques heures, mais Montalbano sortit ses papiers et lui dit d'envoyer l'addition au commissariat. L'autre accepta aussitôt, comme ça il pourrait au minimum tripler le montant des pertes.

Ils recommencèrent à tourner au hasard.

Tout à coup, le commissaire songea au critère selon lequel tous les services chargés de la toponymie, tous, sans `xception, aussi bien dans les villages que dans les grandes villes, donnaient des noms aux rues. Les rues les plus centrales étaient immanquablement consacrées à des abstractions comme la liberté, la république, l'indépendance ; celles un peu moins centrales, à des hommes politiques du passé, Cavour, Zanardelli, Crispi ; immédiatement plus loin, à d'autres politiques plus récents, De Gasperi, Einaudi, Togliatti. Et ainsi de suite, dans les rues toujours plus éloignées du centre, venaient les héros, les militaires, les mathématiciens, les scientifiques, les

industriels, jusqu'à arriver à quelques dentistes. En dernier, dans les rues de l'extrême périphérie, les plus misérables, celles qui touchaient à la pleine campagne, les noms des artistes, écrivains, sculpteurs, poètes, peintres, musiciens.

Et de fait, la rue Vitaliano Brancati se résumait à quatre bicoques où les poules couraient en liberté. Et un certain sens, ce fut une chance.

Passque, aux côtés d'une quadragénaire vêtue de noir, assise sur une chaise, qui se tenait sur le front un mouchoir mouillé, il y avait une femme dans la soixantaine et deux hommes. Dans d'autres rues, il y aurait eu en revanche un rassemblement à disperser à la matraque.

Devant une des bicoques, il y avait un conteneur solitaire. Le *catafero*, le cadavre, ne pouvait être que là.

— Quelqu'un d'entre vous l'a ouvert, en dehors de madame ?

La sexagénaire et les deux hommes firent signe que non. Fazio ouvrit le conteneur et Montalbano se hissa sur la pointe des pieds pour mater l'intérieur.

Au fond, il n'y avait qu'un corps.

— Putain de merde ! dit le commissaire.

Et puis, s'adressant à Fazio :

— Tiens-moi bien la poubelle.

Il voulait vérifier, tellement il avait été ahuri par ce qu'il voyait. Fazio agrippa des deux mains le bord du conteneur et fit contrepoids. Montalbano s'élança, se tint soulevé, mains appuyées sur le rebord de la poubelle, puis plongea à moitié à l'intérieur, ventre plié sur le rebord, tendit un bras, toucha le corps, se retira, posa nouvellement les pieds à terre.

Fazio le fixait d'un air interrogatif. La femme aussi, qui avait quitté la position assise pour faire un pas en avant avec les autres. Mais lui restait muet, éberlué, hésitant.

— C'est une poupée gonflable, finit-il par dire.

Mais combien y en avait-il, à Vigàta ?

— C'est mieux comme ça, dit Fazio. On peut la laisser là.

— Non, sortez-la.

Fazio se fit aider par Gallo. Ils la posèrent à terre et la matèrent en silence.

D'un coup, tous les trois étaient devenus silencieux et sérieux.

Passque la poupée était exactement pareille à celle que Gregorio Palmisano gardait dans son lit. Il lui amanquait en partie des cheveux, il lui amanquait un œil, elle avait un nichon fripé et le corps était tout recouvert de rustines.

Juste à ce moment arrivèrent le Dr Pasquano et juste après lui la voiture de transport des *cataferi*. En les voyant arriver, Montalbano

pinsa qu'il aurait préféré se trouver dans une forêt, encerclé par des animaux féroces. Et de fait, Pasquano, en grand cornard qu'il était, se mit à faire du théâtre.

Il s'accroupit à côté de la poupée et commença à l'examiner.

— Le cadavre ne présente pas de signes de violence, dit-il.

— *Dutturi*, vous savez, `ne poupée, c'est, l'avertit la femme qui l'avait découverte et qui était encore là, en pleine confusion.

— Éloignez-la, dit Pasquano, il faut que je travaille.

Et il continua :

— La victime est peut-être décédée de mort naturelle.

— Docteur, ça suffit, maintenant, intervint Montalbano.

Pasquano se remit debout d'un bond de sauterelle, le visage écarlate :

— Et alors, vous ne me demandez pas l'heure de la mort, hein ? explosa-t-il. Mais vous vous rendez pas compte que vous n'êtes plus capable de distinguer un cadavre d'une poupée ? Une autre fois, avant de me déranger, vérifiez que le mort est vraiment un mort et pas un mannequin ! Un truc de gaga total !

Il remonta dans sa voiture en jurant et partit.

Les deux brancardiers s'approchèrent lentement, dubitatifs. Ils matèrent la poupée. Puis l'un d'eux se gratta la tête. L'autre demanda :

— On doit l'emporter, nous ?

— Non, non, vous pouvez partir, merci.

Le commissaire se sentait anéanti.

Naturellement, dès que Pasquano fut parti, la Scientifique arriva au grand complet : un fourgon et deux voitures.

De la première descendit le chef, Vanni Arquà, lequel était profondément antipathique au commissaire. Sentiment abondamment réciproque.

— Ne déchargez pas, pas besoin, dit Montalbano aux hommes de la Scientifique qui commençaient à sortir du fourgon boîtes, valises et appareils photo.

— Pourquoi ? demanda Arquà.

— Il y a eu un quiproquo.

Arquà alla mater le cadavre et revint le visage sombre.

— C'est une blague stupide !

— Arquà, ce n'est pas une blague ! Il s'est agi de...

— Je vais faire immédiatement un rapport au Questeur.

— Putain, fais ce que tu veux.

Eux aussi s'en allèrent.

Et juste après, en dernier comme d'habitude, arriva le proc' Tommaseo qui conduisait comme un chien bourré. Il descendit de voiture, hors d'haleine.

— Excusez-moi, excusez-moi, j'ai eu un petit accident qui...

Il vit la poupée recroquevillée à terre et ses yeux étincelèrent.

— Mais c'est une femme ! s'écria-t-il en se précipitant.

Un vampire en crise d'abstinence. Dès qu'il s'agissait de femmes, Tommaseo perdait la raison. Il était fou de crimes passionnels, de belles petites mortes cruellement, de tous les meurtres qui avaient quelque chose à voir avec le sexe.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il, déçu après avoir vu de quoi il s'agissait.

— La dame ici présente l'a vue dans le conteneur et a cru que c'était le corps d'une femme. Malheureusement, *dottore*, je n'ai pas eu le temps de vous avertir de la méprise.

— Excusez-moi, dit Tommaseo aux autres.

Il ne paraissait pas du tout furieux comme les autres. Prenant Montalbano par le bras, il l'attira à part.

— Comme ça, juste pour information, vous sauriez me dire où on trouve ces poupées ? lui demanda-t-il à voix basse.

Pour finir, tout le monde s'en alla, ils chargèrent la poupée dans le coffre et s'en retournèrent au commissariat sans échanger un mot.

Il débarrassa le bureau du demi-quintal de paperasses qui l'encombraient et fit mettre la poupée recroquevillée dans la largeur.

— Il me faut l'autre, dit-il à Fazio qui l'observait, silencieux, sans parvenir à comprendre ce que le commissaire avait en tête.

— Quelle autre ?

— Celle de Palmisano.

Fazio le fixa, bouche bée.

— Pourquoi, c'est pas celle-là ?

— Non !

— Tè ! Sûr que c'est pas la même ?

— Sûr. Au maximum, une jumelle.

— Ah beh, ça ! Moi j'avais pînsé que ceux de Televigàta se l'étaient prise pour mieux la photographier et puis, ne pouvant la ramener, l'avaient jetée dans la poubelle.

— Combien on parie qu'il y en a deux ?

— Mais combien il y a de poupées gonflables qui circulent à Vigàta ?

— C'est ce que je me demande aussi. Vas-y.

Mais Fazio ne bougea pas. Il semblait dubitatif.

— Et comment je fais pour l'emmener ici ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— *Dottore*, je fais comment à descendre tous les escaliers avec ça dans les bras ? Et si un locataire sort et me voit ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il dise ? Tu es un policier dans l'exercice de...

— Mais ça va me mettre la honte !
— Me fais pas rire !
— S'il vous plaît, envoyez-y quelqu'un d'autre.
— Fazio, dis-moi la virité. Ça serait pas `ne excuse ? T'aurais pas la trouille de retourner dans cet endroit ?

— Beh, un peu, oui.

Montalbano l'acomprenait très bien.

— Alors, envoies-y Gallo et Galluzzo. Ah, écoute, au commissariat, il doit y avoir une cantine. Il me semble l'avoir vue dans le garage. Qu'ils l'emmènent avec eux et qu'ils y fourrent la poupée dedans.

Il avait commis une erreur en la faisant disposer sur le bureau : il ne pouvait pas écrire et pour arépondre aux coups de fil, il lui faudrait s'appuyer sur le ventre de la poupée. Et la chose le dégoûtait pas mal. Après tout, ils l'avaient sortie d'une poubelle. Le mieux était de la coucher par terre.

Il la prit sous les aisselles, la releva, la tint droite et à cet instant précis apparut Mimì Augello.

— Pardon, je vois que tu es occupé, je reviendrai plus tard. Mais quand tu veux faire certaines choses, je te conseille de fermer la porte à clé.

— Allez, Mimì, fais pas l'idiot et entre.

— Pourquoi est-ce que la poupée de Palmisano t'intéresse ?

— Bouh, quel tracassin ! C'est pas la poupée de Palmisano !

Et il lui raconta toute l'histoire.

— J'ai envoyé chercher l'autre, conclut-il.

— Pourquoi ?

— Pour les confronter. Je veux voir si elles sont complètement pareilles.

— Qu'elles le soient ou pas, qu'est-ce que t'en as à foutre ?

— Mimì, si tu trouves pas seul, je sais pas quoi faire. Après, je t'expliquerai.

Gallo et Galluzzo lui amenèrent la poupée de Palmisano et il les fit mettre l'une à côté de l'autre.

— Sainte Mère, toutes pareilles, elles sont ! s'exclama Gallo, en les matant, ébahi.

— Mais comment c'est possible ? se demanda Galluzzo.

Montalbano avait bien sa petite idée mais comme il s'était fait une heure et que c'était le moment d'aller manger, il n'arépondit pas. Il voulut replacer les papiers sur le bureau, mais il se découragea tout de suite, il y en avait tant. Alors, il sortit en disant à Catarella de remettre la pièce en ordre et de lui procurer une loupe pour son

retour.

Il mangea tellement à contrecœur qu'Enzo le réprimanda.

— Aujourd'hui, vous ne m'avez pas donné de satisfactions, *dottore*.

Il n'y avait pas besoin de faire la promenade jusqu'au môle, il rentra donc tout de suite au bureau. Quand il pénétra dans son bureau, il s'en fallut de peu qu'il se chope un coup de sang.

Catarella avait mis les deux poupées en position assise dans les fauteuils et on aurait dit qu'elles étaient en train de bavarder tranquillement.

En jurant, il les posa par terre, à un demi-mètre de distance l'une de l'autre. Sur le bureau, à présent couvert de papiers, se trouvait la loupe. Il la prit et s'agenouilla entre les corps puis se pencha pour examiner sous la lentille l'orbite vide de la poupée de Gregorio. Puis il observa celle de la poupée de la poubelle. Ensuite, il arracha une rustine placée un peu au-dessus du nombril de cette dernière et répéta l'opération avec l'autre.

Au bout d'un moment qu'il fallait, il entendit la voix de Mimì venir de la porte.

— Vous y avez compris quelque chose, Holmes ?

— Oui.

— À savoir ?

— Élémentaire, mon cher Watson. J'ai compris que vous êtes un con, rétorqua le commissaire en allant s'asseoir derrière le bureau.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu matais avec la loupe ? demanda Mimì.

— Je vérifiais s'il pouvait y avoir une réponse plausible à un problème que je me suis posé.

— C'est-à-dire ?

— Je te réponds par une question. D'après toi, deux choses fabriquées au même moment mais, attention, maintenues très éloignées entre elles et utilisées différemment dans le temps, par exemple, je sais pas, deux bicyclettes, peuvent-elles vieillir, perdre des bouts, se trouer de la même manière et aux mêmes endroits ?

— Je n'ai pas compris.

— Je te donne un exemple. Mets que deux femmes vont au marché et s'achètent deux marmites pareilles. Trente ans plus tard, on en retrouve une. Elle est abîmée, il lui manque la poignée gauche, elle a une tache à la base, deux trous dans le fond, un de trois millimètres et un autre de deux millimètres et demi, à quatre centimètres de distance. C'est clair ?

— C'est clair.

— Ensuite, on en trouve une autre, jetée dans une poubelle, avec

les mêmes caractéristiques, la poignée manquante, la tache, les deux trous, etc. Ça te paraît possible que, bien qu'elles aient été utilisées par deux femmes différentes, les marmites se détériorent toutes deux de la même manière ?

— Impossible.

— Pourtant, il semble que ces poupées aient réussi ça. Voilà le point. Mate-les bien.

— Je l'ai fait et j'arrive pas à comprendre.

— Tu sais quelle est l'unique façon possible ?

— Dis-le-moi, toi.

— Pour la première poupée, celle de Palmisano, le vieillissement, la perte de morceaux, les trous, sont arrivés, disons comme ça, par des causes naturelles, par usure du temps et de l'usage, justement. Pour la seconde, celle de la poubelle, les dégâts ont été provoqués artificiellement.

— Tu veux galérer ?

— Pas du tout. Quelqu'un qui possédait une poupée pareille à celle de Palmisano, mais beaucoup mieux tenue, a vu les images transmises par Televigàta, les a enregistrées et s'en est servi comme guide pour reproduire les mêmes dégâts sur sa poupée.

— Comment tu peux le dire ?

— On voit clairement que l'œil de celle de la poubelle a été enlevé d'un coup net, circulaire, fait avec une lame, alors que sur celle de Palmisano, le caoutchouc autour de l'œil manquant s'est effilé tout seul et a provoqué la chute du globe. Et encore : les pertuis de la poupée de la poubelle ont été faits en revanche avec un poinçon, c'est tellement vrai que, si tu les examines à la loupe, tu les trouves tous pareils. Au contraire, les trous de l'autre sont complètement différents les uns des autres, un est plus grand, l'autre un petit peu plus petit...

— Mais pourquoi quelqu'un devrait perdre tout ce temps à faire un truc pareil, privé de sens ?

— Peut-être que ça a un sens, et même sûrement, que ça en a un, de sens, mais nous n'arrivons pas à le trouver.

QUATRE

Ils recommencèrent à les fixer. Montalbano demanda :

— Tu ne sais rien sur ces poupées ?

— Moi, j'en ai jamais eu besoin, rétorqua Mimì, quelque peu énervé et vexé.

— Je le mets absolument pas en doute. Tes capacités de coq du poulailler ont été, et restent, indiscutées. Je voulais juste savoir si tu pouvais me donner quelques simples renseignements.

Augello réfléchit. Puis il parla :

— Une fois, sur une chaîne satellite, j'ai vu un documentaire. Ça, ce sont des modèles anciens, carrément primitifs. Maintenant, on en fait dans d'autres matières, genre caoutchouc mousse, mais elles ne sont plus gonflables, on dirait des vraies femmes, ça fait drôle.

— Donc, ces deux-là, elles seraient de quand ?

— Bah, je dirais d'il y a une trentaine d'années.

— Ce matin, Tommaseo m'a demandé où on les vendait et moi, j'ai rin pu leur dire. Tu le sais ?

— Ben, sur Internet...

— Laisse tomber Internet. Moi je te parle de celles-là. Internet, va en parler à Tommaseo qui, visiblement, a envie d'en avoir une. Où on pouvait les acheter il y a une trentaine d'années ?

— Tu sais, ce qui est sûr, c'est qu'on les fabriquait pas en Italie. Considère que, dégonflées, elles ne prennent pas beaucoup de place. On te les expédiait sûrement de l'étranger par colis postal, en faisant attention à ce qu'on ne comprenne pas le contenu, peut-être en écrivant dessus « vêtements » ou un truc de ce genre. Il suffisait de savoir à quelle adresse passer commande.

— Et donc, en conclusion, deux pirsonnes de Vigàta, Gregorio Palmisano et un autre inconnu, se seraient fait expédier, au même moment ou presque, il y a `ne trentaine d'années, deux poupées pareilles.

— C'est ce qu'il paraît.

— Puis, trente ans plus tard, un inconnu tombe sur les images de la poupée de Palmisano à la télévision et il fait en sorte que la sienne ressemble parfaitement à l'autre.

— Très bien, Salvo, mais on revient toujours *a coppe*, au même

point : pourquoi il l'a fait ?

— Et pourquoi s'en est-il débarrassé en la jetant dans la poubelle ? ajouta le commissaire.

Ils gardèrent un instant le silence.

— Écoute, dit tout à coup Mimì en le fixant dans les yeux, tu serais pas en train d'en faire une obsession ?

— Sur quoi ?

— Sur ces poupées. Est-ce que par hasard tu te mettrais à faire une enquête comme celle sur le cheval tué¹ ?

— Mais non, qu'est-ce qui te prend, c'est juste pour passer le temps.

Mais il était en train de raconter des carabistouilles. Dans cette affaire, il y avait quelque chose qui le troublait.

Au moment d'appeler Gallo pour se faire accompagner à Marinella, il réfléchit qu'il ne pourrait laisser au bureau les poupées. Catarella serait capable de faire entrer quelqu'un en son absence et imaginez-vous de quoi lui, il aurait eu l'air ! Il pouvait les mettre au dépôt ou carrément les jeter.

Mais quelque chose en dedans de lui lui disait qu'elles pourraient lui servir.

Alors, il les fit mettre dans le coffre et les emporta.

Il les rangea dans le placard où Adelina gardait les balais et le reste de ce qui lui servait pour le ménage. Il les mata encore une fois, debout l'une à côté de l'autre.

Non, la poupée de la poubelle n'était pas exactement pareille à sa jumelle.

Maintenant qu'elles étaient debout, la différence se remarquait mieux. Le nichon de la deuxième était plissé, certes, mais il avait trois rides en moins. C'était la partie la plus difficile à copier. Ça n'avait pas été bien réussi.

C'est peut-être pour ça que l'inconnu l'avait jetée dans la poubelle ?

Et ça signifiait qu'il allait essayer de faire mieux ? Mais où est-ce qu'il allait trouver une troisième poupée ?

En prenant cigarettes et briquet dans la poche de sa veste, il toucha une enveloppe. Il la sortit, la fixa.

C'était celle qu'il avait atrouvée la veille au soir glissée sous porte et qu'il avait complètement oubliée.

La chasse au trésor.

Il gagna la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, et les bras lui en tombèrent.

Un peu de cacciocavallo, quatre olives, cinq sardines à l'huile et `ne *xxtroffa d'acci* ; plutôt réduit le contenu. Mais heureusement,

Adelina lui avait acheté du pain frais.

Il ouvrit le four. Et de bonheur poussa un long hululement de loup. Une portion suffisante pour quatre d'aubergines à la parmesane, conforme à tous les canons sacrés !

Il alluma le four pour réchauffer le plat, gagna la véranda, prépara la table, en choisissant une bouteille de vin spécial. Il attendit que les aubergines se réchauffent comme il faut et se les apporta à table dans le plat à four, sans les transvaser dans une assiette.

Quand il eut fini, une heure et demie plus tard, il n'y avait aucun besoin de laver le plat. Il l'avait soigneusement nettoyé avec du pain, la sauce était une merveille.

Il se leva, débarrassa la table, alla prendre la lettre et un stylo et se rassit sur le banc.

Trois par trois

Ne font pas trente-trois

Montalbano écrivit le chiffre 9.

Et six par six

Ne font pas soixante-six

Il écrivit 36

La somme qui résultera

Un autre numéro donnera

$9 + 36 = 45$

Si tes années tu ajouteras

L'énigme tu résoudras

Il avait 57 ans et donc le résultat était le numéro 9364557. Un numéro de téléphone, c'était clair. Sans préfixe et donc il était sous-entendu que c'était dans la province de Montelusa.

Et maintenant, que faire ?

Laisser tomber cette connerie ou continuer le jeu ?

La curiosité l'emporta facilement. De toute manière, ces jours-ci, il avait du temps à perdre.

Ça faisait des années qu'il ne lui était pas arrivé de pouvoir perdre ses journées. Il se leva, passa dans la salle à manger, fit le numéro.

— Allô ? arépondit `ne voix masculine.

— Montalbano, je suis.

— Commissaire, vous, c'est ?

— Pardon, qui est à l'appareil ?

— Vous m'areconnaissez pas ? Tano, je suis, le barman de Marinella.

— Excuse-moi, Tano, mais comme...

— Qu'est-ce que vous faites, vous passez ?

— Pour quoi faire ?

— Pour vous prendre la lettre qu'on a laissée à hier soir pour

vous. On vous a pas prévenu ?

— Non.

— Si vous voulez, je vous l'amène chez vous, mais vers une heure, après la fermeture.

— Non, merci, je vais venir d'ici une demi-heure.

Avant de sortir, il vérifia combien de whisky il lui restait à la maison. Une demi-bouteille.

Tant qu'il y était, autant s'en acheter une nouvelle. Il avait mal calculé la distance, il lui fallut en fait quarante minutes pour arriver au bar de Marinella.

Quand il entra, Tano était en train de reposer le combiné du téléphone.

— Si vous arriviez une minute plus tôt, vous pouviez lui parler.

— À qui ?

— À la pirsonne qui a laissé la lettre pour vosseigneurie.

Il doutait beaucoup que cette pirsonne ait envie de parler avec lui.

— Il a téléphoné ?

— Il voulait savoir si vous étiez passé retirer la lettre et moi je lui arépondis que vous alliez arriver d'un moment à l'autre.

— Quelle voix il avait ?

— Pourquoi, vous le connaissez pas ?

— Non.

— À moi, ça m'a paru la voix d'un homme plutôt vieux, mais peut-être qu'il faisait semblant. Il a pas dit bonjour, rin, il voulait juste savoir si vous étiez passé. Voilà votre lettre.

Il la prit sous le comptoir et la lui tendit.

Une enveloppe pareille à celle qu'il avait déjà areçue, avec l'adresse écrite de la même manière et la même espèce de titre : « Chasse au trésor ». Il se la glissa dans la poche, commanda une bouteille, la prit, la paya et sortit. Pour rentrer, il mit presque une heure. Il marchait lentement, il voulait profiter de la promenade. Une fois arrivé, il se rassit sur la banquette, rouvrit l'enveloppe. Dedans, il y avait un demi-feuillet avec une poésie.

*Maintenant tu es entré dans le jeu
Et tu vas bien devoir continuer
Or donc en suivant de par moi le peu
D'indices donnés, essaie de deviner*

*Alors, mon bon Montalbano
Où est-ce que la voie se rétrécit
Devient une roue sans même un panneau
Et montant de là enfin aboutit ?*

*Si tu le devines, il faut y aller
La suivre tout du long, enfin tu verras
Un endroit précis qui t'est familier
Et là encore du neuf tu trouveras*

À part que ces vers c'était vraiment de la bordille du point de vue de la métrique, il n'y comprit rien. Non, `ne chose, en fait, il l'avait comprise. À savoir que celui qui lui écrivait était un con présomptueux. Ça se comprenait au « mon bon Montalbano », qui semblait dit par un qui pinsait être strict minimum le Père éternel.

En tout cas, il ne pourrait pas résoudre la devinette cette nuit. Il avait besoin d'une carte topographique. Et donc, le mieux était d'aller se coucher.

Ce n'est pas qu'il dormit bien, il fit des rêves tordus où il voyait des poupées gonflables qui jouaient aux devinettes et il ne savait pas les résoudre.

Gallo passa le prendre à huit heures et demie.

— Rends-moi un service. Quand tu m'auras laissé, va à la mairie et fais-toi donner une carte topographique de Vigàta. Ou mieux, une carte des voies. S'ils n'en ont pas, demande une copie du nouveau plan d'occupation des sols. Ou bien s'ils ont des photos de la commune vue du ciel.

— Ah, *dottori, dottori* ! s'exclama Catarella dès que Montalbano posa le pied dans le commissariat. Y aurait qu'y a un monsieur qui vous attend et qui veut parler avec vosseigneurie pirsonnellement en pirsonne.

— Qui est-ce ?

— Il dit que son nom à lui ce serait qu'il s'appelle Girolamo Cacazzone.

— On est sûr qu'il s'appelle comme ça ?

— Qui c'est qui doit être sûr, *dottori* ? Moi, vosseigneurie ou Cacazzone ?

— Toi.

— Moi, de mon à côté, je suis sûr ! Peut-être que lui n'est pas aussi tellement sûr de s'appeler Cacazzone comme je suis sûr, moi !

— Très bien, fais-le entrer.

Dix minutes plus tard s'présenta un octogénaire tout blanc de cheveux et de poils, à cause de l'âge mais aussi et surtout passqu'il était albinos. Taille moyenne, vêtements négligés, chaussures poussiéreuses, l'air d'un qui semble éternellement perdu, jusque dans le cabinet de chez lui. Pour l'âge qu'il avait, il le portait plutôt bien. Sauf que ses mains tremblaient un peu.

— Je m'appelle Girolamo Cavazzone.

Et ça t'étonne ?

— Vous vouliez me parler ?

— Oui.

— Asseyez-vous et dites-moi.

L'autre regarda autour de lui avec le visage ahuri de quelqu'un qui, aréveillé d'un sommeil de plomb, n'arrive pas à comprendre où il s'atrouve.

— Eh ben ? insista le commissaire.

— Ah oui, voilà. Pardonnez-moi. Je me suis, comment dire, permis de vous déranger pour vous demander un conseil. Peut-être que vous n'êtes pas la personne la plus adaptée mais moi, ne sachant pas à qui...

— Je vous écoute, coupa Montalbano.

— Vous, certainement, voilà, vous ne le savez pas mais je suis le neveu de Gregorio et de Caterina Palmisano.

— Ah oui ? Je ne savais pas qu'ils avaient de la famille.

— Depuis plus d'une vingtaine d'années, ils ne se fréquentaient plus. Questions de famille, d'héritages... je ne sais pas si... En somme, ma mère n'avait rien hérité, tout était allé aux deux autres enfants, Gregorio et Caterina et alors...

— Écoutez, s'il vous plaît, procédez par ordre.

— Excusez-moi... je suis profondément navré... Mes grands-parents maternels, Angelo et Matilde Palmisano, un an après s'être mariés, eurent une fille, Antonia. Notez bien que grand-mère Matilde eut Antonia quand elle n'avait pas encore 19 ans. Antonia, à 18 ans, épousa Mario Cavazzone et je naquis, moi. Sauf que, dix-huit ans après avoir eu Antonia, grand-mère Matilde, qui avait alors 37 ans, eut soudain un fils, Gregorio. Et puis arriva aussi Caterina. Je ne sais pas si je me suis bien expliqué.

— Vous vous êtes très bien expliqué, dit Montalbano qui à un certain moment n'avait plus rien compris, mais n'avait pas envie de s'entendre arépéter la généalogie.

— Et donc, étant le parent le plus proche, je voudrais savoir de vous si... étant donné comment sont les choses... étant donné que les choses de toute évidence... mais toujours, entendons-nous, dans la plus stricte légalité...

— Excusez-moi, mais de quoi parlez-vous ?

— Voilà, je voudrais pas passer pour quelqu'un qui s'aprofite... le malheur est toujours un malheur, bien évidemment, et il faut le respecter, voilà... mais comme... toujours légalement, c'est sous-entendu...

Il s'arrêta, prit sa respiration et puis balança :

— On peut pas les considérer comme morts ?
— Qui ?
— Mon oncle Gregorio et ma tante Caterina Palmisano.
— Ils sont fous, pas morts.
— Mais ils sont atteints d'abolition totale du discernement et donc...

— Écoutez, monsieur Cacazzone, dit Montalbano, en se trompant exprès dans le nom.

— Cavazzone.

— On peut se parler clairement ? Vous êtes venu me demander s'il y avait une possibilité pour vous d'hériter de vos oncle et tante alors que ceux-ci sont encore en vie mais déclarés en état d'incapacité mentale. C'est ça ?

— Ben, dans un certain sens...

— Non, monsieur Cavazzone, c'est le seul sens possible. Et moi, alors, je vous dis qu'en cette matière, je n'y connais rien. Adressez-vous à un avocat. Bonne journée.

Il ne lui tendit pas la main. Cet octogénaire avec un pied dans la tombe, qui voulait jouer les hyènes avec de pauvres malheureux fous, l'avait profondément troublé. L'autre se leva encore plus ahuri que quand il était venu.

— Bonne journée, dit-il.

Et il sortit.

— À la mairie, annonça Gallo en entrant, ils n'ont pas de carte de Vigàta. Et pas non plus de carte des voies ou de photographies prises du ciel.

— Et qu'est-ce qu'ils ont, rin ?

— Ils ont les cartes du nouveau plan d'occupation des sols, six grandes feuilles, qui comprennent toute la commune, mais étant donné que le plan n'est pas encore définitif, ils ne peuvent pas en faire monstration.

— Tu veux dire le montrer ?

— Oh que non, en faire monstration, c'est comme ça qu'ils disent.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, « faire monstration » ?

— Montrer.

En voilà un autre de mot, à mettre avec recycler et compagnie.

— Et la monstration, m'a dit l'employé, il faut qu'elle soit explicitement requise, par écrit et sur papier à en-tête, par une autorité compétente.

— Et ça serait qui, c'te autorité ?

— Vosseigneurie, par exemple.

— Oui, mais compétente en quoi ?

— Compétente à être une autorité.

— Très bien, je t'écris la demande et tu la leur portes.

— *Dottori*, y aurait qu'y a au tiliphone le fils de Mme Cirribbicciï.

Ce devait être Pasquale, le fils d'Adelina, délinquant et voleur notoire, qui entraît et sortait de prison, et qui avait tant d'affection pour le commissaire qui pourtant l'avait quelquefois arrêté, qu'il lui avait demandé d'être parrain au baptême de son fils. Ce qui avait été cause d'une engueulade avec Livia, laquelle, dans sa mentalité nordique, ne concevait pas qu'un commissaire puisse avoir un filleul fils d'un repris de justice.

— Très bien, passe-le-moi.

— *Dottori*, Cirrinciciï Pasquale, je suis.

— Je t'écoute, Pasquà.

— Je voulais vous dire que je conduisis ma mère au `pital.

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Comme elle a dû prendre un balai, elle ouvrit le placard et il lui tomba dessus deux *cataferi* de femmes. Du moins, elle le crut, que c'était des cadavres, et elle se chopa une attaque...

Sainte Mère, les poupées ! Il avait oublié de laisser un billet pour avertir Adelina !

— Ce ne sont pas... ce ne sont pas des *cataferi*, mais...

— Je sais, *dottori*. Ma mère sortit de la maison en criant comme une folle et puis s'évanouit. Quand elle s'areprit, elle m'appela sur le portable. Moi alors, je fonçai pour venir la prendre, mais avant de la conduire au `pital, j'entrai dans la maison pour voir de quoi y s'agissait. Vous m'acomprenez ? Passque si c'était des vrais *cataferi*, que vosseigneurie avait voulu les cacher, moi je pouvais vous donner un coup de main...

— Pour quoi faire ?

— Comment ça, pour quoi faire ? Pour vous débarrasser du problème. Pour faire disparaître les *cataferi*. Aujourd'hui, c'est facile avec l'acide.

Putain, mais qu'est-ce qui lui passait par la tête, à celui-là ? Qu'il se gardait deux cadavres chez lui en attendant l'occasion de s'en débarrasser ? Mieux valait glisser, passque sinon, il aurait dû le remercier de la ginéreuse offre de complicité de dissimulation de cadavres.

— Et maintenant, Adelina, comment va-t-elle ?

— La fièvre à quarante, elle a. Elle se prioccupe pour vosseigneurie. Elle me dit de vous aviser qu'elle peut pas vous préparer à manger pour ce soir.

— Très bien, je te remercie. Embrasse pour moi ta mère et donne-lui tous mes vœux.

L'autre n'arépondit pas, il était encore à l'appareil.

— Pasquà, il y a autre chose ?
— Oh que oui. *Dottori*, si vosseigneurie me permet, j’y voudrais dire `ne chose.
— Dis-la-moi.
— Je voulais dire que vosseigneurie, étant un homme seul et que votre fiancée vient pas souvent vous trouver, et que donc...
— Eh beh ?
— Et donc, il est logique que vosseigneurie ait des besoins...
— Mais y a ta mère qui m’aide.
— *Dottori*, c’tè genre d’aide, ma mère peut pas vous l’apporter.
— Alors, de quoi tu parles ?
— En somme, sans offense, si vosseigneurie veut une belle petite, suffit que vous me passiez un coup de tiliphone et moi je vous l’atrouve, au lieu de vous soulager avec une poupée. Une belle petite Russe, Roumaine, Moldave, comme vosseigneurie préfère. Blonde, brune, à votre goût. Garantie saine et propre. Gratis, vu qu’il s’agit de vosseigneurie. Je me fis comprendre ? Vous voulez que je fournisse ?

Abasourdi, maintenant qu’il avait compris la proposition, Montalbano restait le souffle coupé. Il n’arrivait pas à ouvrir la bouche.

— Allô, *dottori*, vous m’entendez ?

Il raccrocha le combiné. Manquait plus que ça ! Et maintenant, qui le leur enlèverait de la tête, à Adelina et à son fils, qu’il couchait avec des poupées gonflables ? Il resta cinq bonnes minutes incapable de rin faire, il arrivait seulement à jurer.

1. Voir *La Piste de sable*, Fleuve Éditions et 12-21, 2011.

CINQ

Gallo revint une demi-heure après.

— C'est réglé.

— Et les cartes, elles sont où ?

— Ils doivent les photocopier.

— Et il faut tout c'te temps ?

— *Dottore*, mais vous ne savez pas comment ils sont faits, dans les bureaux ? Ils voulaient me les donner demain matin, mais j'ai aréussi à les avoir pour quatre heures cet après-midi. Mais ils ont voulu dix euros. Six pour la simple copie et quatre pour le droit d'urgence.

— Tiens, les voilà.

Chasse au trésor, mon cul.

Pour l'instant, lui, il avait déjà dû déboursier dix euros. Le joueur mystérieux allait devoir patienter, il risquait d'attendre jusqu'au lendemain.

Il rousina au bureau, jusqu'à ce qu'il se fasse l'heure d'aller manger, et sortit, mort d'ennui.

Se pouvait-il qu'il n'arrive plus un seul vol sérieux, un échange de coups de feu, une tentative d'homicide ? Comment se faisait-il qu'ils soient tous devenus des saints ?

Chez Enzo, il se tapa la cloche, un peu parce qu'il avait du `pétit malgré la parmesane de la veille et un peu pour compenser les désillusions précédemment infligées au restaurateur. Hors-d'œuvre complet, dans le sens qu'il goûta à tout, spaghetti aux vraies palourdes (vraiment vraies), cinq rougets de roche (vraiment de roche).

Il songea qu'Enzo, en cuisine, n'avait aucune imagination, il faisait toujours les mêmes plats. Mais il s'agissait toujours d'ingrédients ultra-frais et Enzo cuisinait divinement. Montalbano aimait bien l'imagination en cuisine, mais seulement quand elle était garantie par un artiste des fourneaux, parce que sinon il valait mieux rester à l'intérieur de la normalité.

Et cette fois, il dut faire la promenade jusqu'au môle et sous le phare. Il s'assit sur un rocher plat, y resta une vingtaine de minutes à jouir des parfums d'algue et de *lippo*, une espèce de mousse verte, très parfumée, qui couvrait la ligne de brisement des vagues et qui

fourmillait de minuscules animaux marins, puis il rentra au bureau.

Il était un peu plus de quatre heures de l'après-midi quand Gallo lui apporta les photocopies du plan d'occupation des sols. Six grandes feuilles, roulées et numérotées.

Non, il ne pouvait se les apporter à Marinella, il manquait plus que les cartes, il avait déjà les poupées.

À vue de nez, il calcula que, en déplaçant les deux fauteuils et le petit canapé, il arriverait à ménager l'espace nécessaire pour poser sur le sol les six feuilles, étalées en file dans l'ordre de la numération.

Il déplaça les meubles, ouvrit la première carte et la mit sur le plancher.

Et là acommença le tracassin, passque la feuille ne voulait pas rester ouverte, elle se réenroulait. Alors il prit sur le bureau la loupe, trois livrets d'instructions variés, le code pinal, deux boîtes de trombones, une boîte de stylos, bref tout ce qui pouvait servir de poids mais n'était pas encombrant. Au bout d'un quart d'heure de jurons, il réussit à mettre les six feuilles dans le bon ordre en les gardant immobiles à l'aide d'objets divers stratégiquement disposés.

Mais l'ensemble s'avéra trop grand pour pouvoir être examiné. Alors il prit une chaise et monta dessus.

De la poche, il tira la poésie.

Mais comment était-il possible que Mimì Augello passe toujours à ces moments-là ?

— Qu'est-ce qu'on donne ce soir ? *Superman* ? *Spiderman* ? *007 bons baisers de Vigàta* ? Ou bien s'agit-il d'un discours à la nation ? demanda-t-il.

Montalbano n'arépondit pas et Augello s'en alla en secouant la tête.

À tous les coups, pinsa le commissaire, il s'est convaincu que je deviens plus gâteux chaque jour qui passe. Pourquoi, plutôt, ne pensait-il pas à lui-même, obligé qu'il était de porter des lunettes alors qu'il était plus pitchoun ?

Le premier quatrain de la poésie ne servait à rien. Les indications acommençaient au deuxième et précisément par les mots : *Où est-ce que la voie se rétrécit*.

Il descendit de la chaise, prit un stylo et une feuille de papier, remonta sur son perchoir.

Mais il ne voyait pas grand-chose, le soleil s'était déplacé et par la fenêtre ne rentrait plus de lumière.

Il descendit nouvellement, alluma le lustre central et aussi la lampe sur la table et l'orienta vers les cartes. Il remonta sur le siège. La lumière de la table n'était pas dans la bonne direction.

Il descendit, la mit en meilleure position, remonta. Le tiliphone

sonna.

Il descendit en jurant et riant, il lui semblait être en train d'interpréter une comédie de Beckett.

— Ah, *dottori, dottori* !

Cet exorde de tragédie grecque, en général Catarella le réservait aux appels du questeur, la divinité suprême, Zeus, qui se manifeste depuis l'Olympe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Et de fait :

— Il y aurait qu'il y a M. le Questeur qui veut vous parler uregementement !

— Passe-le-moi.

— Montalbano ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Quelle histoire, monsieur le Questeur ?

— Le *dottor* Arquà m'a envoyé un rapport détaillé.

Il l'avait dit et il l'avait fait, ce grand et très grand cornard ! Montalbano fit mine de ne pas comprendre.

— Quel rapport, monsieur le Questeur ?

— C'est pour l'intervention que vous avez demandée à la Scientifique.

— Ah, ça !

— D'après le *dottor* Arquà, ou vous avez voulu lui faire une blague imbécile à lui, à son équipe, au *dottor* Tommaseo et au Dr Pasquano...

Sainte Mère, que de docteurs ! Pire qu'au `pital !

— ... ou bien vous n'êtes plus capable de faire la différence entre un cadavre et une poupée gonflable.

À ce point, Montalbano adécida qu'il fallait recourir uregementementement comme disait Catarella, au langage juridico-bureaucratique.

— Étant donné que, pour ce qui concerne la deuxième partie du rapport formulé et naguère transmis à vous par le *dottor* Arquà, où il appert qu'est formulée à ma charge, non pas une mise en cause articulée mais une basse et gratuite insinuation, qui pour le moins s'avère un dol à mon égard, j'invoquerai sans délai la faculté de défense *in alto loco* qui m'est concédée contre le susdit...

— Écoutez, ici, il s'agit...

— Laissez-moi finir, s'il vous plaît.

Sec, brusque, en pirsonne offensée dans sa dignité et son honneur.

— Pour ce qui en revanche se rapporte à la première partie, celle où le susnommé *dottore* attribue à une volonté carnavalesque le fait précité, j'en viens à me trouver malgré moi à devoir instruire pour ce que de droit l'autorité compétente et donc préposée justement, de la

facilement vérifiable ainsi que votre personnelle et incontestable responsabilité.

— Responsabilité de qui, pardon ?

— Votre responsabilité à vous, monsieur le Questeur.

— À moi ?

— Oh que oui. Avec tout l'immuable respect qui vous est dû, je vous ferai observer en vérité que vous, en prenant en monstration le rapport Arquà et en me demandant des explications en rapport, vous me stigmatisez suivant une conviction préexistante et de par le fait même que vous ne faites rien d'autre qu'avaliser l'hypothèse selon laquelle je serais une personne capable de blagues idiotes, envoyant ainsi d'un seul coup à la déchetterie une honorable et exemplaire carrière multi-décennale, faite de sacrifices, d'absolu dévouement au travail...

— Allons, Montalbano !

— ... de renoncement, d'honnêteté, jamais une combine, jamais une dation acceptée, dans n'importe quelle contextualité, même dans le précarat...

— Montalbano, ne le prenez pas comme ça ! Je n'avais nullement l'intention de vous offenser !

Maintenant, il fallait sortir la voix cassée, au bord des larmes.

— Et en fait, vous l'avez fait ! Peut-être sans le vouloir, mais vous l'avez fait ! Et moi, je suis tellement blessé, tellement détruit que...

— Attendez, Montalbano, écoutez-moi. Je ne pensais pas que ça pourrait vous bouleverser à ce point. Arrêtons les frais. À la première occasion qui se présentera, on en reparlera, d'accord ? Mais dans le calme, sans s'exciter, d'accord ?

— Merci, monsieur le Questeur.

Il se félicita lui-même, il avait bien joué la comédie, il s'en était sorti sans trop perdre de temps. Il appela Catarella.

— Je n'y suis pour personne.

Il monta nouvellement sur la chaise et recommença à observer les cartes, secteur par secteur, et à prendre des notes.

Au bout d'une demi-heure, il apparut que soixante pour cent des rues de Vigàta, à un certain point de leur tracé, se restreignaient. Mais celles qui le faisaient d'une manière presque exagérée étaient au nombre de trois. Il nota les noms et passa à la deuxième indication, celle qui disait que la rue *devenait une roue*.

Comment `ne rue pouvait-elle devenir une roue ?

À moins que cela signifie qu'il y avait là le terminus d'un autobus qu'il lui faudrait prendre. Il reconsidéra les trois rues.

Et tout à coup, il s'aperçut que l'une d'entre elles, à savoir la rue Garibaldi, après s'être resserrée comme les pantalons qu'on portait à une époque, allait déboucher sur une rotonde.

Voilà, c'était ça, la roue dont parlait la poésie !

Et une fois la rotonde passée, il y avait `ne rue, via dei Mille, qui montait vers la colline sur laquelle, à mi-côte, s'étendait le cimetière, et puis la route continuait en traversant les nouveaux quartiers au nord du bourg. Il l'avait atrouvée, il en était sûr.

Il mata sa montre, cinq heures et demie. Donc, du temps, il en avait en abondance. Mais il jura, se rappelant qu'on ne lui rendrait la voiture que le lendemain matin. Mais qu'avait-il à perdre d'essayer ?

— Montalbano, je suis. Je voudrais savoir si ma voiture...

— D'ici une demi-heure vous pouvez venir la reprendre.

Qui était le saint protecteur des mécaniciens ? Il l'ignorait. Et alors tant qu'il y était, il les remercia tous en bloc.

Il sortit de la pièce et dit à Catarella qu'il s'en allait et qu'il ne reviendrait pas le soir.

— Mais demain matin, vous revenez, *dottore* ?

— Tranquille, Catarè. On se voit demain.

Celui-là, s'il mourait, il était capable de mourir lui aussi de mélancolie, comme il arrive à certains chiens. Et Livia, est-ce qu'elle serait capable de mourir de mélancolie parce qu'il n'était plus là ?

« Et si on inversait la question ? Toi, si Livia mourait, tu mourrais de mélancolie ? » demanda, hargneux, Montalbano numéro deux.

Il préféra ne pas répondre.

Trois quarts d'heure plus tard, il contournait la rotonde et prenait la via dei Mille.

Dépassant le cimetière, il continua à monter entre deux ailes de ciment, gris phalanstères à mi-chemin entre une prison mexicaine de haute sécurité et un centre psychiatrique bunkérisé pour assassins fous furieux, vu comme le cauchemar d'un assassin fou furieux. C'était ce qu'on appelait, va savoir pourquoi, un quartier populaire.

D'après ces génies de l'architecture, le peuple devait habiter dans des maisons qu'à peine tu mettais la clé dans la serrure et tu entraais pour la première fois, les murs commençaient à s'effriter sous tes yeux comme les fresques souterraines quand arrivent l'air et la lumière.

Pièces pitchounes, tellement obscures qu'il fallait garder toujours la lumière allumée, que tu te serais cru au nord de la Suède. Les architectes avaient réussi dans la gigantesque entreprise d'effacer même le soleil sicilien.

Quand il était petiot, quelquefois son oncle l'avait emmené chez un ami qui avait sa campagne dans ce coin et lui, cette route, alors une draille, il se la rappelait avec, à main droite, une grande forêt de majestueux oliviers sarrasins, et à main gauche, une étendue de vignes à perte de vue.

Et maintenant, rin que du ciment. Il acommença à tous les

insulter : architectes, ingénieurs, géomètres, contremaîtres, maçons, avec une rage irrationnelle, mais si forte que le sang lui battait aux tempes.

« Mais pourquoi je m'énerve tant ? » se demanda-t-il.

Certes, les dégâts infligés à la nature, la mort du goût, la prévalence du laid, ne faisaient pas que blesser, ils offensaient. Mais il était clair qu'une bonne partie de sa rage était due au fait qu'à partir d'un certain âge, on devient intolérant, on ne supporte plus rien. Autre confirmation qu'il devenait vieux.

La rue continuait à monter, mais maintenant, à droite et à gauche, il y avait des petites villas sans prétention, avec sur l'arrière des petits potagers où des chiens et des poules erraient en liberté. Puis, tout à coup, elles disparurent, la route continuait entre deux murs à sec et, au bout d'encore une centaine de mètres, elle finissait.

Montalbano s'arrêta et descendit.

Mais ce n'était pas vrai que la route finissait, c'était l'asphalte qui disparaissait passqu'à partir de là, elle redevenait la vieille draille d'autrefois, tout en descente jusqu'à la vallée. Il était arrivé pile au sommet et il y resta quelques instants, à profiter du paysage.

Dans son dos, la mer, devant lui, le bourg lointain de Gallotta, agrippé à une autre colline, à main droite la dorsale de Monserrato qui séparait le territoire de Vigàta de celui de Montelusa. Les taches de verdure étaient rares, désormais la terre, plus personne ne la cultivait, c'était de l'argent et de la fatigue perdus.

Et maintenant ? Où devait-il aller ? Là où il s'atrouvait, pile au sommet, non seulement il n'y avait pas de maison, mais il ne passait pas une créature vivante.

La suivre tout du long, enfin tu verras

Un endroit précis qui t'est familier

C'était ce que disait la poésie, et lui, il avait obéi à toutes ses indications, la route il l'avait suivie tout du long, sauf que là, il n'y avait rien de familier. C'était quoi, cette blague ?

À `ne dizaine de mètres de la route, il y avait `ne baraque de bois, de trois mètres sur trois, en mauvais état, elle avait l'air abandonnée, et elle ne lui était certes pas familière. En tout cas, c'était le seul lieu où il pourrait avoir quelques informations supplémentaires.

Ce n'était pas à proprement dit un chemin, ce qui conduisait à la baraque, mais une piste à peine marquée par le passage de l'homme. Pour la découvrir, on devait fixer le terrain avec attention, signe qu'on n'y marchait pas souvent.

En la suivant, le commissaire s'atrouva devant la porte fermée. Il frappa, personne n'arépondit. Il appuya l'oreille au vantail, entre deux planches et n'entendit pas le moindre bruit. Non, maintenant, il en était certain, la baraque était inhabitée.

Et maintenant, qu'est-ce qu'il faisait ? Il défonçait la porte ou s'en retournait en arrière, ayant fait ce voyage *ammatula*, en vain.

Au point où on en est, pensa-t-il.

Il retourna à la voiture, prit une clé anglaise et revint. Comme la porte ne collait plus au montant, il glissa la clé dans l'interstice et fit levier. Le bois était trempé et, à la troisième tentative, cassa. Deux coups de pied suffirent et la serrure tomba à l'intérieur. Montalbano ouvrit la porte et entra.

Il n'y avait pas un meuble, un siège, un tabouret, rin.

Mais le commissaire était resté paralysé, bouche bée, la gorge asséchée d'un coup, tandis qu'une sueur froide le détrempeait.

Passqu'il n'y avait pas un centimètre de mur qui ne soit couvert de photographies de lui. Voilà le motif pour lequel la poésie lui disait que l'endroit lui serait familier !

Il aréussit enfin à bouger, à s'approcher de la cloison d'en face pour l'observer de plus près. Ce n'étaient pas exactement des photographies, c'étaient des reproductions à l'ordinateur des images diffusées par Televigàta.

Lui qui parlait avec Fazio, lui qui acommençait à grimper sur l'échelle des pompiers, lui qui descendait passque Gregorio avait tiré, lui qui remontait, qui s'arrêtait au milieu, qui recommençait à monter, qui sautait la balustrade... Sur chaque mur de la baraque, les images se répétaient à l'identique. Une enveloppe blanche se détachait au milieu de la cloison centrale, maintenue par un bout de scotch. Il l'arracha brusquement, cinq ou six photographies tombant à terre. Il en prit une au hasard, l'empocha avec l'enveloppe, sortit.

— Qu'est-ce que vous fîtes, *dottori*, vous êtes revenu ? Vous m'aviez dit que vous ne reveniez pas, dit, mi-content mi-étonné, Catarella.

— Ça te dérange ?

Montalbano avait changé d'idée en route. Catarella faillit en avoir une attaque.

— *Dottori*, mais qu'est-ce que vous dites ? À moi, quand vous m'apparaissez pirsonnellement en pirsonne, il me vient l'envie de tomber à genoux !

Montalbano eut un instant l'horrible vision de lui-même enveloppé de la cape céleste de la Madone de Fatima.

— J'ai besoin que tu m'expliques quelque chose.

Catarella vacilla comme s'il avait pris un coup sur la tête. Trop

d'émotions en quelques secondes.

— Moi... à vosseigneurie ? Esspliquer ? Vous galéjez ?

Le commissaire tira de sa poche la photographie ramassée dans la baraque et la lui mit sous les yeux. Elle l'amontrait mettant le pied sur le premier barreau de l'échelle des pompiers avec un petit air décidément désinvolte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Catarella la fixa, abasourdi.

— C'est vosseigneurie, ça ! Vous vous areconnaissez pas ?

— Je t'ai pas demandé qui c'est, je t'ai demandé ce que c'est ! insista Montalbano en frottant la feuille entre pouce et index.

— Du papier, arépondit Catarella.

Montalbano jura, mais mentalement.

Il ne voulait pas le troubler, il voulait qu'il lui explique quelque chose d'informatique.

— C'est `ne photographie, ou pas ?

Catarella la lui ôta des mains.

— Permettez.

Il l'étudia un instant avant d'émettre la sentence.

— Ça, c'est `ne photographie qui n'est pas `ne vraie photographie.

— Bien ! Continue.

— Ça a pas été fait par un appareil photographique mais on l'a fait passer d'une véachesse à un ordinateur et après on l'a imprimé.

— Très bien ! Et comment on a obtenu la VHS ?

— Certainement en enregistrant les émissions que fit Televigàta.

— Et comment obtient-on les photographies ?

— En connectant le lecteur-enregistreur à un piriphérique de l'ordinateur, un piriphérique qui s'appelle `cquisition vidéo.

À la dernière partie, il n'avait compris que dalle mais il avait su ce qu'il voulait savoir.

— Catarella, t'es un dieu !

D'un coup, Catarella rougit, secoua les bras, écarta les doigts et fit un demi-tour sur lui-même. Quand Montalbano lui faisait un éloge, il s'en faisait une telle gloire qu'on aurait dit un paon qui fait la roue.

À peine arrivé à Marinella, il s'arappela qu'il n'avait rin à manger. Il se sentait pas mal de `pétit et il aurait eu tort de sauter le dîner passque, au milieu de la nuit, ce `pétit serait adevenu sûrement une vraie faim. Alors il tira de sa poche la lettre encore fermée et la photographie, les posa sur la table basse, alla se laver le visage et puis resta indécis parce qu'il n'avait pas envie de retourner chez Enzo après y avoir été à midi.

Le téléphone sonna.

— Allô ?

— Ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas vus ? demanda une belle voix de femme qu'il reconnut immédiatement.

— Depuis l'histoire de Rachele¹, répondit-il. Tu as de ses nouvelles ?

— Oui, elle va bien. L'autre jour, j'ai admiré tes prouesses à la télévision et ça m'a donné envie de te voir.

— Ça peut se faire.

— Ce soir, tu es libre ?

— Oui.

— Alors, d'ici une demi-heure, je suis là. Pendant ce temps, réfléchis à un bel endroit où m'emmener.

Il était content de revoir Ingrid, la Suédoise qui était son amie, sa confidente et, à l'occasion aussi, sa complice.

Pour faire passer cette demi-heure, il pensa à lire les nouvelles instructions de la chasse au trésor et prit l'enveloppe en main mais la reposa presque aussitôt ; si ça se trouvait il y avait écrit quelque chose qui lui mettrait les nerfs. Les lire avant d'aller manger, donc, c'était pas une bonne idée, il y avait un risque que ça lui fasse passer le `pétit.

Tout à coup, il lui revint à l'esprit ce qui était arrivé à Adelina et il alla ouvrir le placard pour jeter un coup d'œil aux poupées. Elles n'étaient plus là.

Pasquale les avait certainement changées d'emplacement. Mais où avait-il pu les mettre ? Elles n'étaient pas à la cuisine. Il ouvrit l'*armuär* et elles n'étaient pas non plus là. Tu veux voir qu'il les avait emportées chez lui ? Il valait mieux lui passer un coup de fil, comme ça, il pourrait lui demander des nouvelles d'Adelina.

1. Voir *La Piste de sable*, Fleuve Éditions et 12-21, 2011.

SIX

La femme de Pasquale répondit, son mari était sorti et rentrerait d'ici une heure.

— Je vous fais appeler ?

— Non, merci. Je vais sortir et je rentrerai tard.

— Je dois lui dire quelque chose ?

— Ben oui.

Mais il fallait utiliser des circonlocutions pour qu'elle ne comprenne pas de quoi il parlait.

— Dites-lui que ces trucs qu'il sait où trouver, j'en ai un besoin urgent. Et qu'il me téléphone demain matin.

Puis il alla sur la véranda se fumer une cigarette.

Quand Ingrid apparut sur le seuil, il s'étonna.

Mais comment faisait-elle, cette gonzesse, pour que les années ne comptent pas ? L'engrenage du temps, chez elle, s'était coincé. Et même, elle lui parut plus petiotte que la dernière fois qu'il l'avait vue, et il y avait plus ou moins un an qui s'était passé. Elle était vêtue comme toujours, jean, chemisier et sandales. Et très élégante, comme si elle avait porté une robe d'une grande griffe.

Ils s'étreignirent fort. Ingrid n'utilisait pas de parfum, c'était sa peau qui sentait l'abricot cueilli de frais.

— Tu veux entrer ?

— Pas maintenant, après. Tu as décidé où aller ?

— Oui, il y a un restaurant au bord de la mer, à Montereale Marina, qui...

— Celui des hors-d'œuvre ? Je le connais. Allons-y avec ma voiture.

Il n'aréussit pas à comprendre de quelle marque était la voiture d'Ingrid, en tout cas, elle était d'un type qui lui plaisait beaucoup, à elle. À deux places et plate comme une plie.

Une sole à quatre roues, très rapide. Avec une autre femme, il ne se serait sûrement pas senti de monter dans cette espèce de torpille, mais avec elle, il avait confiance. Quand elle conduisait, Ingrid préférait ne pas parler, mais de temps en temps elle jetait un coup d'œil à Montalbano, elle lui souriait et lui faisait `ne légère caresse de

la main sur la jambe.

Ils choisirent la table la plus proche de la mer, qui s'atrouvait à une vingtaine de mètres de la plage. Le restaurant était célèbre pour la quantité et la qualité des hors-d'œuvre, de sorte que presque tous les clients sautaient le plat de pâtes. Ils décidèrent d'en faire autant. Ils commandèrent aussi une bouteille de blanc bien frais.

Tandis qu'ils attendaient qu'on leur apporte les premiers hors-d'œuvre, ils en profitèrent pour bavarder un peu. Ingrid savait que Montalbano, quand il s'atrouvait devant les plats servis, n'aimait ouvrir la bouche que pour manger.

— Ton mari, comment ça va ?

— Tu le vois, toi ? Depuis qu'il a été élu, il vient à Montelusa tous les deux mois.

— Et tu ne vas pas le voir à Rome ?

— Pour quoi faire ?

— Ben, vu que vous êtes toujours mari et femme...

— Allez, Salvo, tu le sais bien que nous ne le sommes que formellement. Et de toute façon, ça me convient comme ça.

— De nouvelles amours ?

— Tu te mets à faire le commissaire ?

— Mais non, c'était juste pour causer.

— Alors, juste pour causer, je te réponds que non.

— Donc, depuis un an, pas d'hommes ?

— Tu rigoles ? D'après le catholique que tu es, une femme ne doit aller avec un homme que si elle est amoureuse ?

— Si j'étais catholique comme tu dis, je devrais répondre qu'une femme ne doit aller qu'avec son mari.

— Tu te rends compte, l'ennui !

Le garçon arriva, portant en équilibre les six premières assiettes.

Après douze divers hors-d'œuvre abondants, et deux bouteilles de vin, dans l'attente de l'arrivée de la grillade de poisson, ils recommencèrent à parler.

— Et toi ? demanda Ingrid.

— Moi, quoi ?

— Toujours fidèle à Livia, même si c'est à quelques exceptions près ?

— Oui.

— Ce oui concerne la fidélité ou les exceptions ?

— La fidélité.

— Tu veux dire qu'après Rachele...

— Rien.

— Pas même une petite tentation ?

— Ah ben, oui, des tentations, il y en a beaucoup.

— Vraiment ? Et comment tu fais pour résister ? À ce moment-là, tu récites une petite prière et le diable s'enfuit ?

— Allez, ne te fous pas de moi.

— Mais je ne me fous pas de toi. Au contraire. Je t'admire. Sincèrement.

— Autrefois, tu posais moins de questions.

— Ça se voit que je suis en train de m'italianiser complètement et que je deviens toujours plus curieuse des affaires des autres. Et dis-moi : ça te coûte beaucoup ?

— Quoi ?

— La résistance aux tentations.

— Quelquefois, ça m'a coûté. Mais ces derniers temps, ça coûte toujours moins. Ça doit être l'âge.

Ingrid le dévisagea et rit de bon cœur.

— Qu'est-ce qui t'amuse ?

— L'histoire de l'âge. Tu te trompes de beaucoup. Dans ce domaine, il n'entre pas en jeu. Je te le dis par expérience personnelle. Il y a des trentenaires qui de ce point de vue semblent des sexagénaires et vice versa.

On apporta la grillade et une autre bouteille. Quand ils eurent fini, Montalbano demanda si elle voulait un whisky.

— Oui. Mais chez toi.

Comme Ingrid prenait l'allée conduisant à la maison du commissaire, elle demanda :

— Tu attendais quelqu'un ?

— Non.

Lui aussi avait remarqué la voiture inconnue arrêtée devant la porte.

Quand ils se rangèrent à sa hauteur, de l'autre voiture descendit une gamine de 20 ans, 1,80 m de beauté, blonde, jupe au ras du pubis, un peu trop maquillée. Eux aussi descendirent.

— Montalbano ?

— Oui.

— Moi avoir sonné mais personne répondre. Alors pensé que toi parti mais revenir.

Le commissaire était ahuri. Mais qui était-elle ? Que voulait-elle ?

— Écoutez...

— Personne dire à moi que toi vouloir un truc à trois. Moi je fais, mais avec toi seulement. Moi pas aimer avec autre femme. Mais elle peut regarder.

— Si ce n'est que ça, dit Ingrid, assez furieuse, je vous laisse tout de suite. Salut, Salvo, et amuse-toi bien.

Elle fit mine de remonter dans sa voiture. Mais elle n'y parvint

pas parce que Montalbano l'avait agrippée par un bras, tandis qu'il s'adressait à la petiotte.

— Écoutez, mademoiselle, il doit y avoir une erreur. Je ne...

— Compris. Toi draguer celle-là qui te plait. Pas de problème.

Moi partir.

Montalbano lâcha le bras d'Ingrid, s'approcha de l'autre et lui parla à voix basse :

— Je te paie quand même. Combien je te dois ?

— C'est payé. Salut.

Elle monta en voiture, fit marche arrière et partit.

Encore quelque peu ahuri, Montalbano ouvrit la porte de chez lui et Ingrid le suivit, muette. Et quand le commissaire ouvrit aussi la porte-fenêtre, elle alla s'asseoir sur la véranda, toujours sans mot dire. Il prit la bouteille de whisky et deux verres et s'assit à côté d'elle sur la banquette.

Ingrid déboucha la bouteille et remplit un verre à moitié, mais ne servit pas Montalbano.

— Je ne comprends pas pourquoi tu le prends comme ça, attaqua le commissaire en se versant le whisky. Après tout, entre nous deux...

— Entre nous deux, mon cul !

Le commissaire pinça que le mieux était de boire en silence. Au bout de quelques instants, ce fut elle qui parla.

— Ne crois pas que je sois jalouse. J'en ai rien à foutre de tes nanas.

— Et alors, pourquoi tu fais cette tête ?

— Parce que je suis profondément déçue.

— Déçue par quoi ?

— Par toi. Je n'imaginais pas que tu puisses être à ce point hypocrite !

— Tu peux m'expliquer ?

— Comment ça ? Au restaurant tu m'as dit qu'il n'y avait pas eu d'exceptions après Rachele, mais en fait il y avait une pute qui t'attendait. D'après toi, donc, aller avec une pute ne constitue pas une exception, parce qu'une pute, évidemment, tu ne la considères même pas comme une femme !

— Ingrid, t'es complètement à côté de la plaque ! Il s'agit d'un malentendu. Je vais tout t'expliquer.

— Tu n'es pas tenu à me donner des explications et en plus je n'ai pas envie d'écouter. Je vais aux toilettes.

Mais regardez-moi ce bordel qu'avait combiné ce très grand cornard de Pasquale ! De colère, il se siffla un verre entier. Il entendit Ingrid qui sortait de la salle de bains et puis, un instant plus tard, elle poussait un cri.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, rien.

Elle ne rentra pas tout de suite. Puis elle revint pieds nus, tenant dans une main ses sandales. Mais elle avait changé. Maintenant ses yeux brillaient et arboraient un petit sourire malicieux et moqueur.

— Ah, bravo, Montalbano ! dit-elle en revenant s'asseoir à côté de lui.

— Écoute, je voudrais t'expliquer...

— Je te le répète, peu m'importe tes explications. J'en ai connu des hommes, mais jamais aussi hypocrites que toi !

Et allez, avec l'hypocrisie ! Mais cette fois, tandis qu'elle parlait, il était clair que l'envie de rire lui venait. Qu'est-ce qui lui passait par la tête ?

— Au restaurant, reprit-elle, tu m'as dit que c'était l'âge qui te faisait mieux résister aux tentations. En réalité, tu as trouvé un moyen particulier. Quel menteur tu es, Salvo !

Elle remplit nouvellement son verre.

— Bien sûr, pour nous, les femmes, il y a le vibromasseur. Mais ce n'est pas la même chose.

Mais de quoi parlait-elle ?

— Pourquoi deux ? continua-t-elle. En plus, elles sont toutes les deux blondes. Ça n'aurait pas été mieux si tu en avais choisi une blonde et une brune ?

Alors, d'un coup, la lumière fut.

— Où tu les as trouvées ?

— Sous ton lit. Je m'étais baissée pour détacher mes sandales et...

Mais il ne l'écoutait plus. Il s'était levé, l'avait enjambée et avait couru dans la chambre à coucher. Les deux poupées gonflables étaient sous le lit. Ce con de Pasquale avait pînsé bien faire en les cachant là. Il revint sur la véranda.

— Maintenant, tu te descends la bouteille pendant que tu m'écoutes.

Il lui raconta tout. À certains moments Ingrid dut se tenir le ventre qui lui faisait mal à force de rire.

Quand elle fut sur le point de partir, alors qu'il était trois heures du matin et que tout le whisky dans la maison avait été bu, Ingrid se frappa le front.

— J'oubliais ! Il y a un de mes amis qui veut te rencontrer.

— Un de tes ex ?

— Mais non, qu'est-ce que tu crois ! C'est un garçon d'une vingtaine d'années, extrêmement intelligent. Il est très amoureux de moi, mais c'est surtout un de tes admirateurs. Ça me ferait très plaisir que tu lui parles. Il s'appelle Arturo Pennisi.

— Dis-lui de m'appeler demain matin vers midi, au bureau. De ta

part. Tu y arrives, à conduire ?

— J'espère que oui. Je ne te demande pas de m'héberger parce qu'à huit heures, j'ai les maçons qui viennent. Je fais des travaux. Salut. T'es mon ami.

Elle le baisa sur la bouche, sortit, monta en voiture, partit.

Mais le peu de sommeil qui l'avait gagné vers deux heures du matin lui était maintenant complètement passé. Il alla se passer le visage sous l'eau puis prit l'enveloppe et revint s'asseoir sur la véranda. Cette fois, il n'y avait pas son nom mais seulement écrit : « chasse au trésor ».

Mais, avant de l'ouvrir, il essaya d'imaginer l'homme qui avait organisé le jeu et pourquoi. L'expérience avait appris au commissaire que quand on vous pose deux questions l'une après l'autre, il vaut toujours mieux commencer par répondre à la deuxième, parce que la réponse que vous donnerez à celle-ci, d'une certaine manière, vous aidera à répondre à la première.

Et donc : pourquoi la dénommée chasse au trésor ? Quel intérêt y trouvait celui qui l'avait organisée ? Un intérêt de nature pratique, économique, inutile d'y penser. En général, à une chasse au trésor de ce type, ce sont plusieurs personnes, en groupes ou individuellement, qui participent, alors que là, il semblait que les concurrents se résumaient à un seul : lui. D'ailleurs sur l'enveloppe contenant le premier billet figuraient ses nom et prénom. De plus dans le premier vers du second quatrain, il était mis en cause directement :

Alors, mon bon Montalbano

Et enfin, les parois de la baraque de bois n'étaient-elles pas tapissées de ses photographies ?

Il ne faisait aucun doute que, plus que d'un jeu, il s'agissait d'un défi personnel. Et pas à Montalbano comme homme, mais à Montalbano flic.

Maintenant, qui est-ce qui défie un flic ? Ou bien un autre flic, par exemple dans un concours à qui résout le premier une affaire, ou bien `ne personne d'une certaine mentalité. Pas nécessairement un délinquant, soyons clairs, mais en tout cas, il s'agit de quelqu'un doté d'un esprit un peu tordu, qui aime adémontrer qu'il est plus fort et plus intelligent que le flic.

Et qui voulait faire savoir indirectement au commissaire que, s'il en avait envie, il pourrait faire ce qu'il voulait, vu que Montalbano, de toute manière, ne saurait pas le découvrir, passqu'il n'était pas à sa hauteur, au niveau de son intelligence.

Alors, on pouvait se demander si un homme pareil allait se maintenir dans les limites d'un jeu juste bon à passer le temps ou bien si, à un certain moment, lui viendrait l'envie de jouer plus gros et plus dangereux. Aux limites de la loi ou carrément au-delà.

CQFD, en répondant à la deuxième question, il avait en partie répondu à la première : qui était l'homme ?

Certes, la demande ne présupposait pas une réponse avec nom et prénom.

Il fallait mieux la formuler : quel genre d'homme ? En somme, il devait en faire le profil.

Et là, il lui vint l'envie de rire. Dans tant de films américains, on voyait un psychologue besognant avec la police, qui faisait le profil des assassins inconnus. Dans ces histoires, ces psychologues étaient toujours très forts : d'un serial killer qu'ils n'avaient jamais vu, ils réussissaient à dire sa taille, son âge, s'il était célibataire ou marié, ce qui lui était arrivé quand il avait 5 ans et s'il buvait de la bière ou du Coca-Cola. Et ils mettaient toujours dans le mille.

Non, il valait mieux ne pas autant s'aventurer. Il ne s'agissait pas d'un vieux, puisqu'un vieux n'aurait pas su utiliser les instruments technologiques qui avaient servi à reproduire la photographie, mais d'un homme qui pouvait avoir entre 20 et 60 ans. C'est-à-dire la moitié de la ville. Intelligent, orgueilleux, porté à se croire plus rusé et habile que les autres au point de se sentir en quelque manière capable de remporter toute partie qu'il voudrait jouer. En définitive, un homme dangereux.

Ne valait-il pas mieux, alors, interrompre la chasse au trésor, plutôt que de continuer à relever le défi ? Non, ce serait une erreur. À tout coup, son refus de participer serait pris comme une offense et l'homme se vengerait. Comment ? Mais en faisant quelque chose de spectaculaire, qui obligerait Montalbano à continuer. Non, il était plus judicieux de ne pas courir ce risque.

Il prit l'enveloppe, l'ouvrit, en sortit la feuille.

Les habitués vers de mirliton à vomir, que même un conteur des rues semi-analphabète aurait eu honte d'écrire.

Bravo, tu as su bien deviner !

Au bon endroit tu t'es radiné !

Suivaient une série de chiffres qui formaient deux nouveaux distiques et une quatrième strophe :

La façon de faire te surprendra

Mais c'est le jeu et tu continueras

Bouh, quel tracassin ! C'était quoi, ça, *La boîte à énigmes ? Mystères chiffrés ?* Réservé aux joueurs les moins doués ? Et ces deux vers, appelons-les comme ça, initiaux lui rappelaient la poésie élevée d'un refrain publicitaire dans lequel un robot-lave-linge disait à la ménagère :

Oh qu'est-ce que j'ai été bon,

Je peux avoir un bonbon ?

Le sommeil ne lui venait toujours pas, malgré le vin et le whisky qu'il s'était descendus, et alors il alla dans la salle de bains pour se déshabiller, se lava, repassa une chemise et, en caleçon, prit un stylo et une feuille de papier avant de revenir s'asseoir dans la véranda.

Si l'auteur de la, si on veut, poésie, avait respecté les règles des jeux d'énigmes, à chaque chiffre devait correspondre une lettre.

Et il était clair que toutes les voyelles et les consonnes qui avaient été chiffrées devaient se trouver comprises dans les deux distiques en clair, c'est-à-dire le premier et le dernier.

Il acommença par le début de la poésie. Il écrivit le premier vers. Au-dessous, pour essayer, y mit la suite des premiers chiffres :

Bravo tu as su bien deviner
1 2345 67 38 87 19 etc.

Le fait que dans le premier vers du deuxième distique il y avait cinq groupes de chiffres signifiait que le vers était fait de cinq mots.

Puis il copia le deuxième vers de la première strophe et continua avec les chiffres.

Ensuite il écrivit les trois premiers groupes de chiffres et mit au-dessous les voyelles et les consonnes correspondant aux numérotations qu'il venait de faire.

Il avait mis dans le mille au premier coup ! Déchiffrées, les deux premières suites de numéros disaient :

Mais la capacité pas toujours

Ne te permet de réussir ton tour !

Avec les premiers groupes du deuxième distique chiffré qu'il copia, il obtint une autre suite de voyelles et de consonnes : rgtloiiibvg.

Ce qui ne signifiait que dalle, pas même en chinois ou en groenlandais. Mais il songea aussitôt : « Et si le code était le même que dans le premier distique ? » Il essaya et ça s'avéra la bonne voie :

Le prochain coup tu ne devrais pas chercher

Quelqu'un te le fera arriver

Le message éclairci, il se retrouva un peu déçu.

Il avait perdu beaucoup de temps à s'efforcer de faire le profil du promoteur de la chasse et il en était sorti un portrait qui pouvait fournir quelques motifs d'inquiétude. Mais la devinette, la cryptographie, les jeux d'énigmes qu'il proposait étaient vraiment sommaires, un truc de débutant. L'inconnu le faisait exprès, estimant le commissaire incapable d'arésoudre des problèmes plus complexes, ou bien était-ce passqu'il était lui-même de ce niveau ?

En tout cas, tout compte fait, vu qu'il fallait seulement attendre que l'autre se manifeste, il se leva, ferma la porte-fenêtre et alla se

coucher.

SEPT

Le tiliphone l'aréveilla. Il était neuf heures du matin.

— Allô, *dottori* ? C'est Pasquale. Qu'est-ce qui se passe, elle vous plut pas, la petiote que je vous envoyai ? Vous pouvez bien m'expliquer comment vous la voulez, que ce soir même je vous en envoie une autre ?

D'un coup, lui revint en mémoire la situation ridicule dans laquelle il s'était retrouvé par rapport à Ingrid. Et il eut envie de le couvrir d'insultes. Mais il aréussit à se contrôler. Au fond ce type, à sa manière, il voulait lui faire plaisir.

— Pasquà, mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Vous la vouliez pas ?

— Mais qui te l'a dit que je la voulais ?

— *Dottori*, vous-même !

— Moi ! Au téléphone, je ne t'ai rin dit et j'ai raccroché !

Pasquale marqua une pause et puis s'exclama :

— Et c'est ça, l'erreur !

— Quelle erreur ?

— L'erreur que j'ai faite, *dottori*. Je pinsai qu'étant donné que vous vous taisiez, vous consentiez. Et puis vosseigneurie, pour insister, vous avez tiliphoné.

— Comment ça, pour insister ?

— Oh que oui, *dottori*. Ma femme me raconta que vous avez dit que vous aviez un besoin urgent de ces choses que je savais où trouver. Et alors je pinsai que vous vouliez parler des radasses.

Tu veux voir que, à la fin, ça allait être lui qui devrait présenter des excuses ? Mieux valait changer de sujet.

— Comment va Adelina ?

— La fièvre est tombée. Mais il lui est venu plein de petits boutons rouges. `U *dutturi*, le docteur il dit que c'est `ne conséquence de la frousse, que ça va passer.

— Très bien, au revoir.

— Vous me dites comment je dois m'organiser ?

— Pour quoi ?

— Pour l'histoire des radasses. Vous en avez toujours besoin ou bien vous vous éclatez avec les poupées ?

Montalbano sentit la rage l'aveugler.

— Écoute, Pasquà, je te le dis une fois pour toutes ! Mêl-toi de tes oignons, bordel ! C'est clair ?

— Comme voudra vosseigneurie, dit l'autre, un peu vexé.

Ces deux maudites poupées, il pouvait pas les garder à la maison, elles risquaient encore de lui procurer des emmerdes.

Mais où les mettre ? Il y réfléchit un peu et à un moment, il se convainquit d'avoir trouvé la solution parfaite. Si parfaite, qu'il s'émerveilla de ne pas y avoir pînsé avant.

Les enterrer dans une fosse creusée dans le sable à côté de la véranda.

Il rouvrit le placard, prit une pelle, sortit sur la plage, choisit l'endroit, regarda tout autour de lui pour vérifier que pirsonne ne passait et acommença à creuser.

Ce n'était pas facile car le sable, sec et fin, glissait et remplissait à nouveau le trou. Au bout d'un quart d'heure, il se mit torse nu.

Il lui fallut une heure de lourde besogne mais, à la fin, il réussit à creuser le trou de la bonne taille. Mais il était mort de fatigue. Et il s'était bu plus de deux litres d'eau.

Il alla sortir de sous le lit la première poupée, la souleva mais, arrivé à la porte-fenêtre, il se bloqua en jurant. À `ne dizaine de mètres, juste à la hauteur de la véranda, il y avait une petite famille, père, mère et deux minots, descendus d'une voiture. Ils étaient en train de sortir un parasol.

Rin à faire, ceux-là, ils avaient l'intention de rester longtemps.

Il transporta la poupée dans l'entrée, alla chercher l'autre et la mit à côté, se nettoya à fond, s'habilla, sortit, monta en voiture et s'approcha le plus qu'il pouvait en marche arrière, comme ça dans le transport des poupées, personne ne le remarquerait ; si ça se trouvait que querqu'un le voyait de loin il risquait de crier qu'il était en train de cacher des *cataferi* dans le coffre.

Il s'aperçut trop tard, à mi-chemin, que la voiture qui roulait devant lui était en train de freiner parce qu'il y avait un barrage de carabiniers. Et donc, il fut contraint de s'arrêter brusquement. La voiture derrière lui, en conséquence, rentra violemment dans la sienne. La femme qui conduisait en jaillit, folle de rage, entr'aperçut le contenu du coffre qui sous le choc s'était ouvert, lança un hurlement qui ressemblait à merveille à une sirène de cargo et tomba à terre, évanouie.

Les carabiniers, qui n'avaient rin compris, en voyant la femme s'écrouler comme un vieux sac vide, se mirent à courir vers les deux voitures, armes à la main, en criant que personne ne bouge.

En un tournevire Montalbano, qui s'était tordu le cou sous l'effet

du coup du lapin, fut obligé de sortir de la voiture mains en l'air.

— Madame ne... commença-t-il.

— Silence !

Un des militaires, qui s'était baissé pour regarder à l'intérieur du coffre, s'approcha du commissaire et le regarda de travers.

Pendant, deux automobilistes avaient aréussi à réveiller la femme évanouie. Laquelle, dès qu'elle ouvrit les yeux, bondit sur ses pieds, pointa l'index sur Montalbano et se mit à hurler, hystérique :

— Assassin ! Assassin !

Montalbano ne savait pas s'il devait rire ou pleurer, ce qui est sûr, c'est qu'il avait des sueurs froides. Pendant ce temps, s'était formée une queue de véhicules qui ne finissait plus. Et le nombre des curieux, qui descendaient des voitures et venaient en courant regarder ce qui se passait, augmentait, mais c'est une estime par défaut, de cinq à six unités par seconde.

— Écoutez, laissez-moi vous expliquer... dit-il à l'adresse du militaire.

L'autre leva un bras pour lui intimer de garder la bouche close.

— Toi, tu viens avec nous.

— Et pourquoi ?

— Trafic de matériel pornographique.

— Je voudrais vous expliquer...

— Tu t'expliqueras à la caserne !

Et il ne lui manquait plus que ça !

Être conduit à la caserne de carabinieri et là, quand ils auraient découvert qui il était, devenir un objet de risée générale. Non, il devait l'éviter ; il valait mieux tenter d'arésoudre tout de suite la question, dût-il s'abaisser à la phrase comique : « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. »

— Je suis commissaire de la police nationale.

— Et moi, je suis le pape !

— Je peux prendre mes papiers ?

— Oui, mais bouge lentement.

Il arriva au commissariat les cheveux hérissés sur le crâne sous l'effet de la fureur, le cou tordu et les mains tremblantes.

— Sainte Mère, *dottore*, qu'est-ce qui fut ?

— Rien, j'ai eu un petit accident. Envoie-moi Fazio.

— *Dottore*, qu'est-ce qui fut ? arépéta Fazio dès qu'il le vit.

— Rin, `ne crétime m'est rentrée dedans et j'ai failli me faire arrêter par les carabinieri.

Il lui raconta comment ça s'était passé.

— Pourquoi vous ne vous faites pas examiner le cou ?

— Après, après. Me manquait plus que c'te tracassin ! Écoute, dans mon coffre, il y a les deux poupées. Celle de Palmisano, fais-la

rapporter chez lui, en utilisant une cantine. L'autre, en revanche, tu la remets dans la cantine que vous laissez dans le garage à ma disposition.

— Je m'en occupe tout de suite !

Enfin, il s'était débarrassé de ces deux grands tracassins !

Mais il se trompait.

Ces deux grands tracassins allaient continuer à le tourmenter même à distance. Même la momie de Toutankhamon ne portait pas autant la guigne ! En fait, une demi-heure plus tard, il n'en pouvait plus de cette douleur au cou. De toute manière, dans cet état, il ne pourrait même pas conduire. Mimì Augello l'accompagna aux urgences du `pital de Montelusa.

En conclusion, une heure plus tard, il s'aretrouva avec un collier blanc au cou, de ceux qui le maintiennent immobiles et vous font ressembler comme deux gouttes d'eau à Frankenstein quand vous devez marcher.

Il rentra au commissariat et resta un quart d'heure enfermé dans son bureau à jurer pour se soulager.

Il ne se sentait pas d'aller manger chez Enzo avec ce joug accroché au cou. Et puis : est-ce qu'il arriverait à manger et boire normalement, sans se tacher la chemise et la serviette comme un minot de quelques mois ou un vieux gâteaux et baveux ? Mieux valait faire un essai solitaire à Marinella.

À ce moment, Catarella l'appela.

— Il y aurait qu'il y a un individu qui est au tiliphone qui veut vous parler à vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Un individu envoyé par untel ?

Catarella, naturellement, n'acomprit pas la blague.

— Oh que non, *dottori*, ce n'est pas M. Untel, mais Mme la Suédoise votre amie, Mme Chiochiostrommi¹.

Ce devait être le jeune dont lui avait parlé Ingrid.

— Passe-le-moi.

— *Dottor* Montalbano ?

— Oui.

— Je suis Arturo Pennisi, pardonnez-moi pour le dérangement, Ingrid m'a dit de vous appeler à cette heure.

— Vous voulez me rencontrer ?

— Oui.

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Vous préférez chez moi ou au bureau ?

— Où ce sera le plus pratique pour vous.

— Alors venez au commissariat ce soir à 19 heures. Ça vous va ?
— Très bien. Je vous remercie beaucoup de votre courtoisie.
Il avait la voix d'un petit jeune homme bien élevé, Arturo.

Comme il savait que dedans le frigo, il y avait ce qu'il avait vu lors du dernier inventaire, à savoir à peu près rien, avant de sortir du bourg il s'arrêta devant une charcuterie en train de fermer et s'acheta pain frais, olives, thon au naturel, saucisson et jambon. Il dressa la table sur la véranda et commença à manger.

La minerve lui tenait la tête haute et l'empêchait de la baisser, il n'aréussissait donc pas à voir le plat devant lui. Il fallait le déplacer d'une quarantaine de centimètres et le problème se résolvait. Il en était de même pour le verre, s'il voulait le remplir, il devait le tenir à bout de bras. La troisième chose qui lui arriva fut qu'il ne pouvait ouvrir assez la bouche.

Il n'y avait pas de gros obstacles l'empêchant de manger en public. Lorsqu'il eut fini de débarrasser la table, il alla se coucher pour récupérer le sommeil perdu la nuit précédente. Mais il ne lui fut pas facile d'atrouver la bonne position de la tête. Il s'aréveilla à quatre heures et tiliphona au bureau. Il n'y avait rien de neuf et donc il ne se pressa pas.

Quand Catarella l'avertit que le jeune qu'il attendait était arrivé, cela faisait deux heures qu'il s'emmerdait à mort. Ce calme plat avait produit un miracle : sur son bureau il n'y avait plus des quintaux de papiers à signer, mais un petit kilo. Il avait fait exprès de laisser ce kilo : la pinsée de devoir se trouver au bureau sans faire absolument rin l'atterrait.

Arturo Pennisi ressemblait à s'y méprendre à un Harry Potter de 20 ans.

Il portait même les petites lunettes du personnage. Il ne paraissait nullement gêné. Au point qu'il commença le premier à parler, entrant tout de suite dans le vif du sujet.

— J'ai demandé à Ingrid de me présenter à vous parce que je suis très intéressé par vos méthodes d'enquête.

— Vous voulez être policier ?

— Non.

— Étudier la criminologie ?

— Non.

Montalbano le fixa d'un air interrogateur et l'autre se sentit en devoir d'ajouter :

— Je suis en deuxième année d'université, j'étudie la philosophie, je veux devenir épistémologue.

Il avait les idées claires. Mais il les énonçait sans l'enthousiasme

des gars de son âge qui se sont fixé une route et veulent la suivre jusqu'au bout.

Mais s'il s'appelait bien, l'épistémologie était la philosophie des sciences, non ? Et quel rapport avec l'homicide ?

— Mais pourquoi mes méthodes d'enquête, comme vous les appelez, et qui sont tout autres que scientifiques, vous intéressent-elles ?

— Excusez-moi, je devrais mieux m'expliquer. Je m'intéresse au fonctionnement de votre cerveau quand vous conduisez une enquête.

— Deux plus deux égale quatre.

— Pardon, je n'ai pas compris.

— Je vous ai résumé comment fonctionne mon cerveau.

Harry Potter, pour la première fois, sourit.

— Vous ne vous offensez pas si je vous dis que je ne vous crois pas ?

— Écoutez, je ne voudrais pas vous décevoir, mais je vous assure que...

— Permettez-moi d'insister. Je peux vous donner un exemple qui vous concerne directement ?

— Faites donc.

— Ingrid m'a raconté comment vous vous êtes connus².

— Eh bé ?

— Ingrid, à vos yeux, aurait dû représenter le chiffre quatre, soit la somme de deux plus deux.

— Expliquez-vous mieux.

— Elle m'a raconté qu'on avait fait en sorte qu'elle devienne le premier suspect dans un crime ou quelque chose de ce genre mais que vous, commissaire, vous n'avez pas cru aux indices. Vous n'avez pas cru, dans ce cas, que deux et deux faisaient quatre.

Pas à dire, il était `ntelligent, ce jeune.

— Vous savez, dans ce cas-là...

— Dans ce cas-là, si vous me permettez, à un certain moment de l'enquête, vous avez compris que suivre docilement une règle arithmétique vous aurait induit en erreur. Et vous avez choisi une autre route. C'est cela qui m'intéresse. Comment votre cerveau a fait pour nier courageusement le terrain solide de l'évidence pour s'enfoncer dans les sables mouvants des hypothèses ?

— Certaines fois, je ne me l'explique pas moi-même. Mais, en pratique, qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Je voudrais que vous m'autorisiez à vous suivre de près. Je vous assure que je ne vous causerai aucune gêne : je n'interviendrai en aucune manière, croyez-moi, je resterai en silence à vous observer.

— Je ne le mets pas en doute, mais vous tombez mal.

— En quel sens ?

— Dans le sens que, actuellement, je n'ai aucune enquête en cours. Faisons comme cela. Vous me laissez votre numéro de téléphone. S'il devait arriver quelque chose d'intéressant pour vous, je vous avertirai.

La déception enfantine qui apparut sur le visage d'Arturo lui fit peine. On aurait dit un minot à qui on refuse un bonbon. La virilité est qu'il lui était vraiment sympathique. Et puis cela faisait un moment qu'il ressentait le besoin de parler avec une personne `ntelligente. Il voulut lui donner une espèce de lot de consolation.

— Écoutez, ces jours-ci, il m'arrive une chose un peu étrange. Ce n'est ni un crime ni un délit, je vous avertis tout de suite.

Le jeune semblait un chien affamé qui voit à deux pas un os avec un peu de viande.

— Tout me va.

Montalbano tira de sa poche les trois feuillets avec les poésies de la chasse au trésor ; les autres feuilles avec les solutions, en revanche, il les conserva. Il lui raconta les débuts de l'histoire. Et conclut :

— Voilà : ce sont les originaux et je vous prie de me les restituer. Résolvez vous-même les devinettes et puis nous en reparlerons.

Il s'en fallut de peu qu'Arturo lui baise la main.

Le lendemain, au commissariat, il semblait qu'il ne dût se passer absolument rien de rien, comme il était de règle depuis plus d'un mois. De huit heures du matin à une heure de l'après-midi, Catarella ne reçut qu'un seul appel, d'un type qui voulait savoir comme on faisait pour entrer dans la police.

Montalbano qui, depuis midi, éprouvait déjà un grand `pétit, comprit à ce point qu'il avait un problème.

Ne rien faire de toute la sainte journée, rousiner, rester assis au bureau à lire l'année 1920 du *Domenica del Corriere* acheté à un étal dans la rue ou bien fixer le mur devant lui à mi-chemin entre l'exercice de yoga et l'état catatonique, le faisait tomber dans une espèce de mélancolie dépressive. Et alors, certainement pour combattre la dépression, son corps instinctivement faisait naître une grande faim de loup à laquelle il ne pouvait opposer aucune résistance.

La conséquence était que, le matin même, il avait dû glisser la pointe de la boucle dans un nouveau trou, signe que la circonférence de la taille s'était périlleusement élargie. Ce qui avait eu certes pour effet qu'il s'était redéshabillé, avait mis un maillot et était allé se faire un tour à la nage d'une heure, bien que l'eau fût glacée à flanquer une attaque.

À la trattoria d'Enzo, quoique s'étant proposé de se maintenir à l'intérieur de limites raisonnables dans l'absorption d'aliments, il

perdit ses amarres devant un plat de paupiettes d'espadon et s'en fit apporter une autre portion, alors même qu'il avait précédemment englouti une belle variété de hors-d'œuvre et une grande assiette de spaghetti aux palourdes.

La promenade sur le môle jusque sous le phare fut donc plus que nécessaire et aussi le séjour assis sur le rocher plat avec la cigarette assortie.

Vers six heures du soir, il y eut un appel de Catarella.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a ce jeune qui vint à hier, celui envoyé par Mme Chiochiostrommi.

— Passe-le-moi.

— *Dottori*, je ne peux pas étant donné du fait que le sujet se trouvant sur les lieux.

— Alors, fais-le venir.

Comme ça, en parlant avec Arturo, viendrait l'heure de s'en retourner à Marinella.

— Je ne vous attendais pas aussi tôt, dit Montalbano.

— Comme je me trouvais dans le coin, j'ai tenté le coup. Et pardonnez-moi de ne pas avoir téléphoné avant.

— Vous habitez à Montelusa ou bien...

— Non, à Vigàta. Mes parents sont à Montelusa. Moi, je vis seul, j'ai un appartement ici, à Vigàta. J'aime la mer.

Un autre point en faveur de ce garçon.

— Vous avez eu le temps de jeter un coup d'œil à...

— Oui. J'ai résolu les devinettes. Vraiment élémentaires.

Il tira de sa poche les trois feuillets, les posa sur le bureau et continua :

— Je ne suis pas allé au bar de Marinella, je l'ai considéré comme inutile, mais en compensation je suis allé à la baraque de bois en haut, à la fin de la via dei Mille, et j'y suis même entré.

— Vous avez vu la tapisserie originale ?

Harry Potter sourit.

— Votre adversaire nourrit à votre égard un véritable culte de la personnalité.

— Les photos sont encore toutes accrochées là ?

— Oui, toutes. Pourquoi ?

— Bah, comme ça. Vous vous êtes fait une idée ?

— Oui.

— Racontez-moi.

— Eh ben, il est clair que votre adversaire veut vous faire apparaître les choses d'une certaine manière. Comment dire, il veut les faire apparaître plus innocentes qu'elles ne le sont. Le caractère élémentaire, je dirais presque la stupidité des vers, est, selon moi,

voulue.

— Vous croyez ?

— Je m'en suis convaincu. Il y a un contraste plus qu'évident entre l'infantilisme désarmant des poésies et le complexe travail technologique fait pour obtenir ces photographies dans la baraque.

— Peut-être s'agit-il de deux personnes, une qui écrit les lettres et l'autre...

— Je l'exclurais.

— Pourquoi ?

— Parce que ça a tout l'air d'être un duel entre deux personnes, vous et l'autre.

Il raisonnait bien, le garçon.

— Et quel genre ce serait ?

— Pour l'instant nous avons à notre disposition peu de matériel disponible pour un portrait satisfaisant. Nous pouvons seulement dire que c'est une personne qui se cache derrière les apparences, comment les définir, plutôt ingénues de quelqu'un qui veut seulement lancer un défi inoffensif.

— Mais d'après vous, ce n'est pas ça.

— Je dirais vraiment pas. Il y a quelque chose dans tout cela qui me trouble.

— En somme, nous avons affaire à un type rusé.

— Plus que rusé : très intelligent.

— Et donc, nous ne pouvons qu'attendre la prochaine lettre, conclut Montalbano en se levant et en lui tendant la main.

— Vous me tiendrez informé ?

— Certainement. Dites-moi, par curiosité. Comment avez-vous fait pour trouver la via dei Mille ?

— Je me suis fait donner une carte à la mairie.

1. Le patronyme d'Ingrid est Sjöstrom.

2. Voir *La Forme de l'eau*, Fleuve Éditions, 1998 ; Pocket, 2004.

HUIT

Ce soir-là, après avoir combattu avec quatre portions de *cuddriruni*¹ qu'il s'était achetées (il avait décidé de ne s'en manger que deux, mais il perdit et dut se les engloutir toutes), il tiliphona à Livia. Il préféra ne pas lui parler du collier.

— J'ai grossi, dit-il, désespéré.

— Il ne te manquait plus que ça.

Sainte Mère, qu'est-ce qu'elle était lourde, Livia, certaines fois ! Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'il avait tous les pires défauts physiques d'un homme ? Mieux valait faire semblant de ne pas avoir entendu.

— Je n'arrive pas à me contrôler en mangeant, ça doit être parce que ça fait un mois que je ne fais rien. Crois-moi, un employé du cadastre a une vie sûrement plus mouvementée que la mienne.

— Tu es en train de me dire que ça fait un mois que tu peignes la girafe ?

Peigner la girafe ! Quelle façon de parler désagréable ! Et puis, c'était quoi, cette histoire de girafe ?

— Ben, plus ou moins.

— Et tu n'as pas même réussi à trouver deux jours pour venir me voir ?

— Non, écoute, j'y ai pensé mais après, peut-être parce que j'espérais qu'il se passe quelque chose...

— Qu'est-ce que ça veut dire, tu espérais ? Tu espérais qu'il arrive un contretemps qui t'empêche de venir ? Tu n'es pas obligé, tu sais ? Puis reste là où tu es sans rien faire tout le temps que tu veux ! Mais n'espère pas que ce soit moi qui descendrai !

— Madone, mais tu en fais une montagne ! Je me suis trompé de verbe, d'accord ? Je voulais dire « craignais ».

— C'est sûr que tu n'es pas très bon en italien.

— Et toi, au contraire, tu es très bonne ! Tu as une maîtrise absolue ! Tu nous sors même les girafes ! Ah ! ah !

L'engueulade violente dura moins de cinq minutes, ensuite le ton acomença à baisser, après encore arrivèrent les excuses réciproques, tandis que la conclusion fut que Montalbano lui promit qu'à six heures de l'après-midi du lendemain, il prendrait l'avion pour Gênes.

Le lendemain matin, alors qu'il était au bureau depuis `ne demi-heure, la porte s'ouvrit dans un fracas si violent qu'elle fit sauter en l'air Montalbano, qui était en train de suivre le parcours d'une mouche au bord du bureau.

— Je demande pardonement, le pied me glissa, se justifia Catarella, mortifié.

Il avait dû frapper avec le pied, ses mains étant occupées par un paquet d'une certaine importance.

— On apporta à l'instant de maintenant ce paquet qui doit être remis à vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Et qui le dit ?

— C'est écrit sur le dessus du paquet.

Il baissa la tête pour lire :

— Au commissaire Montalbano, personnel.

— Qui l'a apporté ?

— Un minot.

— C'est écrit, ce que ça contient ?

— Oh que oui, monsieur, des livres.

Il n'avait pas commandé de livres à la librairie de Vigàta et encore moins à un éditeur. Et même s'il l'avait commandé, le paquet serait arrivé par la poste et non remis de la main à la main.

— Donne-le-moi, dit-il en se levant et en marchant vers Catarella.

Il le prit, le soupesa. Grand comme il était, il aurait dû contenir au minimum une trentaine de livres. Et une trentaine de livres auraient pesé davantage.

Il y avait quelque chose qui ne collait pas.

— Mets-le sur la table basse.

Elle faisait partie du petit salon disposé dans un coin de la pièce.

— Je l'ouvre ?

— Pas maintenant.

Catarella sortit, et lui continua à mater la mouche qui maintenant s'en allait explorer une feuille à en-tête de la Questure. Mais de temps en temps, son regard tombait sur le paquet, il excitait trop sa curiosité.

À un certain moment, il n'y tint plus, se leva et alla s'asseoir sur un fauteuil de manière à pouvoir l'observer de plus près.

Il était légèrement rectangulaire, haut d'une cinquantaine de centimètres, confectionné avec du papier d'emballage normal et attaché dans les deux sens avec de la grosse ficelle.

Pourquoi ce paquet si banal l'inquiétait-il autant ?

Ben, l'expéditeur n'était pas mentionné, il avait été remis de la main à la main par un minot non identifié, il était censé contenir des livres jamais commandés et enfin, ce « personnel » qui en général s'écrivait sur une lettre, pas sur un paquet, tout ça n'était pas très normal.

Et puis, il y avait cette autre histoire qui... Ah, voilà, comme un fait exprès, la veille au soir, il avait vu à la télévision qu'un groupe anarchiste avait expédié un paquet explosif à une caserne de carabiniers.

À Vigàta, des anarchistes, on n'en avait pas, mais des cons, oui, à volonté.

Mieux valait procéder avec précaution et sans en référer à personne.

Il prit le paquet entre ses deux mains ouvertes et serra fort.

Il perçut un curieux bruit étouffé, comme un déclic, qui le fit se relever d'un bond et aller s'accroupir derrière le bureau, dans l'attente d'une explosion qui ne vint pas.

Vint en revanche Mimì Augello. Était-il possible qu'il se pointe toujours quand il ne devait pas ?

— C'est quel film ? s'informa-t-il. *The Girl in Room 2A ? Nightmare ? Montalbano contre les fantômes ?*

— Mimì, disparaïs et fais pas chier, rétorqua le commissaire en se relevant et en le fixant d'une manière telle que l'autre comprit qu'il avait intérêt à obéir tout de suite et sans discussion.

— Oui, mais si tu te faisais examiner par un médecin, ce serait mieux, dit-il en s'en allant.

Montalbano alla fermer la porte à clé et retourna besogner.

Nouvellement assis, il se pencha en avant jusqu'à ce que sa tête s'atrouve à quelques millimètres du paquet, appuya les mains sur les côtés, serra fort et entendit le même déclic.

Mais cette fois, il ne s'enfuit pas, ne bougea pas, passqu'il avait acompris de quoi il s'agissait.

Enveloppée dans le carton d'emballage, il y avait certainement une boîte métallique. Il retira le papier en essayant de bouger le moins possible le paquet.

Il avait mis dans le mille.

C'était une vieille boîte de biscuits Fratelli Lazzaroni.

Il s'arappela que quand il était petiot, sa tante en avait une toute pareille dans laquelle elle gardait lettres et photos. Celle qu'il avait devant lui était encore plus vieille, elle devait remonter à la première moitié du xx^e siècle, car sur le couvercle, qui signalait les médailles et les prix remportés lors de concours, il y avait aussi l'orgueilleuse mention « Fournisseur de la Maison Royale ».

Le couvercle était maintenu fermé par plusieurs tours de scotch. Le commissaire prit la boîte, la souleva à deux mains, l'approcha de son oreille et la secoua légèrement. Il n'entendit aucune rumeur.

Alors il se redressa, alla prendre des ciseaux et retira tout le scotch.

Maintenant venait la partie la plus difficile : soulever le

couvercle. S'il s'agissait d'une bombe, c'était certainement le geste qui déclencherait l'explosion.

Mais de quelle puissance serait-elle, l'éventuelle détonation ? Si ça se trouvait, en plus de lui, elle tuerait quelqu'un d'autre et ferait effondrer la moitié du commissariat.

Ne valait-il pas mieux appeler les artificiers ? Et si ensuite, il apparaissait que dedans il y avait vraiment des biscuits ou des douceurs, il ne risquait pas de se couvrir de ridicule ?

Non, la seule chose à faire, c'était de tenter le coup tout seul.

Il transpirait. Il retira sa veste, et en chemise, s'agenouilla devant la table basse. En forçant avec les pouces, il releva le couvercle de quelques millimètres en essayant de regarder à l'intérieur.

Malgré la tension, il eut envie de rire et laissa tomber un instant.

Il lui était revenu en tête un jeu qu'il avait eu l'occasion de voir à la télévision, où l'animateur ouvrait des paquets suivant la même technique adoptée par lui.

Il s'essuya le front en y passant un bras et recommença. Il mit cinq bonnes minutes à retirer le couvercle et à le poser au sol. Dedans, il y avait un paquet enveloppé de toile cirée et glissé dans un sachet de nylon transparent.

Il prit les ciseaux et coupa toute la partie supérieure du nylon sans jamais sortir l'enveloppe de la boîte. Maintenant, il pourrait le prendre en main et défaire la toile cirée. Mais il préféra le couper sur le dessus avec les ciseaux. Ce ne fut pas une besogne facile, mais au bout d'une dizaine de minutes, le paquet était pratiquement ouvert, traversé par une série de coupes, ça suffisait pour saisir la toile cirée et la soulever. Il posa les ciseaux, prit les deux bouts de la toile avec les mains, la tira vers l'extérieur.

Montalbano vit deux grands yeux morts qui le fixaient et sentit dans ses narines l'odeur douceâtre du sang. Il bondit sur ses pieds, poussa un grand cri, alla se cogner contre la porte, l'ouvrit et se retrouva nez à nez avec Mimì Augello.

— Qu'est-ce qui fut ?

— Il y a... on dirait une tête dedans le paquet.

Entre-temps était arrivé Fazio.

— J'ai entendu un cri... qu'est-ce qui fut ?

— Viens avec moi, lui dit Augello.

Ils entrèrent dans le bureau. Montalbano poussa un long soupir et les suivit. Mais déjà Augello avait écarté complètement la toile.

— C'est une tête d'agneau, annonça Mimì.

Il glissa la main dans le paquet, tira, en la tenant par un coin, `ne enveloppe entourée de nylon taché de sang, pencha la tête pour lire par transparence.

— C'est adressé à toi, Salvo, ajouta-t-il. Il y a écrit : « chasse au

trésor ».

Tandis qu'Augello posait la lettre sur le bureau, Montalbano, qui avait quelque peu blêmi, alla fermer nouvellement la porte à clé.

— Pirsonne, à part vous deux, ne doit rien savoir de cette affaire, c'est clair ? dit-il à Mimì et à Fazio.

— Ça, c'est une intimidation mafieuse typique que tu ne peux pas passer sous silence, rétorqua Augello. Et moi, je n'ai pas l'intention...

— Mimì, commence pas à parler en `talien, passque la Mafia, elle y est pour rin.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— D'une chasse au trésor. C'est pas écrit sur l'enveloppe, peut-être ?

— Écoute, répliqua froidement Augello, ou tu me dis tout de suite de quoi il s'agit vraiment, ou moi, je sors de cette pièce et de cette histoire dont je veux plus rin savoir.

— Mimì, je ne peux pas te le dire parce que c'est un truc tellement absurde...

— Comme tu voudras, dit Augello, vexé.

Il tourna la clé, ouvrit la porte, sortit.

— Procure-toi deux paires de gants en caoutchouc, quelques enveloppes transparentes et reviens, ordonna Montalbano à Fazio.

Il s'assit à sa place et mata l'enveloppe. Pour ce qu'il en voyait à travers le nylon souillé, ni l'enveloppe ni l'écriture n'étaient différentes des précédentes.

Fazio revint.

— Ferme à clé.

Fazio lui tendit une paire de gants et ensuite enfila les siennes.

— Que dois-je faire ?

— Sors la tête. Et mets dans les sachets tout ce qui peut nous servir pour les empreintes, la toile cirée, la boîte elle-même.

— *Dottore*, je peux vous poser une question ?

— Bien sûr, vas-y.

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez aux empreintes ? Couper la tête d'un agneau, ce n'est pas considéré comme un délit par le code pénal.

En `talien, comme pour tenir à distance la question, ne pas en faire quelque chose de pirsonnel. Autant Mimì avait été `mprudent, autant Fazio était prudent.

— Je ne saurais pas te répondre. J'ai comme un pressentiment qu'elles pourront nous servir à l'avenir.

Le commissaire mit les gants et prit l'enveloppe en main. La feuille de nylon qui l'entourait était maintenue par deux bouts de scotch. Il les ôta, déplia la feuille, dégagea l'enveloppe. Il glissa dedans un des sachets apportés par Fazio, la feuille de nylon et les

deux bouts de scotch.

Puis, avec un coupe-papier, il ouvrit l'enveloppe, en sortit l'habituel demi-feuillet et la glissa dans le sachet. Le demi-feuillet était plié en deux et donc, on ne pouvait lire ce qui y était écrit.

— Voilà qui est fait, dit Fazio.

Montalbano se leva et s'approcha.

Fazio avait posé la tête de l'agneau par terre, sur une feuille de journal. La toile cirée et la boîte métallique avaient été glissées dans deux sachets divers.

— Qu'est-ce que je dois faire de la tête ?

— Tu vas la jeter dans un conteneur à ordures sans te faire voir par personne.

— D'accord.

— Tu l'as examinée ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— *Dottore*, d'abord l'agneau a été tué, peut-être étranglé avec une corde, et puis celui qui l'a tué a essayé de lui couper la tête. Mais comme ce n'était pas un boucher, il n'avait pas d'expérience, et il a dû d'abord essayer avec un couteau et ensuite, il a utilisé une scie électrique ; ça se voit à la coupe nette de l'os.

— Et quand est-ce qu'il l'a fait, d'après toi ?

— À hier soir. La viande est encore fraîche. Avant de mettre la tête dans la toile cirée, il l'a laissée s'égoutter pour éviter qu'il y ait trop de sang dans la boîte.

— Dans l'armoire de ton bureau, il y a de la place ?

— Oh que oui.

— Tu as la clé ?

— Oh que oui.

— Alors, va tout de suite jeter la tête, puis reviens, tu prends les pièces, et aussi le sachet qui est sur mon bureau, tu mets tout dans l'armoire et tu fermes à clé. La clé, tu te la gardes.

Resté seul, il ouvrit le demi-feuillet, le lut. C'était une autre poésie. Il prit une feuille, la copia, mit le demi-feuillet dans un sachet de nylon et le scella. La feuille avec la copie de la poésie, il la plia et l'empocha.

La chasse au trésor avait connu un tournant.

D'après ce que lui avait dit Fazio, et il n'avait aucune raison de douter de ses paroles, l'adversaire n'était pas allé chez un boucher quelconque pour s'acheter une tête d'agneau, mais il avait tout fait de sa propre main.

Et cela révélait quelques points intéressants.

Le premier était que cette personne avait été assez froide et déterminée pour prendre un agneau vivant, l'étrangler avec une corde et puis lui scier la tête, le tout dans le seul but de continuer cette

espèce de jeu.

Combien, dans le commissariat, à commencer par lui-même, auraient été capables de faire pareil ? Pirsonne, il en mettrait la main au feu. Et un type fait comme ça, qui raisonnait comme ça, qui agissait comme ça, ça ne serait pas un assassin potentiel ?

Le second point était que cet homme devait forcément posséder `ne campagne avec quelques bêtes, même si habituellement il habite au bourg. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas allé le voler, l'agneau. Trop risqué. Une campagne dans les environs, où il avait aussi la scie électrique pour couper des branches d'arbre.

En tout cas, il était clair que le jeu devenait lourd.

Ce qui entraînait comme conséquence qu'il n'était plus question de quitter Vigàta pour aller quelques jours à Bocadasse.

Oh, sainte Mère ! Avec Livia, ils avaient convenu qu'elle viendrait le prendre à l'aéroport.

Mieux valait l'avertir tout de suite, alors qu'elle s'atrouvait au bureau, comme ça elle ne pourrait faire *catunio*, chercher querelle, vu la proximité des collègues. Il fit le numéro direct et de fait ce fut sa voix qui lui arépondit. Il parla dans un seul souffle, sans s'arrêter, sans laisser à Livia le temps de l'interrompre.

— Écoute, Livia, juste là, à l'instant est arrivé ce contretemps que j'es... que je redoutais. Je crois vraiment pas pouvoir partir. Crois-moi, je suis désolé et surtout j'avais tellement envie... Allô ? Allô ?

Mais Livia avait déjà raccroché. Bah ! tant pis, durant le coup de fil du soir, il devrait supporter tout ce qu'elle aurait à dire, il ne pouvait pas lui donner tort.

Chez Enzo, il ne s'empiffra pas. Il mangea correctement, mais fit tout de même la promenade au môle.

Il s'assit sur la roche plate, s'alluma `ne cicarette et seulement quand il l'eut finie, tira de sa poche la feuille sur laquelle il avait transcrit la poésie.

*La tête de l'agneau
C'est un vrai délice*

*La tête et le cerveau
Ne sont pas immondices*

*Certains savent la faire
En sauce ou bien rôtie,
Le four faisant l'affaire
Du gourmand bien loti !*

*Après en avoir goûté
Bois un quart de vin
Va donc te balader
Jusqu'au petit recoin*

*C'est un bout de ciel
Qui s'attarde enfin
Sans surprise réelle
Ni de mot de la fin*

Dans un premier temps, il ne comprit pas où l'adversaire voulait en venir. Alors, il relut la poésie depuis le début. Et à la fin, il se convainquit qu'elle indiquait un autre itinéraire, mais qu'il était aimablement averti qu'une fois qu'il l'aurait parcouru, il n'atrouverait rien. Mais si, au terme de cette étape, il ne lui serait fourni aucune indication pour la prochaine, quel sens avait de lui faire chercher `ne route ? Aucun ? Et donc ? Peut-être que l'étape présente de la chasse au trésor se voulait un moment de repos ? Non, ça ne tenait pas. Il adécida de laisser tomber ou au moins de prendre tout son temps. Il n'irait pas tout de suite chercher. Mais ensuite, il se reprit. Peut-être que si l'adversaire ne lui donnait pas d'indication directe, lui, sur les lieux, pourrait atrouver quand même quelque chose d'utile. Il lui vint une idée. Il retourna en hâte à sa voiture. Il partit en s'arépétant mentalement le second quatrain, celui qui commençait par : *Certains savent la faire...*

Le rideau de fer de la trattoria d'Enzo était baissé aux trois quarts. Signe qu'à l'intérieur, il y avait quelqu'un. Il se garda, descendit, alla devant le rideau de fer, s'accroupit.

— Il y a quelqu'un ?

— *Cu è ?* Qui est-ce ?

— Montalbano, je suis.

— Attendez que je vienne vous ouvrir.

Quand Enzo eut le commissaire devant lui, il le dévisagea, ahuri.

— *Dottori*, qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai besoin d'un renseignement. Combien y a-t-il de restaurants et de trattorias à Vigàta ?

— Un moment que je fasse le compte.

Il ferma les yeux pour compter sur les doigts.

— Onze, il me semble, dit-il à la fin.

— Il y en a qui préparent la tête d'agneau ?

Enzo écarquilla les yeux.

— Vous avez envie d'une tête d'agneau ?

— Ça ne me passe même pas par l'antichambre de la coucourde.

Je veux juste savoir.

— *Dottori*, aucune trattoria ni restaurant d'ici la fait. Peut-être sur commande. Mais comme plat du jour, je l'exclurais.

Il marqua une pause.

— Mais il me semble m'arappeler qu'on m'a dit, y a quelque temps, qu'il y a un endroit où...

Il était dubitatif. Et Montalbano ne le força pas.

— Entrons. Vous le prenez, ce café ?

— Pourquoi pas ?

Il y avait un garçon en train de nettoyer par terre. Enzo alla trafiquer en cuisine, revint au bout de quelques instants. Le café était bon, mais le bistrotier continuait à réfléchir. Tout à coup, il se donna une tape sur le front.

— Michele Lauria !

Il courut à l'appareil fixé au mur, prit l'annuaire posé à côté, sur une étagère de bois, le feuilleta, composa un numéro.

— Michè, je te dérange ? Je peux te parler ? Je voulais te demander une chose. C'était toi qui m'as parlé d'un marchand de vin qui fait aussi des choses rôties ? Et aussi de la tête d'agneau ? Oui ? Et tu sais me dire où c'est et comment on y arrive ?

Il écouta, remercia, posa le combiné et se tourna vers le commissaire avec un grand sourire.

— Vosseigneurie la connaît, la route pour Gallotta ?

1. Pizza sicilienne de pâte peu levée, avec diverses variantes (à la tomate, aux pommes de terre, aux anchois ou tout cela ensemble) et dont il existe même une version sucrée.

NEUF

Et donc on était de retour à l'étape précédente. Montalbano passa le rond-point, acommença à monter par la via dei Mille, dépassa le cimetière, les gros immeubles, les petites villas et arriva au sommet, à la fin de la route. Il s'arrêta un instant. À main gauche, la baraque de bois avec ses photographies ; Gallotta devant lui, à une distance de six kilomètres ; avant il y avait une descente vers la vallée et puis la montée vers la pointe de la colline autour de laquelle était accroché le bourg. Ces six kilomètres de route n'étaient pas goudronnés, c'était une draille qui traversait la pleine campagne, mais qui permettait le passage des voitures et lui, il l'avait faite, cette draille, il se l'appelait bien, à l'occasion d'une enquête.

Il se remit en marche et acommença lentement à descendre vers la vallée. Au bout de trois kilomètres, attaqua la montée. Jusqu'à ce moment, il n'avait rencontré qu'une autre voiture, allant en sens inverse, et trois hommes à cheval.

Il n'avait cessé de regarder à gauche et à droite pour voir s'il y avait quelque indication, mais il n'avait rien vu. Enfin, comme il était en train de perdre espoir, à un demi-kilomètre de Gallotta, à main gauche, il vit un sentier au début duquel se dressait un arbre avec un bout de planche cloué, sur lequel était écrit : « VIN Onfé à manger ».

Le sentier était étroit mais on passait. À droite et à gauche, les arbres étaient hauts et serrés. Une trentaine de mètres plus loin, il y avait un espace avec une bicoque sans étage. Sur la porte, il y avait le même écriteau que sur l'arbre, avec les mêmes erreurs, seulement écrit en plus gros caractères. À côté de la porte, sur une chaise de paille, était assise une sexagénaire toute dépeignée, en pantoufles et tablier.

Quand elle vit arriver la voiture, elle se leva et entra. Le commissaire s'arrêta, descendit et la suivit. C'était une grande salle avec une dizaine de tables recouvertes de toile cirée et un comptoir derrière lequel la vieille s'était installée. Derrière elle, deux barils de vin, un réfrigérateur plutôt grand, des étagères au mur portant verres et bouteilles.

— Qu'est-ce que je peux vous servir ?

— Un verre de vin.

La vieille le tira directement du tonneau. Il était excellent.

— Qu'est-ce que vous faites à manger ?

— Rin que le soir, on fait des choses pour accompagner le vin.

Donc, ils ne cuisinaient qu'au soir, quand ceux du bourg venaient jouer aux cartes et boire.

— C'est vrai que vous faites la tête d'agneau ?

— Oh que oui, mais le samedi soir. Quand il y a le plus de gens.

— Comment vous la faites ?

— Certains soirs en sauce, certains soirs frite, ou bien rôtie au four...

Tout concordait.

— Et les autres jours ?

— Saucisses, côtes de porc, fromage à l'argentièrre, des choses de ce genre...

— Vous m'en donnez un autre ?

La vieille le servit. Il paya, sortit. Et maintenant, quoi ? Il tira la poésie de sa poche.

Va donc te balader

Jusqu'au petit recoin

C'est un bout de ciel

Et là commençait la difficulté. Les indications données par la poésie étaient trop vagues. Va donc te balader. D'accord, mais vers où ? Prendre la voiture et... Non, un moment. Son flair lui disait qu'il ne devait pas la prendre.

Indirectement, la poésie elle-même le suggérait. Mange-toi la tête d'agneau, bois-toi un quart de vin et puis fais-toi une *passiata*, une promenade à pied, digestive, comme celle qu'il avait l'habitude de faire sur le môle après le déjeuner. Donc, le petit recoin qui ressemblait à un bout de ciel devait forcément être dans les parages. Il jeta un regard circulaire. Et remarqua que le sentier qu'il avait suivi jusqu'à l'esplanade où il s'atrouvait maintenant continuait. Sauf que ce n'était plus un sentier, ça se transformait en une espèce de piste au milieu d'arbres serrés, tout en trous et dépressions. Il s'en approcha. On voyait des traces de roues de véhicules, manifestement des tout-terrain. Sa voiture n'y résisterait pas. En fait, aucune voiture de ville n'en serait sans doute capable.

À présent la sexagénairre s'était nouvellement assise sur le siège de paille.

Il pouvait lui demander où conduisait la piste, mais il n'avait pas envie de se faire beaucoup remarquer, de provoquer des questions et de la curiosité. La seule chose à faire était d'y aller en pirsonne.

Après quelques pas, il comprit vite qu'il ne serait pas facile d'avancer, même à pied. Des deux côtés il y avait de vieux et gigantesques caroubiers qui maintenaient une ombre profonde et dont les racines épaisses traversaient la piste comme des serpents sur le

sable. C'était une succession continue de dos-d'âne et de dépressions qui imposait au corps un équilibre précaire. S'il se tordait un pied, il était foutu. Des jours et des jours passeraient avant qu'on le retrouve. Un lièvre très véloce lui coupa la route. Et quelques instants plus tard, ce fut le tour d'une couleuvre de deux mètres, une grosse verte qui ne lui accorda pas un regard. Depuis combien de temps n'avait-il pas vu d'animal en liberté ? Et depuis quand n'entendait-il pas une grande quantité d'oiseaux chanter à l'unisson ?

Au bout d'une dizaine de minutes, il ressentit la fatigue. Il n'était pas habitué à marcher un pied un demi-mètre en bas et l'autre pied un demi-mètre en haut, le corps penché comme la tour de Pise. Il s'assit sur un caroubier et s'alluma une cigarette.

Quand il était minot, les graines de caroube, qu'on disait être la nourriture des quadrupèdes, bien qu'il n'en fût pas un, de quadrupède, lui plaisaient beaucoup. Il s'en empiffrait au naturel, et c'était très sucré, ou bien au four, alors ça devenait plus aromatique. Une fois il s'en était tant mangé qu'il avait eu mal au ventre deux jours de suite.

Quand il se sentit areposé, il reprit sa marche. Au bout d'une dizaine de minutes, il comprit qu'il était arrivé. La piste conduisait à un vaste espace dégagé avec au centre un minuscule lac. Qu'on ne comprenait pas comment il s'était formé ni pourquoi il s'atrouvait là. Il était grand comme un quart de terrain de football, parfaitement circulaire, on aurait dit un lac artificiel, mais ce n'en était pas un. Et l'adversaire n'avait pas menti en écrivant qu'il avait la couleur du ciel. Parce que l'eau immobile avait la même couleur que le ciel. Une bande d'oiseaux étaient en train de boire et quelques-uns se prenaient même un bain. À peu de distance d'eux, sur la rive, un chien dormait, roulé sur lui-même.

Montalbano s'assit par terre.

La piste tournait autour de l'étang, puis montait la côte jusqu'à une maisonnette à un étage. Derrière, il y avait une espèce de bosquet. Le commissaire pinça qu'au point où il en était, autant valait poursuivre.

Il s'areposa encore un peu, puis se leva et s'adiregea vers la bicoque.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait et pouvait mieux la voir, il s'apercevait qu'elle était à moitié écroulée. Il n'y avait plus de porte et les volets manquaient aussi à la fenêtre à côté de l'entrée. De la fenêtre du premier ne restait plus que le trou rectangulaire.

Il entra.

Le rez-de-chaussée était fait d'une seule pièce. À droite, il y avait les restes d'une cuisine en maçonnerie avec deux foyers de cuisinière à bois. À côté, une espèce de lavabo en pierre ménagé dans le mur et les restes d'une jarre. Par terre, quelques préservatifs, deux seringues et

un sac de couchage plein de trous...

Aucun meuble.

À gauche, partait un escalier de bois qui conduisait à l'étage. Avant d'y grimper, Montalbano le secoua des deux mains pour vérifier qu'il tenait. Le bois n'était ni pourri ni vermoulu. Il monta.

La pièce du dessus était, comme en dessous, complètement vide. Et là aussi, préservatifs et seringues.

Il se précipita au-dehors, redoutant que, s'il s'attardait, il se retrouve avec des puces qui lui couraient dessus.

Il resta un moment à fixer l'étang. Évocateur, sans aucun doute, mais cela ne lui disait rien pour ce qui concernait la chasse au trésor. Du reste, l'adversaire l'en avait honnêtement averti :

Sans surprise réelle

Ni de mot de la fin

Il ne pouvait dire qu'il n'avait fait que perdre son temps, passque la *passiata* avait été belle et bonne pour la santé. Ben, peut-être pas si bonne, vu qu'une puce venait juste de lui piquer la main.

À refaire le même chemin au retour, toujours en marchant incliné comme la tour de Pise, avec de surcroît le collier qui lui grattait le cou à cause de la sueur abondante, il se fatigua beaucoup.

Au point qu'arrivé à l'esplanade où il avait laissé la voiture, il entra dedans et y resta à se reposer en fumant `ne cigarette. La chaise de paille à côté de la porte était vide, peut-être la vieille acommençait-elle à préparer le repas du soir.

Au bout de quelques instants, il démarra et partit.

Le seul résultat qu'il avait obtenu, réfléchit-il tandis qu'il rentrait au commissariat, n'était pas grand-chose, mais dans l'obscurité où il se mouvait, cela représentait une sorte de petit orifice, gros comme une tête d'épingle, à travers lequel passait `ne goutte de lumière.

À savoir que la via dei Mille, la route pour Gallotta et les parages de Gallotta mêmes, étaient des terrains connus et pratiqués par l'adversaire. Il était plus que sûr que même Fazio aconnaissait l'existence de cet étang dont l'eau était couleur du ciel.

— Catarè, on a téléphoné pour moi ?

— Oh que non, *dottori*, ni pour vosseigneurie, ni pour pirsonne.

La grande bonasse continuait. Il allait reprendre son chemin vers son bureau, mais Catarella l'arrêta.

— *Dottori*, vous me donnez un coup de main ?

— Pour faire quoi ?

— Les mots encroisés.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Ici, y a écrit : « combattirent les rats ». Mot de onze lettres. Moi, il m'est venu gorgonzolas. Mais moi, le gorgonzola, je l'ai jamais

vu combattre les souris, c'est plutôt les souris qui se le mangent.

— C'est la *Batrachomyomachia*, dit le commissaire.

Catarella blêmit.

— Sainte Mère, *dottori*, qué mots qui vous viennent !

— Ne t'inquiète pas, le mot que tu cherches est « grenouilles ».

— Excusassez-moi, alors, *dottori*, mais c'est quoi, la chose qui fait la grimace sur les cathédrales ?

— Les gargouilles.

— Sainte Marie, vrai, c'est ! Merci, *dottori* !

— Catarè, par hasard, tu le connais, toi, l'étang près de Gallotta ?

— Oh que non, *dottori*, moi les piniquiques j'aime les faire au bord de la mer.

— Envoie-moi Fazio.

Comment se faisait-il que son bureau était nouvellement couvert de papiers à signer ? Si soudain, d'un seul coup, tous les humains disparaissaient de la surface de la terre, peut-être que pendant des jours et des jours les papiers à signer auraient mystérieusement continué de s'accumuler sur les bureaux des administrations du monde entier.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Fazio, tu l'aconnais, un lac, très petit, qui s'atrouve dans les parages de Gallotta ?

— Oh que oui.

La réponse le prit par surprise. Il était plus que certain que Fazio aussi aurait dit le contraire.

— Tu vas y faire le piniquique, comme dit Catarella ?

— Oh que non, *dottori*, j'aime pas les pique-niques, mais deux ans environ avant que vosseigneurie vienne ici, il arriva quelque chose.

— Quoi donc ?

— Près du lac, il y a une bicoque où habitait un paysan, veuf, qui s'appelait Parisi, oui, Tano Parisi, avec une fille de 16 ans très belle. Et un jour, Tano vint signaler la disparition de c'te fille à lui que je m'arappelle plus comment elle s'appelait. Et depuis lors, on sut plus rin d'elle.

— On a fait des recherches ?

— Mais bien sûr. J'y ai participé aussi. Le commissaire d'alors, Bonvicino, fit arrêter le père.

— Et pourquoi ?

— Passqu'y courait le bruit que Tano, le père, il s'aprofitait d'elle. Le médecin du pays ne le dit pas clairement, mais il fit acomprendre au *dottor* Bonvicino que la petiote était enceinte.

— Mais elle ne pouvait pas avoir eu une relation avec un autre ?

— En effet. Une autre partie du pays soutenait qu'il était vrai que le père en aprofitait, d'elle, mais qu'elle le faisait aussi avec un homme

de Gallotta, que c'était cet homme qui l'avait mise enceinte et que la jeune fille, effrayée à l'idée d'avouer qu'elle était grosse, s'était tuée en se jetant dans le lac.

— Mais il est si profond que ça ?

— Très profond, *dottore*. De temps en temps, des géologues viennent l'étudier. Ils n'arrivent pas à comprendre.

— Il n'a pas de nom ?

— Qui ?

— Le lac.

— Oh que oui, on l'appelle *`u lacu d'o Signori*, le lac de Dieu. On dit que quand Dieu étendit la toile du ciel sur le monde créé, il lui en resta un bout. Alors, il l'arracha, le roula en boule, de l'index fit un trou profond dans la terre, justement à cet endroit près de Gallotta, y fourra la toile du ciel en trop, la poussa au fond et la changea en eau. C'est pour ça qu'il est si profond et qu'il a cette couleur.

Et donc l'adversaire connaissait la légende.

— Et le père de la fille, il a fini comment ?

— Il a été acquitté pour insuffisance de preuves. Mais ceux qui continuaient à le croire assassin de sa propre fille ne se résignaient pas et certaines nuits, ils allaient tirer contre sa maison. Alors Tano eut peur que, tôt ou tard, on le tue et il changea de pays. Mais pourquoi vous vous intéressez au lac ? Il arriva quelque chose dans le campement ?

— Quel campement ?

— Depuis quelque temps, il y a un campement dans le petit bois derrière la maison. Des jeunes étrangers qui vivent au naturel, drogue et cul à l'air. De temps en temps, ça s'engueule et ça se termine à coups de couteau.

— *Dottori* ? Il y aurait qu'il y a au tiliphone votre bonne à vous. Je vous la passe ?

— Adeli, comment ça va ?

— Bien, *dottori*. Je voulais vous dire que demain matin, je reviens à besogner.

— Tu te sens ?

— Oh que oui. Mais vosseigneurie doit me rendre un service. Pensez pas que je veux me mêler de vos affaires mais...

— Allez, dis-moi.

— Y faut me lever de là ces poupées. Elles me font peur. Sainte Marie, quelle frousse je me suis prise !

— Ne t'inquiète pas, je les ai enlevées.

Il mangea peu, il n'aimait pas aller seul le soir à la trattoria. Désormais, il avait pris la bitude de manger à Marinella. Heureusement que c'était la dernière fois et que le lendemain, en

ouvrant le frigo ou le four, il atrouverait les merveilleuses surprises d'Adelina.

Il mata tous les journaux télévisés, nationaux et locaux. À Salemi, on avait tué un type qui rentrait d'une campagne qu'il avait dans les environs et pirsonne, évidemment, n'avait vu ni entendu quoi que ce soit. Le mobile semblait être une question d'héritage qui traînait depuis des années, mais l'affaire s'aprésentait quand même comme très compliquée. Il eut un brusque accès d'envie pour le collègue chargé de l'enquête.

Se pouvait-il qu'il acommence à souffrir d'une crise d'abstinence d'homicides ? Avant d'aller se coucher, il décida de tenter de faire la paix avec Livia et l'appela.

— Écoute, bien que ce matin tu aies interrompu mon appel...

— Moi, je n'ai rien interrompu.

— Non ?

— Non. La ligne a été coupée et je suis restée là un moment à dire allô allô et puis j'ai raccroché.

— Pourquoi tu n'as pas rappelé ?

— Parce que j'avais entendu l'essentiel, à savoir que tu ne venais plus, et ça me plaisait pas de t'appeler du bureau. Et si tu veux vraiment le savoir, j'étais sûre que tu ne viendrais pas.

— Je te jure, Livia, que...

— Laisse tomber.

Il y eut une pause estimée à quarante au-dessous de zéro. Puis elle recommença à parler, et il aurait mieux valu que non.

— Quelle est l'excuse, cette fois ?

— Excuse-moi, quelle excuse ?

— Celle que tu t'es inventée pour ne pas partir.

— Comment ça, une excuse ! Je n'ai pas besoin de m'inventer des excuses, moi ! Tu vois, vu que j'ai été impliqué, malgré moi, dans une chasse au trésor et que je participe...

— Quoooooooo ?

Sainte Mère, c'était une erreur d'avoir commencé à parler comme ça ! Et comment faisait-il pour lui sortir la vérité sur ce qu'il en était ? Il n'y arriverait pas même avec un treuil ! Quand même, perdu pour perdu, autant essayer.

— Écoute-moi, s'il te plaît, je vais t'expliquer.

— Mais qu'est-ce que tu veux m'expliquer ? La chasse au trésor ? Je sais comment ça fonctionne, j'y ai joué quelquefois moi aussi.

— Non, écoute, c'est une chasse un peu particulière...

— Qui est ta partenaire ? Ingrid ou une que je n'ai pas encore le plaisir de connaître ?

— Allez, quel rapport avec Ing...

— Arrête ! Arrête-moi ça ! Le petit monsieur ne vient pas me voir parce qu'il doit participer à une chasse au trésor avec ses copines ! Tu sais quoi ? J'en ai marre ! Vraiment !

— Et moi, alors ?

Livia raccrocha. Et c'était heureux, parce qu'à s'entendre appeler « petit monsieur », Montalbano avait perdu la lumière de la raison.

En conclusion, au lieu de faire la paix, il avait aggravé la situation. Mais, tout bien considéré, ce n'était pas entièrement sa faute. Livia ne lui permettait jamais d'aller au bout de son propos, elle l'interrompait toujours et ça lui mettait les nerfs.

En tout cas, pour ce soir, il valait mieux ne pas la rappeler.

Le lendemain matin, il se rendit directement au `pital de Montelusa.

On l'examina et on lui dit qu'il n'avait plus besoin de porter le collier.

Il se sentit comme devait se sentir un esclave libéré des chaînes.

— Des appels, du neuf ?

— Rin du tout du tout, *dottori*. Vous me donnez un coup de main ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Un rébus.

— Non, ça, je ne sais pas faire.

Ce n'était pas vrai, c'était une calembredaine mais un commissaire au brillant passé, si gris que fût son présent, pouvait-il s'abaisser à résoudre des jeux d'énigme avec un standardiste qui en plus était Catarella ?

Puis, alors qu'il était onze heures passées et qu'il signalait depuis deux heures, lui arriva un coup de fil d'Arturo.

— Rien de neuf, *dottor* Montalbano ?

— Bah, oui.

— Vous pouvez me le dire ?

— Au téléphone ? Ce serait trop long.

— Alors, je peux passer ?

Il n'avait pas envie de se mettre à raisonner, ce matin. Ça se voyait que de devoir mettre des signatures inutiles sur des papiers encore plus inutiles lui apalysait le cerveau.

— Vous pourriez venir vers cinq heures ?

— Mais bien sûr ! À cinq heures, je serai très ponctuel.

Il avait hâte de connaître la nouveauté, le jeune, ça se sentait à sa voix.

Après s'être bourré de pâtes au noir de seiche et d'un demi-kilo de gambas, il se fit l'habituelle promenade jusqu'au phare, s'assit sur

la pierre plate et passa une bonne demi-heure à emmerder un crabe.

Puis il s'en retourna au bureau et, à cinq heures pile, Arturo s'apréSENTA.

À ce moment-là, le commissaire était occupé au tiliphone avec le chef de cabinet du Questeur, le *dottor* Lactes, lequel voulait des explications détaillées sur les raisons pour lesquelles le commissariat n'avait pas encore arépondu au questionnaire numéro 3289/PA/045, questionnaire dont lui, Montalbano, ignorait absolument tout : il ne savait ni de quoi il s'agissait, ni où il se trouvait.

— Je m'en occupe tout de suite, *dottore*.

Il raccrocha, appela Fazio.

— Tu peux venir une seconde ?

Tandis qu'il attendait, il écrivit le numéro du questionnaire sur une feuille de papier. Fazio entra.

— Écoute, ils veulent une réponse urgente au questionnaire avec ce numéro. Donc... dit-il en lui tendant la feuille. Prends-toi tous les papiers qu'il y a là-dessus, emporte-les dans ton bureau et cherche-le.

Fazio dut effectuer deux voyages pour libérer le bureau.

DIX

Tout le temps qu'il avait attendu, Arturo s'était agité sur la chaise, excité. Mais quand Fazio eut fini, il n'y tint plus.

— Alors, dit-il, impatient.

Sans mot dire, Montalbano sortit la lettre avec la poésie et la lui tendit. Le jeune la lui arracha des mains.

— Il est clair qu'il s'agit d'un autre parcours, dit-il après l'avoir lue deux fois.

Soudain, Montalbano eut l'idée de le mettre à l'épreuve.

— D'accord, mais vous, vous avez découvert lequel ? Moi, franchement, cette fois, je n'y ai rien compris. Au point que je n'ai même pas tenté de me mettre à chercher comme la dernière fois. Par exemple, qu'est-ce que c'est, cette histoire de tête d'agneau ?

— Ben, à mon avis, mais je peux aussi me tromper, il s'agit avant tout de trouver un endroit, ou bien une localité, où on a l'habitude de cuisiner la tête d'agneau.

— Vous pensez ? Donc un restaurant de Vigàta ?

— Je ne crois pas qu'on trouve ce type de plat dans un restaurant. Peut-être dans une auberge de campagne.

— Et ensuite ? L'endroit une fois trouvé, dans quelle direction faut-il faire la promenade ? Il ne le dit pas.

— Probablement, une fois le lieu repéré, on peut comprendre la direction à prendre.

— Peut-être que vous avez raison, mais de toute manière, ça me paraît une recherche inutile, se donner de la peine pour rien.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas lu les deux derniers vers ? Ils disent qu'il n'y aura pas de fin heureuse. Et alors, pourquoi perdre son temps ?

— Je ne crois pas que ça se présente exactement comme ça.

— Et comment, alors, d'après vous ?

— Je crois que votre adversaire entend dire que là vous ne trouverez pas de nouvelles instructions de sa part, mais que ça devra être vous, avec votre intuition, qui devrez découvrir quelque chose qui ensuite pourra vous être utile.

— C'est peut-être comme vous dites, mais moi je n'ai plus l'intention de bouger. Je renonce à continuer ce jeu stupide.

Une expression de déception s'imprima sur le visage du jeune. Du minot, même. Passque c'était vraiment à ça qu'il ressemblait à ce moment-là : à un minot.

— Vous renoncez ?

Tu veux voir qu'il va se mettre à chialer ?

— Je dirais que oui.

— Mais vous ne pouvez pas vous retirer du jeu !

— Pourquoi donc ? Ce n'est pas moi qui ai proposé le jeu, on ne m'a même pas demandé si je voulais jouer, et donc je peux me retirer quand et comme je veux.

— Je peux vous faire une proposition ? demanda Arturo.

À présent, il avait les mains jointes comme en prière. L'intention manifestée par le commissaire d'abandonner la partie le mettait dans tous ses états.

— Je vous écoute.

— Et si j'y allais à votre place ?

— Ça ne me paraît pas opportun.

— Et pourquoi ?

— Si l'adversaire découvre que je me fais aider par vous...

— Mais je ferai en sorte de ne pas me faire découvrir ! Je ferai très attention !

— Vous en êtes capable ?

— Mettez-moi à l'épreuve.

C'était ce que Montalbano l'espérait entendre dire. Il garda un moment le silence comme pour peser le pour et le contre de la proposition, avant de dire :

— D'accord.

Arturo bondit sur ses pieds, les yeux brillant d'allégresse.

— Merci de la confiance. Je vous donnerai vite des nouvelles.

Ils se serrèrent la main. Le jeune sortit en courant. On aurait dit un chien aux trousses d'un lièvre.

Cinq minutes plus tard, Fazio entra.

— Trouvé !

Pour remplir le questionnaire 3289/PA/045, « propositions et remarques inhérentes sur les tâches et les devoirs de l'employé des archives », il lui fallut plus d'une heure, entre jurons, blasphèmes et moments de découragement à lui faire envisager le suicide.

Avant de sortir du commissariat, il pinsa à téléphoner à Ingrid. Il voulait lui demander quelques informations au sujet d'Arturo, ce jeune gars qui l'intriguait beaucoup.

Quoique sachant avoir très peu de chances de la trouver chez elle à cette heure-là, elle était certainement sortie avec un ou une amie, il voulut quand même tenter le coup.

— Ha-looo, Ha-loo, qui est à l'appareil ? demanda une voix de basse profonde, genre chanteur de blues, ou du Bolchoï, si vous préférez, sauf que c'était celle d'une femme.

Ingrid avait la spécialité de changer de domestiques, hommes et femmes, à la cadence de quinze jours seulement, passqu'elle était très versatile sur le sujet, mais elle allait les chercher toujours dans des endroits tellement inconnus que pour les trouver sur une carte géographique, il fallait une loupe.

— Montalbano, je suis.

— Quoi c'est ton nom ? Montalbano ou Jeussuis ?

Comme ce serait beau de s'appeler Jeussuis ! Vraiment, ça lui aurait plu. Le commissaire lui arépondit dans la même langue.

— Montalbano. Il veut paller avec Mme Ingrid.

— Attendere.

Certainement, elle voulait sûrement dire d'attendre. Et il dut attendre, en fait cinq bonnes minutes durant lesquelles il dit plusieurs fois allô, allô, dans la crainte que la ligne n'ait été coupée et qu'il ne lui faille de nouveau parler avec cette femme de ménage du Haut Turkestan.

— Salut, Salvo. Quelle belle surprise !

— D'où vient cette femme de ménage ?

— Je ne sais pas, mais demain, on m'en envoie une nouvelle.

Quel dommage, juste au moment où il en avait appris la langue !

— Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Je vois que tu ne perds pas de temps avant d'entrer dans le vif du sujet. Je suis prise. J'ai un engagement avec un ami qui s'appelle presque comme toi, Montabbano. Mais je peux le joindre dans une petite heure.

— Je n'en espérais pas tant.

Elle eut un petit rire.

— C'est une période de restriction, Salvo.

— À qui le dis-tu ! Alors, d'accord. Je t'attends à Marinella et après on décidera où aller.

À la sortie, Catarella l'arrêta.

— *Dottori*, qu'est-ce que vous faites, vous vous en allez ? Vous me donnez un petit coup de main ?

— Oui, bon, d'accord.

— Merci, *dottori*.

— Rébus ou mots croisés ?

— Mots croisés.

— Vas-y.

— A l'or en bouche. *Cu è*, qui est-ce ? Un type qui est allé au dentiste au temps qu'on mittait les dents d'or ? Mon oncle Giovanni, quand il revint de la `Mérique, il en avait deux, des dents comme ça.

— Non, Catarè. C'est le matin qui a l'or en bouche¹.

— Sainte Marie, qu'est-ce que vous êtes fort, *dottori* ! Un génial, vous êtes ! Exactement pareil que Leonardo !

Il n'osa vérifier si Catarella se référait à da Vinci ou à di Caprio.

Peut-être Adelina avait-elle eu la bonne idée de fêter solennellement son retour en service.

Toujours est-il qu'en ouvrant avant tout le réfrigérateur, il s'atrouva devant une dizaine de paupiettes d'espadon faits comme il les aimait et deux gros fenouils coupés et nettoyés, ceux qu'il faut pour se rafraîchir la bouche. Et il y avait aussi une bouteille de vin au frais. Dans la partie interne de la porte, il y avait un bout de papier collé sur lequel était écrit : « Regarder aussi dans le four. » Et il regarda.

Dans le four resplendissait un plat de pâtes *`ncasciata*².

Pas plus l'usage de la force que le recours à la séduction ne permettrait à Ingrid de le convaincre d'aller manger dans un restaurant. Au cas où, il prit une autre bouteille de blanc et la mit au réfrigérateur. Et puis il s'appela que chez lui il n'avait plus une goutte de whisky.

Il sortit nouvellement, sans fermer à clé et la lumière de l'entrée allumée, prit la voiture et alla au bar de Marinella où on lui fit payer double le whisky.

Acheter une bouteille ou deux ? Mieux valait une, et pas pour économiser, mais passqu'ils étaient capables de se les descendre jusqu'à la dernière goutte, et Ingrid ne serait plus en état de conduire pour rentrer à Montelusa. Ce qui en venait à représenter une nuit très inconmode.

Laquelle Ingrid devait être déjà arrivée, à en juger sur la présence d'une torpille devant l'entrée.

Il pénétra dans la maison. Ingrid avait ouvert la porte-fenêtre et elle était en train de dresser la table sur la véranda. Sur la table de la salle à manger, il y avait une bouteille de whisky apportée par elle.

— Vu que l'autre soir, on en a vidé une...

Il n'avait pas réussi à l'éviter, il avait bien tenté, mais ce soir aussi, ils remettraient ça.

— Tu voulais peut-être aller au restaurant ?

— Hors de question, avec ce que t'a préparé Adelina.

Femme *`ntelligente* et amie véritable, pas de doute.

— J'ai regardé sous le lit et il n'y avait plus les poupées, continua Ingrid avec un petit sourire. D'où elles vont sortir, ce soir ?

— De nulle part. Je les ai emmenées au commissariat.

— En les donnant à tes hommes comme prises de guerre ?

— Comme s'ils avaient besoin d'ersatz !

— Tu as découvert pourquoi il y a eu cette, comment dit-on, duplication ?

— Non. Mais j'ai la curieuse sensation que ça ne finira pas là. Je vais en cuisine allumer le four.

Elle le suivit.

— Ah, écoute, dit-elle quelques instants plus tard. Je ne sais pas si...

Elle se tut. Visiblement, elle était dubitative.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tout à l'heure, je crains d'avoir fait une bêtise...

— Dis-moi.

— À l'instant où je suis entrée, j'ai entendu le téléphone qui sonnait et j'ai répondu. Je l'ai fait automatiquement, excuse-moi.

— Pas de problème, voyons ! Qui était-ce ?

— Livia.

Merde !

En voyant la tête de Montalbano, elle essaya de se rattraper.

— Ou du moins, c'est ce qu'il m'a semblé.

Et pourquoi avait-elle téléphoné en dehors de ses horaires ? Peut-être voulait-elle lui dire quelque chose d'important ?

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Quand j'ai répondu « allô », elle m'a demandé un truc du genre : « Comment va la chasse au trésor ? » Et elle a raccroché. Mais je ne suis pas sûre d'avoir bien compris.

— Tu as très bien compris.

Malheureusement. Et maintenant, que faire ? La rappeler ? Mais celle-là, sachant qu'Ingrid était avec lui, ou bien elle n'arépondait pas ou bien elle se mettait à lui chercher querelle au point qu'elle lui mettrait l'estomac sens dessus dessous. Mieux valait ne rien faire, ne pas prendre d'initiative, sinon il risquait que, pour une conversation avec Livia, dans cette situation, les pâtes *ncasciata* et les paupiettes d'espardon lui restent sur l'estomac.

À la fin, ils débarrassèrent la table et revinrent s'asseoir sur la véranda avec une bouteille et deux verres.

La soirée paraissait s'être enchantée en se contemplant elle-même. Il ne soufflait pas un brin de vent, au ciel les étoiles brillaient d'un éclat pur, même la mer ne bougeait plus.

— Nous autres femmes, nous sommes curieuses, attaqua Ingrid. Et pendant toute la durée de ce splendide dîner je n'ai fait que penser aux paroles de Livia.

— Mieux vaudrait...

Mais elle insista.

— Ça t'ennuie de m'expliquer ce qu'elle entendait par « chasse au

trésor » ? Je ne crois pas que tu aimes ces jeux. Et surtout, quand je t'en ai parlé, tu as fait une de ces têtes !

— Ben, écoute, ce n'est pas une véritable chasse au trésor. En réalité, j'ai été entraîné dans une espèce de défi qu'un adversaire inconnu a voulu appeler chasse au trésor.

— Pourquoi tu parles de défi ?

— Parce que c'est lui l'organisateur du jeu et que je suis l'unique concurrent. Peut-être vaudrait-il mieux dire « duel ». Du moins jusqu'à l'autre jour.

— Pourquoi, l'autre jour, qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai fait la connaissance de ton ami Arturo.

— Ah oui, j'avais oublié ! Comment tu l'as trouvé ?

— Un garçon très intelligent. Et aussi un peu complexe, je crois. Il veut découvrir comment fonctionne mon cerveau durant une enquête, tu te rends compte ! Ça m'a paru tout de suite une proposition ridicule.

— Tu lui as dit non ?

— Je voulais, mais je me suis laissé convaincre, par l'enthousiasme qu'il manifestait plus que par ses paroles. Alors j'ai eu l'idée de le mettre au courant du défi et il a démarré au quart de tour. Pense qu'aujourd'hui, je l'ai envoyé à la chasse au trésor à ma place.

— Tu te rends compte ! Il doit être heureux ! Il a une admiration tellement démesurée pour toi !

— Comment tu l'as connu ?

— Par Carlo, son père, qui a été camarade d'université et d'aventures politiques de mon mari.

— Tu as été...

— Avant que tu termines ta question, je te dis tout de suite qu'entre nous deux, il n'y a jamais rien eu. Un jour, mon mari l'a invité à déjeuner, j'étais arrivée depuis peu à Montelusa, et j'ai connu Arturo qui était alors un enfant. On aurait vraiment dit Harry Potter. Et il continue à lui ressembler.

— Comment est sa mère ?

— Sa mère est morte en lui donnant le jour. Il a été pratiquement élevé par ses grands-parents.

— Et il est amoureux de toi ?

— D'abord, il a eu un béguin enfantin, du genre obsessionnel puis, en grandissant, ça s'est transformé en quelque chose entre l'amour romantique et le désir physique de possession. Il est très dangereux, tu sais ?

— Allons donc ! Harry Potter ?

— Écoute. Il m'est arrivé, il y a un mois environ, de me trouver seule avec lui. J'étais allée chez Carlo, qui m'avait invitée à dîner, mais quand je suis arrivée, il n'était pas encore rentré et je me suis

donc mise à l'attendre au salon. Arturo, qui vit chez son père, est arrivé peu après. Il s'est assis à côté de moi sur le divan et a commencé à me parler, en me caressant de temps à autre une épaule d'une main tremblante. C'était hypnotique. Au bout de cinq minutes...

— Il t'a sauté dessus.

— Et là, tu te trompes. Tu veux savoir ? C'était moi qui étais sur le point de lui sauter dessus.

— Vraiment ?

— Oui. Tu ne peux pas comprendre la force, l'énergie du désir qui émanait de son corps. Une attirance irrésistible. Chaque fois qu'il m'effleurait une épaule, je tremblais tout entière. Je me contrôlais parce que je pensais que j'ai le double de son âge, il m'est venu ce scrupule stupide. Et puis, il me faisait un peu peur. Heureusement que Carlo est arrivé.

— Il a une fiancée ?

— Non, pas que je sache. Et je ne crois pas que... Je pense qu'il est très timide avec les filles. Et je suppose qu'il n'a pas d'amis. En tout cas, je vois qu'à toi aussi, il t'est apparu comme un garçon intéressant.

— Oui, très. Il m'a dit qu'il a un logement ici à Vigàta.

— Oui.

— Tu y es déjà allée ?

Petit rire.

— Jamais. Si j'y étais allée, la catastrophe serait sûrement arrivée.

— Tu sais au moins de quel côté de Vigàta il habite ?

— Même pas.

— Qu'est-ce qu'il fait, à part étudier la philosophie ?

— Bah. Si tu veux, je me renseigne.

— Mais non ! Il a éveillé ma curiosité, mais ça ne va pas jusqu'à sa vie privée.

— Chapitre clos ?

— Oui.

— Alors, je peux m'en aller ?

— Pourquoi ? demanda Montalbano, stupéfait.

Elle n'arépondit pas. Elle lui passa un bras sur l'épaule, l'attira à elle et le baisa sur les lèvres.

— Quand tu m'as téléphoné pour m'inviter, comme je sais qu'il est à exclure que l'invite soit due, comment dire, à mes grâces féminines, je me suis demandé ce que tu voulais de moi. Maintenant, j'ai compris que tu avais besoin d'informations sur Arturo.

— Mais c'est toi qui m'as fait parler de lui.

— Oui, mais vous êtes très habile, commissaire Montalbano.

— Et toi très rusée.

— Bien, maintenant que tu les as obtenues, je ne te sers plus et je

peux même partir. Ce n'est pas ça ?

— En partie oui et en partie non.

— Explique-toi mieux.

— C'est vrai que je voulais des informations sur Arturo, mais ce n'est pas pour ça que je t'ai appelée. Tu sais, quand je veux savoir quelque chose de quelqu'un, je ne l'invite pas à dîner, je le convoque au commissariat.

— En revanche, en m'invitant à dîner, tu joins l'utile à l'agréable. Et l'agréable, ça serait moi.

— Mais pourquoi tu utilises des expressions toutes faites ? Elles te poussent à des conclusions erronées. Tu n'es pas agréable.

— Pas même ça ?

— Laisse-moi finir. Tu es une belle femme et une amie en laquelle j'ai une grande confiance et avec laquelle j'aime me retrouver de temps à autre pour bavarder, rire... Notre rapport n'est pas un rapport agréable, le définir ainsi serait très, très réducteur.

— Le seul point noir dans ton beau discours, c'est l'expression « de temps à autre ».

— S'il te plaît, Ingrid, ne viens pas me raconter que tu voudrais me voir chaque jour !

— Si on devenait amants et qu'on reste ensemble nuit et jour, je crois qu'un de nous deux finirait par tuer l'autre.

— Tu vois que tu y arrives ? La vérité est qu'en nous rencontrant de temps en temps, comme nous le faisons, nous nous consolons mutuellement.

Ingrid eut une expression étonnée.

— Je ne me vois pas dans la peau d'une dame de charité.

— Et moi, tu m'y vois ?

— Certainement pas !

— Et pourtant, c'est ainsi. On s'apporte une consolation réciproque.

— Une consolation de quoi ?

— De la solitude, Ingrid.

Et d'un coup, Ingrid fondit en larmes désespérées. Cette fois, ce fut Montalbano qui la prit dans ses bras et la serra fort. Au bout de pas même cinq minutes, néanmoins, l'accès de mélancolie lui passa. Elle était comme les moineaux sous la pluie : ils se secouent et ils se retrouvent secs.

— Je te l'ai déjà racontée, l'histoire du député qui m'a proposé de coucher avec lui ?

— Ça ne me paraît pas une proposition très étrange.

— Oui, mais il voulait que, d'abord, on s'habille, lui en prêtre et moi en bonne sœur.

La deuxième bouteille, ils se la burent aux trois quarts, mais quand ils se levèrent qu'il était deux heures passées, Ingrid pratiquement ne tenait pas debout. Et Montalbano non plus ne se sentait pas de la raccompagner à Montelusa : ils iraient sûrement tamponner un arbre ou une autre voiture. La conclusion fut qu'Ingrid alla se coucher avec lui, s'endormant en un tournevire. Le commissaire passa une heure d'enfer, avec cette femme à côté de lui qui lui envoyait une odeur d'abricot toujours plus forte. Il réussit à s'endormir en s'éloignant du plus qu'il pouvait, le corps à demi sorti du lit, au risque permanent de tomber. Mais il s'aréveillait tous les quarts d'heure. Si bien qu'il se leva et alla se coucher sur le divan de la salle à manger. Mais c'était trop inconfortable et au bout d'un moment, il retourna s'étendre sur le gril. Saint Salvo martyr, brûlé vif sur le feu de la tentation.

1. *Il mattino ha l'oro in bocca* : proverbe italien.

2. Plat alternant grosses pâtes, aubergines frites, viande, œuf dur, pecorino, caccio cavallo, etc. suivant les diverses traditions familiales (pour la recette voir Maruzza Loria et Serge Quadrupani, *À la Table de Yasmina*, Métailié, 2001).

ONZE

Ce qui l'aréveilla, alors qu'il était plus de neuf heures, ce fut le bruit qu'Adelina faisait à la cuisine. Ingrid, elle, ne bougea pas. On ne l'entendait même pas respirer.

Dans son sommeil, elle s'était découverte et avait un sein et une très longue jambe à l'air. Montalbano recouvrit scrupuleusement le tout.

Il se sentait mal à l'aise : c'était la première fois que la bonne voyait une femme dans son lit, à part les quelques fois où Livia était là, passque après Adelina, l'ayant prise en grippe, ne s'apréseintait plus jusqu'au départ de la Gênoise.

Certes, Adelina avait refait le lit aussi quand d'autres fois, Ingrid avait dormi chez lui, mais une chose était de refaire le lit, une autre de trouver une femme nue dedans.

Il se leva doucement et rejoignit Adelina à la cuisine.

— *`U café est prêt, dottori.*

Abruti comme il l'était par le whisky avalé et par la nuit agitée, il s'en but deux tasses d'affilée.

— À la demoiselle, je lui porte moi ou vosseigneurie le lui apporte ?

Évidemment, quand elle était arrivée, elle était allée voir s'il était déjà sorti et avait aperçu Ingrid.

Montalbano la mata. Et remarqua dans les yeux de la bonne une étincelle, minuscule, de satisfaction. Et il en comprit la raison. Adelina était contente de la trahison que, pensait-elle, il avait infligée à Livia.

Va savoir pourquoi, il se sentit obligé de lui expliquer ce qu'il en était.

— Comme cette nuit, on a beaucoup bu et qu'elle n'était pas en état de conduire... commença-t-il.

Mais Adelina l'interrompit en levant `ne main.

— *Dottori*, qu'est-ce que vous avez besoin de me raconter ? Vous voulez vous excuser avec moi ? Vosseigneurie doit faire ses affaires et c'est tout ! En tout cas, c'est toujours mieux avec *una beddra femmina*, une belle femme, en chair et en os, qu'avec les poupées que vous aviez avant.

Anéanti, comprenant qu'il ne parviendrait jamais à expliquer

l'histoire des poupées maudites, Montalbano prit la tasse de café et alla réveiller Ingrid.

Ce matin-là, en mettant le pied au commissariat, il ne savait pas que d'ici quelques heures, la grande bonace serait finie.

— Au, *dottori* ! Il y a ce jeune qui vint de la part de Mme Chiochiostrommi qui vous attend.

Comme si Arturo allait perdre du temps !

— Fais-le venir.

Il eut à peine le temps de s'asseoir que le jeune entra, tellement excité qu'il en oublia de dire bonjour.

— J'ai tout découvert ! proclama-t-il, triomphant.

— Et comment avez-vous fait ?

— J'ai compris que l'endroit où on cuisine la tête d'agneau ne pouvait qu'être une auberge de campagne, un endroit de ce genre. Je me suis informé et j'ai appris qu'il y a un marchand de vin, près de Gallotta, où on donne aussi à manger avec le vin. J'y suis allé. Mais il était trop tard pour faire la promenade. Alors, j'y suis retourné ce matin à l'aube.

— À l'aube ? Vraiment ?

— Je n'ai pas réussi à trouver le sommeil, croyez-moi. J'ai commencé à marcher au hasard et à l'improviste, je suis arrivé à un étang minuscule qui a une eau couleur de ciel et dans les environs, il y a une bicoque en ruine. Je crois que les lieux coïncident parfaitement avec les indications de la poésie.

— Bravo. Et vous en avez tiré quelques suggestions, je ne sais pas, quelque idée ?

Le jeune homme prit un air déçu.

— Aucune, malheureusement.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre.

— On dirait. Mais je n'ai pas compris le sens de cette étape.

— Moi non plus.

— Si vous avez des nouvelles, vous me le ferez savoir ?

— Certainement, vu que vous êtes en mesure de m'épargner du temps et de la fatigue.

Une heure plus tard, Catarella lui téléphona.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a le monsieur Billard qui veut signaler sa disparition en tant que propriétaire de la voiture.

— Il veut signaler sa propre disparition ?

— Oh que non pas du Billard lui-même de soi, *dottori*.

— Et alors, de qui ?

— De sa propre voiture à lui.

— J'ai compris. Un vol de voiture ?

— Exact.

— Et tu me casses les burnes pour un vol d'auto ? Passe-le à Fazio.

— Le problème est que Billard `nsiste pour parler à vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Bon, d'accord, passe-le-moi.

— *Dottori*, je ne peux pas vous le passer en tant que...

— Se trouvant sur les lieux ? Fais-le entrer.

— Bonjour, dit celui-ci en entrant et en lui tendant la main.

Un quinquagénaire élégant, foulard dans la pochette, lunettes à monture d'or, cheveux poivre et sel très soignés, chaussures `nglaises pleines de chichis, petites moustaches à pointes. Il était tellement parfumé que la pièce s'emplit aussitôt d'une odeur douceâtre, qui prenait à l'estomac. Rien que de le voir, le commissaire éprouva à son endroit `ne grande antipathie. Au point qu'il le laissa main tendue dans le vide. Il adécida d'embrouiller les choses à sa manière.

— *How do you do ?* lui demanda-t-il.

L'autre le dévisagea, pris par les Turcs.

— Vous n'êtes pas anglais ? Non ? Bah, dit Montalbano en le fixant longuement.

— Excusez-moi un instant, reprit-il aussitôt après.

Il se leva et alla ouvrir la fenêtre. Il regarda un moment au-dehors et revint s'asseoir derrière le bureau.

— Je me suis permis de vous déranger pour... commença l'autre, quelque peu incertain.

— Pardonnez-moi, un instant encore.

Il se pencha, ouvrit le dernier tiroir, en sortit un formulaire au hasard, le consulta longuement, prit un stylo, corrigea deux mots, le remit en place en fermant le tiroir. Ensuite, il mata Villard d'un air perdu.

— Qu'est-ce que vous me disiez ?

— Je veux porter plainte...

— Vous avez été renversé par une voiture ?

L'autre écarquilla les yeux.

— Moi ? Non.

— Excusez-moi, j'avais compris que vous aviez été renversé par une voiture, monsieur Billard.

— Villard.

Il s'était assez amusé comme ça.

— Alors, je vous écoute.

— Je suis venu porter plainte pour le vol de ma voiture, dit-il en enroulant la pointe gauche de sa moustache.

— Qu'est-ce que c'est comme voiture ?

— Un tout-terrain. De marque...

— Vous roulez dans le bourg en tout-terrain ?

— Certaines fois, oui. Mais j'ai deux voitures.

— Quand est-ce qu'on vous l'a volé ?

— Avant-hier.

— Pourquoi est-ce que vous n'avez pas porté plainte tout de suite ?

— Parce que j'ai cru que c'était mon fils Pietro qui l'avait pris sans me demander la permission. Il le fait souvent.

Montalbano ne put se retenir de faire encore un peu de comédie.

— Excusez-moi, je voudrais comprendre. Vous avez deux voitures et votre fils n'en a aucune.

— Ben, oui.

— Il vit avec vous ?

— Oui.

— Quel âge a-t-il ?

— Trente ans.

— Un *bamboccione* ?

L'autre écarquilla les yeux.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas entendu comment les a définis un de nos ministres, ces trentenaires qui vivent encore dans leur famille ? Des *bamboccioni*, des gros bébés.

Villard le fixa, toujours plus ahuri. Il commençait à douter sérieusement de la santé mentale du commissaire.

— Je ne vois pas le rapp...

— Vous avez raison, continuez.

— Où en étions-nous ?

— Que le *bamboccione* a pris le tout-terrain.

— Ah oui, sauf que Pietro m'a dit qu'il était allé à Palerme avec la voiture d'un ami.

— Très bien. Il me semble que ça suffit. Maintenant, je vous envoie auprès de quelqu'un qui recevra votre plainte.

— Un instant, commissaire. Si j'ai voulu vous parler, c'est pour une raison précise. Je voulais vous dire que, hier soir, j'ai revu ici à Vigàta ma voiture, mais à une certaine distance.

— Vous êtes certain que c'était la vôtre ?

— Tout à fait certain.

— Vous avez vu qui conduisait ?

— Un homme, mais je n'ai pas pu en distinguer les traits. Il n'y avait déjà plus beaucoup de jour. Mais il n'était pas seul, parce que tout d'un coup, j'ai vu des cheveux blonds apparaître sur le siège arrière, comme si une femme qui y était étendue voulait se relever. Mais celui qui conduisait l'a fait se rabaisser avec violence. Puis un autobus est passé qui...

— Ça devait être un couple en crise.

Il souleva le combiné.

— Catarella ? Viens par ici et accompagne M. Villard au bureau de Fazio.

Une autre heure n'était pas passée que Catarella l'avertit, en parlant à voix basse, qu'il y avait un homme dont il n'avait pas compris le nom parce qu'il pleurait, qui voulait être reçu.

Dès qu'il entra, Montalbano se rendit compte que cet homme, un pauvre hère mal vêtu, tenait à peine debout et qu'il avait les yeux gonflés et rougis par les larmes qu'il essuyait avec un mouchoir sale. Le commissaire se leva d'un bond, le prit par le bras, l'emmena s'asseoir devant son bureau.

— Vous voulez un peu d'eau ?

L'homme fit signe que oui avec la tête. Montalbano lui remplit le verre à la bouteille qu'il gardait sur le meuble classeur et le lui tendit. L'homme but d'un trait.

— Excusez-moi, mais c'est depuis ce matin... il faisait encore nuit quand j'ai commencé à courir partout et je suis mort de fatigue.

Deux grosses larmes commencèrent à lui couler des yeux, et l'homme les essuya, un peu honteux.

— Ma fille... ma...

Sa voix était cassée et il n'arrivait pas à parler.

— Comment vous appelez-vous, vous ?

— Bonmarito Giuseppe.

— Écoutez, monsieur Bonmarito, ne vous forcez pas, nous avons tout le temps qu'il faut. Essayez de vous calmer. Parlez seulement quand vous vous sentez de le faire.

— Vous... vous permettez ? demanda l'homme en montrant le verre vide.

Montalbano se leva et alla le remplir. Bonmarito en but la moitié, poussa un long soupir et parla.

— Ma fille Ninetta, c'est depuis à hier qu'elle...

— ... ne s'est plus manifestée ?

— Oh que oui.

Pour l'instant, tant qu'il avait l'esprit confus, il valait mieux lui poser des questions impliquant des réponses brèves.

— C'est déjà arrivé avant ?

— Jamais.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans.

— Elle travaille ?

— Oh que non. Elle est en terminale.

— Elle a des frères, des sœurs ?

— Fille unique, elle est.

— Elle a un fiancé ?

— Un vrai fiancé, non. Elle a un jeune qui lui court après. Mais je pense que ma fille le considère seulement comme un ami.

— Vous le connaissez ?

— Oh que oui. Et à hier soir tard, j'allai le trouver, je l'aréveillai, il me dit qu'il ne l'avait pas vue depuis le matin. Ils sont camarades d'école.

— À quelle heure a-t-elle quitté la maison ?

— Ma femme m'a dit que c'était pas loin de six heures. Elle devait aller au cinéma avec une amie. Elle serait rentrée au plus tard pour huit heures et demie.

— Vous avez parlé avec cette amie ?

— Oh que oui. On a attendu Ninetta pour manger jusqu'à neuf heures et demie, puis vu qu'elle n'était pas là, je téléphonai à c't'amie et elle me dit que ma fille et elle s'étaient quittées juste à la sortie du cinéma qu'il était huit heures tout juste sonnées.

— Quel cinéma ?

— Le Splendor.

— Vous avez une photo de votre fille ?

— Oh que oui.

Il tira la photo de son portefeuille et la lui tendit. Une jeunette blonde, rieuse, très belle.

— Il y a un problème, dit Montalbano.

— Lequel ? demanda Bonmarito, inquiet.

— Votre fille est majeure.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que nous, nous ne pouvons pas intervenir avant qu'un certain temps soit passé.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle peut s'être éloignée de par sa volonté personnelle, je suis clair, là ? Et, théoriquement, étant majeure, elle n'a à rendre compte à personne de ce qu'elle fait.

L'homme baissa la tête pour scruter la pointe de ses chaussures. Puis il ramena son regard sur Montalbano.

— Non, dit-il d'un ton décidé.

— Non, quoi ?

— Elle aime énormément sa mère. Et ma femme est gravement malade du cœur. Même si elle s'était enfuie avec un homme, elle aurait de toute façon passé un coup de fil.

Bonmarito prononça ces paroles avec tant de certitude et de conviction qu'il emporta celle de Montalbano. Et cela aggravait la situation parce que cela signifiait que si Ninetta n'avait pas téléphoné, c'était parce qu'elle avait été mise en position de ne pouvoir le faire.

- Votre fille a un portable ?
- Oh que oui.
- Vous avez essayé de l'appeler ?
- Bien sûr. Mais l'appareil semble éteint.
- Où l'avez-vous cherchée ?

— J'ai pris le premier bus, celui de cinq heures, et j'ai fait le tour des hôpitaux, des cliniques, je suis allé à la Questure et au commandement des carabinieri de Montelusa, puis j'ai fait aussi le poste des carabinieri de Vigàta, je suis passé aussi ici, et j'ai demandé dans la rue si quelqu'un, à hier soir, l'avait vue...

Il ne put en dire davantage. Cette fois, il se mit à sangloter en silence, le mouchoir tantôt serré devant la bouche, tantôt devant les yeux.

Montalbano reprit en main la photographie de la petiote. Qu'est-ce qu'elle était *beddra*, belle ! Elle avait de ces cheveux blonds...

Et tout à coup, il lui revint à l'esprit les paroles de Villard : j'ai vu apparaître des cheveux blonds sur le siège arrière...

Il se leva d'un bond, au point que Bonmarito bondit lui aussi.

— Non, restez assis. Je reviens de suite.

Il poussa si fort la porte du bureau de Fazio qu'on aurait dit Catarella dans une de ses entrées triomphales.

— Machin... comment il s'appelle... Villard, il a laissé son numéro de téléphone ?

— Oui celui de chez lui et le portable.

— Appelle-le tout de suite. Fais-toi dire où il se trouvait exactement, à hier, quand il a vu passer la voiture qu'on lui avait volée et quelle direction elle a prise. Ensuite, viens immédiatement dans mon bureau.

Il y retourna. Bonmarito avait appuyé les coudes sur ses genoux et s'était pris la tête dans les mains.

— Écoutez, donnez-moi votre adresse et votre numéro de téléphone. Je veux aussi les nom, prénom, adresse et téléphone du camarade de lycée de Ninetta et ceux de sa copine, celle avec laquelle elle est allée au cinéma.

Bonmarito les lui donna.

— Si vous deviez recevoir une quelconque demande de rançon...

L'homme eut un sourire tellement forcé que Montalbano en eut le cœur serré.

— Une rançon ? Un crève-la-faim, je suis.

— Où travaillez-vous ?

— Au marché aux poissons. Je suis gardien.

— En somme, communiquez-moi sans perdre de temps toute espèce de nouveauté. Et maintenant, allez auprès de votre femme, ne la laissez pas seule.

Bonmarito se leva de son siège doucement, chaque mouvement lui coûtait. Il devait être épuisé.

— Je vous promets, dit Montalbano en lui posant une main sur l'épaule, que nous allons commencer tout de suite les recherches, même si ce n'est pas de manière officielle. Vous avez une voiture ?

Autre sourire plus éloquent que n'importe quelle réponse.

— Venez avec moi.

Il le conduisit devant Catarella.

— Appelle Gallo et dis-lui de raccompagner M. Bonmarito chez lui.

— J'ai parlé avec l'ingénieur, dit Fazio en entrant.

— Quel ingénieur ?

— Villard. Il m'a dit que, à hier soir, il devait être huit heures et demie au plus tard, son tout-terrain passa devant le jardinet de la via del Sambuco, il promenait son chien.

— Il a vu dans quelle direction allait la voiture ?

— Il lui a semblé qu'elle tournait à droite, vers la via dei Glicini. Mais il n'en est pas sûr, passqu'à ce moment, un autobus passa qui lui boucha la vue. Vous m'expliquez ce qui se passe ?

Le commissaire lui raconta ce qu'était venu lui rapporter Bonmarito et lui montra la photographie de la petiote. Fazio la scruta longuement et puis la redonna au commissaire en faisant la grimace.

— Si ce sont des personnes pauvres et qu'elle est aussi *beddra*, il ne peut y avoir qu'un seul but à cet enlèvement.

— Je suis d'accord. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Vous ne voulez pas attendre les délais fixés par la loi ?

— Non.

— Et vous avez raison. Selon moi, il faut avant tout essayer de comprendre si la gamine était consentante.

— Tu penses à une *fuitina* ¹ ?

— Aujourd'hui, la fugue amoureuse ne s'appelle plus comme ça, mais le fond reste le même.

— Le père l'exclut. Il est sûr que, étant donné la maladie de la mère, Ninetta se serait manifestée.

— Laissons tomber pères et mères.

— Pourquoi ?

— *Dottori*, l'autre soir, à la télévision, on a montré un minot qui avait poignardé un couple de vieillards pour leur voler 20 euros. Et la mère de l'assassin, vous savez ce qu'elle déclarait ? Que son fils était un ange, incapable de tuer ne fût-ce qu'un vermisseau.

— Mais Villard a vu que, quand la femme qui était derrière a tenté de se redresser, il l'a repoussée.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? Peut-être qu'elle se dressait

imprudemment et que l'homme l'a fait nouvellement se coucher en lui disant de faire attention qu'on pouvait la voir.

— Mais s'ils voulaient s'enfuir ensemble d'un commun accord et faire en sorte qu'on perde leurs traces, le vol de l'auto n'est-il pas une erreur ? Pour la simple *fuitina* d'une petiotte majeure, nous ne sommes plus tenus d'intervenir mais pour le vol d'une voiture, oui.

— Et ça, c'est vrai. Mais peut-être que le vol de la voiture était indispensable, malgré le risque.

— Pourquoi tu insistes tant sur la possibilité d'une *fuitina* ?

— Passque chez nous l'enlèvement d'une pirsonne, c'est rare. Et puis `ne petiotte dont le père n'a que ses yeux pour pleurer...

— Mais tu n'exclus pas qu'il puisse s'agir d'un enlèvement aux fins de viol.

— Oh que non. Ça, sincèrement, c'est la deuxième possibilité à garder toujours en tête.

1. Dans la Sicile traditionnelle, la *fuitina* est une fugue ritualisée : quand les parents s'opposent au mariage de leur fille, le prétendant l'enlève et celle-ci, étant réputée avoir perdu sa virginité, le mariage devient de rigueur. Les doses respectives de vrai drame et de comédie varient beaucoup.

DOUZE

— Et donc, tu n'exclus pas le gros risque, continua Montalbano, à savoir que celui qui l'a enlevée se la garde quelques jours à sa complète disposition et puis nous la fait retrouver assassinée.

— Pourquoi assassinée ? Peut-être qu'il la remet en liberté.

— Eh non ! La fille a vu son visage ! Villard ne nous a pas dit que l'homme conduisait avec une cagoule ! Et donc, en la laissant libre, le kidnappeur court le risque qu'elle porte plainte et soit en mesure de l'identifier. Non, crois-moi, il la tue.

— Et ça aussi, c'est vrai.

— Écoute, faisons `ne chose juste par acquit de conscience. Tu sais où est le cinéma Splendor ?

— Oh que oui.

— Ninetta est sortie du cinéma qu'il était huit heures. Renseigne-toi pour savoir si les gens qui habitent dans le coin ou bien les commerçants ont remarqué à hier soir quelque chose d'étrange. Prends-toi la photographie de la petiote.

— Et vosseigneurie, qu'est-ce que vous faites ?

— Moi, je vais manger et puis je passe chez...

Il mata le feuillet qu'il avait devant lui.

— ... chez Lina Anselmo, qui devrait être l'amie de Ninetta, avec laquelle elle est allée au cinéma.

Il n'avalait presque rien, la pinsée de Bonmarito, ce pauvre père tellement digne dans son désespoir, lui bloquait l'estomac.

Dès qu'il eut fini de manger, il prit la voiture et se mit en route.

Il préférait ne jamais avertir par téléphone de sa visite imminente. Comme ça les témoins n'avaient pas le temps de préparer les réponses à ses questions. Il avait eu la possibilité, par expérience, de voir que toutes les pirsonnes qu'il interrogeait, toutes, même les plus innocentes et honnêtes, devant lui, cherchaient toujours à paraître un peu différentes de ce qu'elles étaient, plus ordonnées, plus comme il faut.

Lina Anselmo, la jeunette qui était allée au cinéma avec Ninetta, habitait presque hors du pays, au dernier d'une maison de quatre étages avec ascenseur.

Montalbano se tapa les marches sans jurer, cette grimpette remplaçait la promenade sur le môle.

Une gamine de 18 ans, laide, toute maigre, avec des cheveux bouclés et des lunettes, ouvrit la porte autant que le permettait la chaîne.

— Vous êtes Lina Anselmo ?

— Et vous êtes qui ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Et que voulez-vous ?

— Parler de Ninetta.

— D'accord.

— Mais il faut me laisser entrer.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que papa ne veut pas que j'ouvre à des inconnus.

— Papa est à la maison ?

— Non.

— Et maman ?

— Elle non plus. Je suis seule.

Montalbano, jurant mentalement, sortit de sa poche sa carte de policier. Il la lui tendit. Lina la prit entre deux doigts.

— Examinez-la attentivement. Vous verrez que je suis de la police.

— Ça ne signifie rien.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Elle pourrait être fausse.

Que faire ? Défoncer la porte d'un coup d'épaule. Elle se mettrait à pousser des cris de cochon qu'on égorge. Faire venir quelqu'un en uniforme ?

Ça serait inutile, cette conne penserait que l'uniforme aussi pouvait être faux. Le mieux était de se débarrasser au plus vite de cette emmerdeuse.

— Hier soir, vous êtes allée au cinéma avec Ninetta Bonmarito ?

— Oui.

— Vous allez souvent ensemble au cinéma ?

— Oui.

— Est-ce que ça arrive que, pendant que vous regardez le film, quelqu'un vous embête ?

— Oui.

— Et alors, qu'est-ce que vous faites ?

— On change de place.

— Et s'il n'y a pas de place ?

— Ninetta préfère s'en aller.

— Et hier, quelqu'un s'est approché de vous ?

— Hier soir, personne.
— À quelle heure êtes-vous sorties ?
— Quelques minutes après huit heures.
— Vous avez été suivies ?
— Non.
— Vous, Lina, vous êtes rentrée comment chez vous ?
— J'ai une moto.
— Comment se fait-il que vous n'ayez pas accompagné Ninetta ?
— Je le faisais toujours.
— Et pourquoi pas hier soir ?
— Je devais rentrer à la maison un peu plus tôt que d'habitude pour aider maman. Nous avions des amis à dîner.
— Écoutez, Ninetta allait au cinéma seulement avec vous ?
— Non, quelquefois, elle y allait avec Lucia, une autre amie.
— En conclusion, vous n'avez aucune idée de ce qui a pu lui arriver ?
— Aucune. Et j'y ai beaucoup réfléchi.
— Dites-moi, Ninetta se confiait à vous ?
— Bien sûr.
— Elle vous a dit si elle était amoureuse de quelqu'un, s'il y avait quelqu'un qui lui faisait des propositions, si...
— Il n'y avait aucun garçon et aucun homme dans la vie de Ninetta. Le seul pour lequel elle éprouvait une certaine sympathie, c'était Michele, Michele Guarnera. Et c'est tout. Vous voulez entrer ? ajouta-t-elle soudain, en levant la chaîne et en ouvrant grand la porte.
Elle s'était convaincue.
— Non, dit Montalbano.
Il lui tourna le dos et commença à descendre l'escalier. Laide, têtue, méfiante mais certainement sincère, la petiote.

La famille Guarnera habitait au troisième étage d'un immeuble moderne dans un quartier tout neuf de Vigàta. La plupart des voitures qu'on voyait garées là étaient pour des gens qui avaient des sous. Il y avait même des jardinets et ils étaient bien tenus. Il sonna à l'interphone. Arépondit, poliment, une voix féminine.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

Hall d'entrée très propre, comme l'ascenseur. Vint lui ouvrir une belle quadragénaire, bien vêtue, qui ne souriait qu'avec la bouche, parce que ses yeux étaient inquiets.

— Entrez.

Un salon meublé avec goût. Mobilier moderne. Le commissaire remarqua aux murs des gravures de Cagli et une de Guttuso.

— On a des nouvelles de Ninetta ? fut la première chose qu'elle demanda.

- Pas encore. Vous êtes la mère de Michele ?
- Oui, je m'appelle Anna.
- Enchanté, madame. Votre fils est à la maison ?
- Oui, mais il dort encore.

À cette heure de l'après-midi, il dormait encore ? Il prenait la vie du bon côté, le gari ! Mais Anna se hâta d'expliquer.

— Le père de Ninetta est venu ici à presque une heure du matin, nous dormions, nous avons eu peur, mon mari est à Rome pour son travail. Bref, Michele n'a pas réussi à se rendormir. Il s'est écroulé voilà deux heures : je dois le réveiller ?

- Malheureusement, oui.
- Vous prenez un café ?
- Ne vous dérangez pas.

Michele mit cinq minutes pour se présenter. Pantalon, chemise à moitié déboutonnée et savates. Les cheveux ébouriffés, le visage encore humide du rapide passage sous l'eau. Un grand beau jeune homme, avec des épaules de joueur de rugby, l'air `ntelligent.

— Je vous laisse seuls, vous pourrez mieux parler, dit la dame.

Le commissaire apprécia la discrétion.

— Commence, toi, dit-il quand ils restèrent seuls.

L'autre parut quelque peu déconcerté par la proposition. Il fixa le commissaire et n'ouvrit pas la bouche.

— Ben ?

— Mais ça devrait pas être vous qui posez les questions ?

— En général, oui, quand je suis au commissariat. Mais cette fois, je suis chez toi et je voudrais que tu parles, toi, librement.

— Par où je commence ?

— Par où tu veux.

Il ne s'adécidait pas. Montalbano lui tendit une perche.

— Parle-moi de Ninetta.

— Ninetta... une fille très bien. Très attachée à sa famille, surtout à sa mère. Elle est très préoccupée par sa santé. On dirait vraiment quelqu'un d'une autre époque.

— En quel sens ?

— Vous savez, c'est la première de la classe, et malgré ça, elle réussit à être sympathique à tout le monde parce que c'est pas une bûcheuse qui ne pense qu'au boulot, elle est toujours prête à aider les camarades. Elle est très belle, mais elle n'en fait pas une affaire, elle ne se met pas en avant.

— Hors de l'école, vous vous fréquentez, entre camarades de classe ?

— Bien sûr. On fait souvent des fêtes.

— Et Ninetta, comment se comporte-t-elle ?

— Gaie, sociable, prête à plaisanter, mais elle sait aussi tenir en

respect ceux qui deviennent lourds.

— Durant ces fêtes...

— Je sais où vous voulez en venir. Elle ne boit pas, ne fume pas, ne se fait pas de joint et elle ne disparaît pas avec quelqu'un. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Tu en es amoureux ?

— Oui.

Sans la moindre hésitation. Avec un certain orgueil, même.

— Et elle ?

— Elle, non. Elle m'aime bien, elle aime faire des choses avec moi, ça oui, mais elle n'est pas amoureuse.

— Tu sais si, avant, elle a eu des histoires ?

Le jeune eut un petit rire.

— Commissaire, je n'ai peut-être pas réussi à me faire comprendre. Je vais essayer d'être aussi clair que possible. Ninetta, ses compagnes se moquent tout le temps d'elle parce que c'est la seule fille encore vierge dans notre classe.

— Il y avait quelqu'un, que tu saches, qui lui courait après ?

— Tous les garçons.

— Quelqu'un de plus agressif que les autres ?

— Francesco. Il y a deux mois, Ninetta l'a giflé.

— Pourquoi ?

— Ça s'est passé à une fête. Comme il avait un peu bu, il a dit à Ninetta, devant tout le monde, ce qu'il aimerait lui faire s'il avait l'occasion de se retrouver seul avec elle.

— Et comment ça s'est terminé ?

— Francesco s'est pris deux baffes, nous avons essayé de leur faire faire la paix, mais depuis ils ne se sont plus parlé.

— C'est un de vos camarades ?

— Il est en B.

— Tu sais où il habite ?

— Oui. Son nom de famille, c'est Diluigi. Mais attention, c'est pas quelqu'un qui pourrait...

— Laisse-moi en juger. Donne-moi l'adresse.

Michele la lui donna.

— Tu étais où, hier soir ? C'est une question que je dois te poser.

— Je comprends. Vous voulez mon alibi. J'ai passé l'après-midi à Montelusa. Je joue au tennis. Il y a au moins sept ou huit personnes qui m'ont vu.

— Et ensuite ?

— Je suis rentré à Vigàta qu'il devait être sept heures.

— Ninetta a été enlevée peu après huit heures.

— Attendez. Durant le retour, ma moto a eu des ratés, je l'ai portée tout de suite à réparer. Comme on m'a dit que je pouvais la

recupérer une heure plus tard, je suis allé à la maison, j'ai laissé mon sac, je me suis changé parce que j'avais un sweat-shirt et puis je suis sorti pour reprendre la moto. Si vous voulez, je vous donne l'adresse du mécanicien.

— Pas besoin, merci. Tu n'as rien d'autre à me dire ?

Le garçon réfléchit un peu.

— Ben, je ne sais pas si c'est important...

— Dis-le-moi quand même.

— Il y a un mois, Ninetta m'a raconté qu'elle avait été agressée.

— Explique-moi ça.

— Elle rentrait à la maison, elle était un peu en retard parce qu'elle était allée étudier chez une amie. Il pleuvait, il faisait déjà nuit, il n'y avait personne dans la rue. Un type s'est mis près d'elle, l'a poussée sous un porche, lui a mis une main sur la bouche, l'a fait se retourner vers le mur et a tenté de lui soulever la jupe. Ninetta était si terrorisée qu'elle ne trouvait pas la force de réagir. Par chance un monsieur est descendu de l'escalier et alors l'autre s'est enfui. Ninetta m'a dit que, malgré la grande peur qu'elle a eue, elle n'a pas voulu le raconter à ses parents.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle craignait qu'ils ne la laissent plus sortir seule. Avec elle, ils sont très protecteurs.

— Elle t'a décrit comment était celui qui l'a agressée ?

— Non.

— Où ça s'est passé ?

— Elle ne me l'a pas dit. Vous pensez que ça peut être le même qui a recommencé ?

Montalbano écarta les bras. Après une pause, le jeune fixa le commissaire dans les yeux puis regarda à terre et ensuite nouvellement le commissaire.

— Vous croyez qu'il y a de l'espoir de la retrouver vivante ?

C'était clair, il pensait pareil. Quelqu'un, après avoir usé et abusé d'elle, la tuerait sûrement.

— Je me le souhaite.

— Aujourd'hui, je vais aller les voir, dit Michele.

— Qui ?

— Les parents de Ninetta. Je ne me sens pas de les laisser seuls.

Vu qu'il était maintenant dans la danse, il adécida d'aller trouver le jeune qui avait pris des baffes de Ninetta. Les Diluigi n'habitaient pas, par chance, très loin des Guarnera. C'était un immeuble élégant dans un quartier élégant. Quatrième étage. Il prit l'ascenseur, appuya sur la sonnette. Vint lui ouvrir un colosse de 1,90 m, en tricot de corps, furieux au point de parler comme s'il voulait mordre.

— Si tu veux vendre quelque chose, on achète que dalle et les factures on les paie à la banque.

Il voulut refermer mais Montalbano passa le pied entre la porte et le montant.

— Lève ce pied ou je te l'écrase.

— Calmez-vous. Je ne vends rien et je n'ai pas de factures à vous faire payer. Le commissaire Montalbano, je suis.

— Et alors ?

— Je veux parler à Francesco Diluigi. C'est votre fils ?

— Malheureusement, oui.

— Alors ?

— Entrez.

L'entrée était accueillante et en ordre.

— Carmelina ! Viens tout de suite ici ! appela l'homme à voix haute.

S'apprésenta `ne femme d'une carrure légèrement supérieure à celle de l'homme.

Portant lunettes, négligée, avec un sweat-shirt qui lui pendouillait de partout, rousse elle aussi.

— Ce monsieur est un commissaire de police et il veut parler avec ton adorable fiston, dit l'homme en quittant l'entrée.

— Je vous écoute, fit la femme. Vous êtes...

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Un commissaire de quoi ?

— De police.

— Mon fils est un ange, précisa avant tout la dame en prenant un air de défi, mains sur les hanches.

— Je ne le mets pas en doute, madame.

Mais elle insista.

— Mon fils ne peut rien avoir fait de mal.

— J'en suis convaincu, madame.

— Mon fils...

— ... est une perle rare.

— Vous l'avez dit !

— Je peux le voir ?

— Non.

— Il n'est pas à la maison ?

— Si. Mais depuis ce matin, il est au lit avec un peu de fièvre. Il voudrait se lever mais je ne le lui permets pas.

— Pourquoi ?

— Le changement de température pourrait lui faire du mal.

— Très bien, j'irai moi dans sa chambre.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Vous ne savez pas comment est Francesco ! Il pourrait être choqué.

— Et de quoi ?

— Il est tellement sensible ! Tellement sans défense ! Il pourrait s'effrayer de voir un commissaire. Vous devez par force le lui dire ?

— Quoi donc ?

— Que vous êtes commissaire. Vous ne pouvez pas faire semblant d'être le médecin que j'ai appelé et qui n'est pas encore venu ?

— C'est exclu.

Elle posa sur Montalbano le regard d'une femme à laquelle le bourreau s'apprête à couper la tête. Puis elle comprit qu'il n'y avait rien à faire et poussa un soupir de résignation.

— Bon. Suivez-moi.

Mais quand ils entrèrent dans la chambre, ils n'atrouvèrent pas le garçon dans son lit.

— Il a dû aller à la salle de bains. Il a un peu de diarrhée. Je vais l'aider.

L'aider à quoi ? À essuyer son petit derrière ?

— Vous, en attendant, asseyez-vous.

Dans la chambre, il faisait une chaleur étouffante, un radiateur électrique était allumé dans un coin. De l'autre côté du lit, il y avait une petite *armuàr*, des étagères de livres, une table portant un ordinateur allumé avec une chaise devant.

Montalbano alla jeter un coup d'œil aux livres.

Il fut très intéressé par ceux disposés sur l'étagère la plus haute : *La Vénus à la fourrure*, *Justine*, *Histoire d'O*, un traité de psychopathologie sexuelle, deux années de *Penthouse* reliés... Il devait beaucoup besogner de la main, la perle rare. La mère revint.

— Il arrive. Je vois que vous regardez ses livres. Pensez que ni mon mari ni moi de toute notre vie nous n'avons jamais ouvert de livres, à part ceux de l'école. Lui, au contraire ! Vous voyez combien il en a ? Il les adore, les livres. Moi, je lui dis qu'il risque de s'abîmer la vue mais lui, rien. Il veut que personne ne les touche, il les dépoussière, lui. Il ne fait rien d'autre que lire et rester devant son ordinateur.

À mater les sites porno, naturellement.

— Et les enseignants ne le comprennent pas ! Ils sont jaloux de son intelligence et lui mettent exprès de mauvaises notes.

Et enfin Francesco arriva, en pyjama et pantoufles, enveloppé d'une couverture de laine. La première demande qui vint à l'esprit du commissaire, pendant que le jeune se couchait, amoureuxment aidé par sa mère, fut :

— Mais comment fait-il pour tenir debout ?

Passque Francesco, grand et gros comme il était, ne paraissait pas fait de chair et d'os, mais d'une espèce de gélatine jaunâtre, de gélatine de poule, pour être exact, qui tremblait tout entière à chaque

mouvement et paraissait perdre sa consistance.

— Ne me le fatiguez pas, arecommanda la mère en s'asseyant sur le lit de son bijou.

Elle avait l'intention de rester là ?

— Madame, pardonnez-moi, je voudrais parler en tête à tête avec Francesco, dit, gentil mais ferme, le commissaire.

— Je suis sa mère !

— Je n'en ai jamais douté une seconde, madame, mais je vous prie quand même de sortir.

— Non !

— Bon, d'accord, dit le commissaire.

Puis, tourné vers Francesco :

— Ce jour-là, à la fête, quand Ninetta t'a flanqué des gifles...

— Mais qu'est-ce que vous dites ? se récria la femme en bondissant sur ses pieds.

Et puis, fixant Francesco, qui paraissait fondre à vue d'œil, elle demanda :

— Qui a osé ?

— Maman, je t'en prie, laisse-nous seuls, dit Francesco.

Sans un mot, indignée, l'œil jetant des flammes, la dame s'approcha de la porte. Mais avant de sortir, elle se retourna :

— Et ça, Francesco, c'est la reconnaissance pour tout ce que ta mère fait pour toi à chaque instant ?

Et elle claqua la porte derrière elle. Au théâtre, ça aurait été une belle réplique et saluée, sans aucun doute, par les applaudissements.

TREIZE

— Elle m'a... Ninetta a porté plainte contre moi ? demanda Francesco d'une voix à présent liquéfiée.

— Personne n'a porté plainte contre toi.

Mais pourquoi devait-il encore perdre du temps avec ce ver ?

— Réponds à une question et je m'en vais. Tu sais conduire ?

— Je n'ai pas le permis.

— Je ne t'ai pas demandé si tu avais le permis, mais si tu sais conduire.

— Non. Je ne sais même pas conduire une moto.

Montalbano rouvrit la porte et il s'en fallut de peu qu'il la claque au nez de la mère qui, pliée en deux, écoutait et collait l'œil au trou de serrure. Tandis qu'elle se précipitait dans la chambre du fils, Montalbano sortit de l'appartement.

Il était en colère contre lui-même : Michele avait tenté de lui expliquer quel personnage était Francesco, mais il n'avait pas voulu l'écouter. S'il l'avait fait, il aurait gagné du temps et ne serait même pas venu le voir.

— Quelqu'un a téléphoné pour moi ?

— Pour vosseigneurie comme vosseigneurie di pirsonne pirsonnellement, pirsonne.

Donc Bonmarito n'avait pas encore eu de nouvelles de sa fille.

— Envoie-moi Fazio.

— Il n'est pas dans les lieux, *dottori*.

— Alors fais-moi venir le *dottor* Augello.

— Lui non plus n'est pas dans les lieux.

— Et où il est ?

— Avec le susdit Fazio, *dottori*.

À peine assis, il souleva le combiné pour appeler Bonmarito dans l'intention de se manifester, de lui faire comprendre qu'il bisognait pour retrouver sa fille. Mais il le reposa aussitôt.

D'un coup, le courage lui avait manqué. S'il lui posait des questions, comme il était logique, qu'est-ce qu'il lui répondrait ? Que ça s'annonçait très mal ?

Oui, parce que, de tout ce qu'il avait entendu dire d'abord de

Lina et puis de Michele, malheureusement, il avait tiré une idée précise. À savoir que l'enlèvement avait été l'œuvre non d'un amant abandonné ou d'un amoureux repoussé, mais de quelqu'un qui voyait peut-être Ninetta pour la première fois. Elle avait eu le malheur de se trouver à portée de quelqu'un en chasse de n'importe quelle petiotte à séquestrer. N'importe laquelle, peut-être pas : peut-être avait-il quelques exigences, mais si au lieu d'avoir été Ninetta, ça avait été une fille qui lui ressemblait, ça pouvait aussi bien aller. S'il s'était agi de quelqu'un dans le cercle d'amis de Ninetta, il aurait certainement su qu'il était inutile de se poster aux abords du cinéma, passque Lina, chaque fois, raccompagnait Ninetta à moto. Sauf que, ce soir-là, elle avait fait une exception. Mais le kidnappeur ne pouvait pas le savoir. À moins d'imaginer une complicité entre lui et Lina, mais la chose lui paraissait impossible. En conclusion, il n'y avait pas de point de départ qui pourrait, en quelque manière, limiter le champ de l'enquête.

Mimì et Fazio se pointèrent ensemble.

— Où étiez-vous ?

— Dis-le-lui, toi, dit Augello à Fazio sur un ton brusque. Moi, j'ai un truc à faire. On se voit tard ce soir.

Et il sortit de la pièce à la hâte, sans même dire au revoir. Il semblait inquiet et nerveux. Le commissaire le regarda fermer la porte derrière lui avec un certain étonnement.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda-t-il à Fazio.

— Ben, il s'est assombri comme ça quand je lui ai parlé de l'enlèvement de la petiotte.

— Et toi, pourquoi tu lui en as parlé ?

— Je ne devais pas ?

— Je ne te dis pas ça, je veux savoir comment vous en êtes venus à parler de l'enlèvement, quelle a été l'occasion.

La question avait une raison précise. Malgré le fait qu'ils besognaient ensemble depuis tant d'années, on ne pouvait pas dire qu'entre Augello et Fazio, il y avait beaucoup de communication.

— J'ai dû le faire, *dottore*. Je vais vous expliquer. Quand je suis revenu de la tournée que vous m'avez demandé de faire...

— À propos, tu as découvert quelque chose ?

— Aucun des commerçants, mais deux étaient déjà en train de fermer, n'ont remarqué quoi que ce soit.

— Le contraire m'eût étonné !

— Mais vosseigneurie le sait, où il est, le Splendor ?

— Très précisément, non.

— C'est un cinéma tout nouveau, à Vigàta 2, un bout de rue avec cinq magasins et les portes de cinq immeubles, dont un seul est prêt et les trois autres sont à louer.

— Ninetta, comment elle est arrivée à Vigàta 2 ? Elle a même pas une moto !

— Sûrement, elle prenait le bus circulaire qui s'arrête dans une rue parallèle à celle du cinéma.

— Donc, quand elles se sont dit au revoir, à la sortie, son amie est montée sur la moto, tandis que Ninetta a dû se mettre en route pour la rue où s'arrête le circulaire.

— Certainement.

— Il faut faire une chose, Fazio. Et d'urgence. Dès qu'on aura fini de parler, tu iras à la société qui gère les transports urbains, tu te fais donner le nom de celui qui était de service sur le circulaire à hier soir vers huit heures. Tu le retrouves, tu lui montres la photographie et tu lui demandes s'il a remarqué cette petiotte qui montait à l'arrêt que tu sais.

— Il y a un problème, je ne l'ai plus, la photographie. C'est le *dottor* Augello qui la voulut et je la lui donnai.

— Et pourquoi il la voulut ?

— Il ne me le dit pas.

Montalbano réfléchit un instant. Puis régla la situation.

— Va quand même à la société, sans photo. Tu décriras la fille aux chauffeurs. De toute manière, une petite *beddra* comme Ninetta, on s'en souvient. Continue ce que tu étais en train de me dire sur Mimì.

— J'étais en train de vous dire que, quand je suis revenu, le *dottor* Augello est entré dans mon bureau pour me demander un renseignement et il a vu la photo de Ninetta. Il l'a prise en main, l'a bien matée et après il m'a demandé pourquoi je l'avais et je lui ai raconté de quoi il s'agissait. Il a voulu tout savoir. À ce moment, le téléphone a sonné. Quelqu'un nous a avertis qu'il y avait une voiture en train de brûler à proximité du sixième kilomètre de la provinciale pour Montereale. Il a dit aussi que ça lui semblait un tout-terrain.

Un tout-terrain ? Montalbano tendit l'oreille.

— Le *dottor* Augello a dit alors qu'il venait avec moi.

— Et de quoi s'agissait-il ?

— Quand nous sommes arrivés, la voiture, qui s'atrouvait abandonnée dans la campagne mais très près de la route, brûlait encore. Nous n'avons pas réussi à éteindre les flammes avec les extincteurs. J'ai eu tout de suite l'impression que c'était le tout-terrain de l'ingénieur Villard. Ensuite, j'ai réussi à nettoyer la plaque et à la lire en partie. C'était bien la voiture de l'ingénieur.

— Vous avez regardé dans le coffre ?

— Oh que oui, il n'y avait rien. Heureusement.

— Toi aussi, tu as pensé qu'il pouvait y avoir le corps de Ninetta ?

— Oh que oui. Mais j'ai appelé quand même la Scientifique.

— Pourquoi ?

— *Dottore*, je le sais que moins on mêle à ça le *dottor* Arquà et mieux ça vaut, mais je me suis fait un raisonnement.

— Dis-le-moi.

— Je suis parti d'une question. Si celui qui a enlevé la petiotte emmène le tout-terrain à la campagne pour le brûler, comment il fait pour revenir ? Les possibilités ne peuvent être que deux : ou bien il a un complice qui l'a suivi avec une autre auto et puis qui se l'embarque à bord après qu'il a mis le feu, ou il prend un transport public.

— Il n'a sûrement pas fait d'auto-stop.

— Oh que non, mais en revanche, à quelques mètres, il y a l'arrêt de l'autobus pour Vigàta.

— Allez, Fazio ! D'après toi, l'homme lève le bras et le car s'arrête tranquillement pendant qu'à cinq mètres, tout le monde voit qu'il y a un tout-terrain qui brûle ?

— Oh que non, *dottore*, c'est pas comme ça. À ce moment, le tout-terrain ne brûle pas, c'est un véhicule tout à fait normal avec lequel quelqu'un est allé à la campagne.

— Et comment il fait pour l'incendier ?

— Avec un *timer*, une minuterie, *dottore*. Le tout-terrain prend feu par exemple un quart d'heure après que le bus est passé. C'est pour ça que j'ai appelé la Scientifique. Et eux, au premier coup d'œil, ils m'ont donné raison.

— Fazio, tu as été très bon ! dit sincèrement le commissaire.

— Merci, *dottore*.

— Mais tout cela complique beaucoup l'affaire, passque ça démontre que le kidnappeur est un type capable d'avoir à sa disposition et de savoir utiliser un *timer*.

— *Dottore*, c'est le nom `méricain qui impressionne mais un réveil aussi, si on sait y faire, peut advenir un *timer*.

Et ça, c'était vrai.

— Mais il y a encore `ne question à se poser à ce sujet. Quelle nécessité avait-il d'abrûler le véhicule ? Il ne pouvait pas l'abandonner dans un endroit quelconque sans y mettre le feu ?

Là, Fazio écarta les bras.

— Réfléchissons un peu, continua le commissaire. Avant cette question, il y en a encore une autre.

— Laquelle ?

— Pourquoi, pour enlever `ne pirsonne, il faudrait un véhicule particulier comme un 4×4 ?

— Ben, dit Fazio. Pour ça, j'ai une réponse. Visiblement, l'endroit où il a décidé de cacher la petiotte est à la campagne, dans un coin où on n'arrive pas avec une voiture normale.

— Et là, nous sommes d'accord. Mais quand elle ne lui sert plus, pourquoi la brûler ? Nous savons que le tout-terrain a servi à transporter la petiote, d'accord ? Mais nous ne savons pas qui la conduisait. Ce qui signifie que dedans la voiture, durant le voyage, est resté quelque chose qui peut nous permettre de l'identifier. Et donc, il a été nécessaire de la brûler.

— Dedans la voiture, il n'y avait rin.

— Il n'y avait rin qu'on puisse voir à l'œil nu.

— Vous parlez des empreintes digitales ?

— Pas seulement. L'ADN aussi. Tu sais combien de traces il aura laissées ? Un paquet ! Le kidnappeur est quelqu'un qui pense à tout. C'est un bel esprit précis et ordonné. Et il nous fera transpirer.

— *Dottori*, je peux vous dire un truc ? Cet enlèvement me fait très peur.

— À moi aussi. Tu l'as averti, l'ingénieur, que son tout-terrain, il peut mettre une croix dessus ?

— Pas encore.

— Fais-le tout de suite. Et fonce chez les chauffeurs du circulaire.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a au tiliphone ce jeune que vous envoya Mme Chiochiostrommi.

Arturo ! Il avait presque oublié son existence ! Mais il n'avait aucune envie de se mettre à parler de chasse au trésor. Il y avait des choses plus sérieuses à quoi penser.

— Écoute, Catarè, dis-lui que je suis occupé et dis-lui aussi qu'il n'y a rien de neuf dans l'affaire que nous savons.

— Qui *dottori* ?

— Quoi, qui, Catarè ?

— Qui la sait c'te chose que nous savons, moi, lui ou vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement ? Passque moi je sais rin de cette affaire que je devrais savoir que nous savons.

Le commissaire sentit la tête lui tourner.

— Écoute, ne lui dis rien et passe-le-moi.

— *Dottor* Montalbano, pardon si je vous dérange, mais je suis anxieux de savoir s'il y a...

— Rien de neuf, malheureusement. Notre ami n'a pas encore daigné donner des nouvelles.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Je ne sais pas quoi vous dire. Excusez-moi, mais là, j'ai à faire. Soyez tranquille, je vous recontacterai.

Étant donné que, comme le lui avait dit Ingrid, il ne fréquentait ni femmes ni amis, Arturo avait beaucoup de temps à perdre avec des conneries.

Il était sur le point d'aller à Marinella, quand Mimì Augello apparut :

— Je peux te parler en privé ?

— Bien sûr. Assois-toi.

— Je peux fermer à clé ?

— Fais comme tu veux.

Il ferma la porte, s'assit. Il avait un air bizarre, mi-honteux, mi-résolu.

Montalbano l'aida.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mimì ?

— Je dois te dire un truc confidentiel. J'aurais pu m'abstenir de te le dire, maintenant que j'ai éclairci toute l'affaire, mais comme je pense que ça peut t'être utile, je te le dis. Même si ça me coûte beaucoup.

— Utile à quoi, Mimì ?

— À l'enquête sur l'enlèvement de la petiote.

Mais il ne s'adécidait pas à dire quelle était c'te chose utile à l'enquête. Montalbano comprenait qu'il valait mieux ne pas le forcer. Puis Augello prit son courage à deux mains et parla.

— Il y a deux mois, j'ai été dans une maison de rendez-vous.

— Je ne me rappelle pas qu'à Vigàta on ait fait...

Puis ses yeux rencontrèrent ceux de Mimì et alors Montalbano comprit d'un coup.

— Comme client ?

— Oui.

Puis les mots se bousculèrent.

— C'est `ne petite villa isolée entre ici et Montelusa, on y arrive en à peine un quart d'heure et...

Montalbano le fixa, Augello s'interrompit.

— Quel con !

— Je m'y attendais que tu réagisses comme ça. C'est pour ça que ça me pesait de te le dire. Mais les choses ne sont pas... Écoute, moi, je suis amoureux de Beba, mais certaines fois, j'ai tellement envie de changer que...

— C'est pas pour Beba.

— Alors, pourquoi ?

— Si tu l'acomprends pas tout seul, ça veut dire que t'es doublement con. Et si par hasard des gens de la Questure de Montelusa faisaient une rafle et qu'ils te trouvaient dedans, tu sais que tu foutais en l'air ta carrière ?

— Je n'y ai pas pîné. On peut laisser tomber le fait que je suis un con ? Je peux continuer ?

— Oui.

— Parmi les photos que la patronne m'a montrées pour choisir la

filles qui me plairaient le plus, il y en avait une qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Ninetta.

Montalbano sentit un froid de glace. Il ne s'y serait jamais attendu, sur la petite, il était arrivé à d'autres conclusions. Une sainte nitouche et puis...

Mais il n'ouvrit pas la bouche.

— Alors, je la choisis, mais la patronne me dit que, pour le moment, elle n'était pas disponible.

— Et pourquoi aujourd'hui tu as emporté la photographie ?

— J'y viens. Y a un mois, la Questure a fait une rafle...

— Je te l'avais bien dit que...

— Oui, mais on avait dit aussi qu'on laissait tomber le sujet.

— Pardon.

— Ils ont arrêté la patronne, vérifié l'identité des filles et des clients et confisqué l'album des photographies. L'opération était dirigée par le collègue Zurlo. Aujourd'hui, je suis allé trouver Zurlo, je lui ai sorti un bobard et j'ai confronté la photo de Ninetta avec celle de l'album. Ce n'est pas Ninetta.

— Tu en es sûr ?

— Elle lui ressemble presque comme une jumelle, mais ce n'est pas elle. Plus que sûr. Et voilà.

S'il en était ainsi, Augello aurait pu s'épargner ces aveux. Au fond, il avait été honnête.

— Pourquoi penses-tu que ce soit utile à l'enquête ?

— Je me suis demandé : et si le kidnappeur s'était trompé de personne ? S'il voulait séquestrer la fille de l'album et qu'il ait pris en fait Ninetta ?

— Mais la fille de l'album n'a pas eu une vérification d'identité ?

— Si.

— Et toi, comment tu fais pour établir avec une certitude absolue qu'il ne s'agit pas de Ninetta ?

— Celle de l'album a une cicatrice minuscule sous l'oreille gauche. De près, ça doit se voir clairement.

Il tira de sa poche la photographie de Ninetta, la posa sur le bureau.

— Mate toi-même. Sur le visage de Ninetta, comme tu vois, il n'y a aucune cicatrice. Et la photo n'a pas été retouchée. Mais de loin, la cicatrice ne se voit pas. Et donc, une méprise est plus que possible.

Il ne manquait plus que ça pour compliquer les choses, une méprise !

— Écoute, Mimì, cette fille de l'album, tu as réussi à avoir ses nom et prénom ?

— Oui. Elle habite à Vincinzella.

Un vieux quartier entre Vigàta et Montelusa.

— Va la trouver. Parle-lui.
— Qu'est-ce que tu veux savoir ?
— Si elle pourrait être victime d'un enlèvement.
— Et comment je fais ? Je vais là-bas et je lui demande : excusez-moi, mademoiselle, est-ce qu'y aurait quelqu'un qui a l'intention de vous enlever ?

— Mimì, je te laisse faire. Toi, tu as vite fait d'entrer dans l'intimité d'une femme.

— Je ne sais pas si je n'ai pas perdu la main.

— Ne dis pas de conneries. Il y a une chose qui m'intéresse surtout. Savoir si parmi ses clients, il y avait quelqu'un qui était amoureux d'elle, qui la fréquentait plus souvent que les autres ou qui voulait lui faire abandonner la vie qu'elle menait...

— Je vais essayer.

Au parking, il avait déjà ouvert la portière de sa voiture quand il s'entendit appeler. C'était Fazio qui survenait à ce moment et descendait de son auto.

— *Dottore*, quel coup de chance !

— Dis-moi ça.

— Après avoir averti l'ingénieur, j'ai téléphoné à la société et on m'a répondu que le chauffeur de la circulaire, qui était le même que celui d'hier, venait juste de terminer son service et qu'il s'atrouvait encore là. On me l'a passé et je l'ai prié de m'attendre. J'y suis allé, je lui ai parlé et maintenant, je vous dis tout.

Il glissa la main dans sa poche, en tira un demi-feuillet et s'apprêta à le lire.

— Si tu es sur le point de me dire comment s'appelle le conducteur, de qui il est le fils, quand il est né, moi, cette feuille que tu as en main, je te la fais manger.

Passablement vexé, Fazio, qui avait ce que Montalbano appelait le « vice de l'état-civil », se remit le feuillet en poche, avec une expression mi-mortifiée, mi-déçue.

— Alors ?

— Le chauffeur la connaît très bien, Ninetta. Et il s'appelle que, hier, comme il était huit heures dix, elle monta à l'arrêt près du Splendor. En fait, ce fut la seule femme qui monta, les trois autres passagers étaient des hommes.

— Donc, elle n'a pas été enlevée là...

— Oh que non. Mais Gibilaro...

— Qui est-ce ?

— Le chauffeur. Gibilaro m'a dit qu'à un moment, alors qu'il remontait le cours De Gasperi, il fut dépassé par un tout-terrain. Lequel, à peine l'autobus dépassé, s'arrêta d'un coup, au point que

Gibilaro dut freiner brusquement et que les passagers protestèrent. Le tout-terrain, après l'avoir laissé passer, se colla derrière.

— Arrête-toi un instant. Gibilaro a vu où était assise Ninetta ?

— Oh que oui. En regardant l'autobus de l'arrière, elle était à gauche, tête appuyée sur la vitre, et elle regardait la route.

— Donc, il est possible que celui qui conduisait le 4 × 4 ait vu son visage pendant qu'il dépassait l'autobus ?

— Très possible.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il a vu Ninetta descendre à l'arrêt de la via delle Rose pour prendre l'autobus numéro 3 qui devait la conduire près de chez elle.

Montalbano adécida que le mieux était d'aller vérifier de ses propres yeux où se trouvaient ces rues, parce que sinon, avec seulement les noms, il aurait fini par n'y plus rien comprendre.

— Allons à l'intérieur, dit-il.

S'il débrouillait maintenant cette question, il mangerait avec plus de plaisir ce que lui avait préparé Adelina.

QUATORZE

— Ah, *dottori* ! Alors, vous êtes revenu ! s'écria Catarella, joyeux.

— Oui, Catarè, je suis revenu.

Comme s'il pouvait y avoir des doutes là-dessus.

— Écoute, tu te rappelles qu'il y a quelques jours j'ai laissé des papiers par terre dans mon bureau ?

— *Dottore*, excusez-moi, je demande compréhension et pardonement, mais dans votre bureau de vous, y a toujours des papiers par terre.

— Ces papiers-là étaient comme de grandes cartes topographiques.

Catarella s'étonna.

— J'ai pas vu de topo et pas de graphiques non plus, mais ce que j'ai vu, c'est des cartes avec les routes.

— C'est de celles-là que je parle. Tu sais où elles sont ?

— Moi, ce soir-là, je les enroulai en rouleaux et, comme j'avais peur que les femmes qui font le ménage les jettent, je les mis dans l'armoire du susdit présent Fazio. Je sais pas s'il y avait des topos mais ce que j'ai vu, c'est des cartes avec les routes.

— Très bien. Je vais les prendre.

Avec l'aide de Fazio, Montalbano fit le même bordel que l'autre fois.

Il déplaça les fauteuils, étala au sol les cartes, les tint immobilisées en mettant dessus boîtes, classeurs, brochures.

— Tu t'es fait donner le parcours du circulaire ?

— À la société, on m'a donné les parcours de tous les autobus.

Ils suivirent sur la carte l'itinéraire du circulaire à partir du cinéma Splendor.

Pour prendre la correspondance avec l'autobus n° 3, Ninetta était descendue à l'arrêt de via delle Rose. Et c'est certainement là qu'elle avait été enlevée, passque, via del Sambuco, celle où l'ingénieur Villard avait vu passer son 4 × 4, c'était justement la rue d'après.

— Maintenant, tu te prends la photo de Ninetta qu'il y a sur le bureau...

— Le *dottor* Augello vous la rapporta ?

— Oui.

— Il vous a dit pourquoi il la voulut ?

Montalbano resta dans le vague.

— Il lui semblait qu'elle ressemblait à une jeune fille dont on lui avait parlé, mais il se trompait.

Fazio lui lança un regard peu convaincu mais ne dit rien.

— Tu te prends la photo, reprit le commissaire, et demain matin, tu vas via delle Rose et tu demandes si quelqu'un a vu quelque chose. Même si je sais déjà que c'est du temps perdu.

Il retourna mater la carte.

— J'ai oublié le nom de la rue dans laquelle Villard a dit que le tout-terrain a tourné.

— L'ingénieur a dit qu'il lui avait semblé qu'il avait tourné à main droite, via dei Glicini.

— Voyons où mène cette via dei Glicini.

Il lui suffit de poser un œil sur la carte pour l'acomprendre.

La rue finissait sur une placette qu'il aconnaissait vu que, quelques jours auparavant, il l'avait cherchée et parcourue.

C'était la même placette avec une rotonde de laquelle partaient, ou arrivaient quatre rues, via dei Glicini, via Garibaldi, via dei Mille et via Cavour.

— Il me semble clair, dit-il à Fazio, que le kidnappeur s'aperçoit par hasard, alors qu'il est en train de dépasser le circulaire sur le cours De Gasperi, que Ninetta est à bord de ce bus, ou peut-être qu'il prend Ninetta pour quelqu'un d'autre, ou alors l'histoire est encore plus compliquée : il voit une fille dont il sait très bien que ce n'est pas la pironne qu'il cherche mais qui lui ressemble beaucoup et peut donc servir de doublure.

— Un instant, intervint Fazio. Vosseigneurie est en train de me dire que le kidnappeur n'a pas pris une petiotte au hasard, à l'arrache, mais qu'il avait un modèle précis en tête ?

— Exactement. C'est une hypothèse que nous ne pouvons écarter. Je continue. Alors il pile et se lance derrière le circulaire. Trois arrêts plus loin, la petiotte descend via delle Rose. Et là, l'homme la chope et l'oblige à monter dans le tout-terrain. La voiture prend via del Sambuco, Villard la voit passer devant lui et la suit du regard pendant qu'elle part à main droite, vers la via dei Glicini. Après, il ne peut plus la suivre passqu'un autobus passe.

— Le numéro 3, celui que Ninetta aurait dû prendre, conclut Fazio.

— Eh oui.

— Donc, reprit l'autre, si l'autobus n° 3 suivait de près le 4 × 4, cela signifie que le kidnappeur a été très rapide, très vif à attraper la petiotte et à la contraindre à monter dans la voiture en un tournevire,

sans qu'elle puisse opposer de résistance. Et tout cela à un arrêt d'autobus où peut-être d'autres personnes attendaient. Comment il a fait ?

— Et tu sais ce que ça signifie ?

— Oh que non.

— Une autre besogne pour toi, dit Montalbano.

— À savoir ?

— Que tu dois te renseigner auprès de la société pour savoir qui était le chauffeur de service sur le 3, puis tu vas lui demander s'il a remarqué quelque chose quand il arrivait à l'arrêt de la via delle Rose.

— Et comment on fait pour repérer les autres personnes qui attendaient l'autobus ?

— Celles-là, il vaut mieux que tu laisses tomber. S'il y a eu une scène violente et qu'ils ne se sont pas présentés pour la signaler, ils ne le feront jamais plus.

Ce ne fut pas à proprement dit une belle soirée. En vérité, la soirée en tant que soirée, était d'une beauté poignante, mais l'humeur sinistre du commissaire polluait jusqu'au paysage. En fait, il mangea à contrecœur sur la véranda passque la pensée de la pauvre petiotte, il n'aréussissait pas à se l'ôter de la tête.

Et c'était une grossière erreur qui le mettait en rage.

La compassion, la pitié pour une créature humaine qui subit violences et abus sont des sentiments à éprouver après, une fois l'affaire résolue ; mais si ceux-ci vous assaillent durant une enquête, ils vous brouillent l'esprit alors qu'il doit rester froid et lucide pour viser le bourreau et non la victime.

À propos de bourreau et de victime, devait-il prendre l'initiative d'appeler Livia ou pas ?

C'était à lui de le faire, évidemment, puisque Livia avait déjà démontré sa volonté de faire la paix en l'appelant. Mais c'était Ingrid qui lui avait répondu et donc ça avait bien merdé.

Il se leva, entra, fit le numéro. Fut agressé.

— Tu l'as fait exprès !

— Quoi ?!

— De me faire répondre par Ingrid !

— Livia, mais comment peux-tu penser que moi...

— Tu es capable de tout avec tes machiavélismes !

Faire comme si de rien n'était et continuer.

— Livia, je te prie, si tu m'aimes un peu, de me laisser parler cinq minutes de suite.

— Parle.

Et ça finit qu'ils firent la paix. Mais au petit matin, de sorte que les dirigeants de l'opérateur téléphonique, pour l'occasion,

débouchèrent le champagne.

À neuf heures et demie le lendemain matin, Fazio était déjà au commissariat avec ses réponses.

— Tu es matinal.

— *Dottore*, vosseigneurie le sait aussi que plus le temps passe et pire c'est pour la petiote.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Les commerces de via delle Rose proches de l'arrêt étaient déjà tous fermés, inutile de perdre du temps. La concierge du n° 28, qui s'atrouve juste devant l'arrêt, avant de fermer la porte de l'immeuble, a remarqué qu'il y avait une dizaine de pirsonnes qui attendaient l'autobus. Il y avait aussi `ne dame qu'elle aconnaissait et elles se sont fait signe à distance.

— Elle s'arappelle si `ne petiote brune était déjà là ?

— Elle dit que non, qu'elle se l'arappelle pas.

— Et pourtant, Ninetta, il suffit de la voir `ne fois pour se l'arappeler.

— Et de fait, la concierge soutient que ça ne signifie pas que la petiote n'était pas là, passqu'elle ne s'arrêta pas longtemps à regarder.

— Tu t'es fait donner le contact de son amie ?

— Oh que oui, mais je ne lui ai pas parlé. Je n'en ai pas encore eu le temps. J'y vais dès que j'ai fini de parler avec vosseigneurie. En revanche, ce matin, j'ai rencontré le chauffeur du 3 qui reprenait son service.

— Il a vu quelque chose ?

Fazio glissa `ne main dans sa poche, en sortit un demi-feuillet.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur cette feuille ? demanda le commissaire, le visage soudain assombri.

— L'identité du chauffeur.

— Si tu me la lis, je te flingue.

— Comme vosseigneurie voudra, dit Fazio, résigné.

Mais Montalbano dut le stimuler pour qu'il recommence à parler.

— Alors ?

— Le chauffeur, quand il est arrivé à l'arrêt, a vu un tout-terrain avec la partie postérieure dedans l'espace réservé à la manœuvre de l'autobus et une jeune blonde qui parlait avec quelqu'un à l'intérieur de la voiture, mais assis sur le siège arrière.

— Sûr ?

— Que celui avec qui elle parlait était assis à l'arrière ? Sûr.

— Continue.

— Puis le chauffeur s'est mis à regarder dans le rétroviseur les passagers qui montaient parce que l'autobus était déjà plein et ceux qui devaient monter étaient nombreux et quand il a fermé la portière

et qu'il s'apprêtait à faire une manœuvre pour contourner le tout-terrain, celui-ci est parti devant lui. Il n'a rien remarqué d'autre.

— Donc, il n'a plus vu la fille ?

— Non. Et il n'a pas pu me dire si elle est montée avec les autres passagers.

Montalbano garda le silence.

— À quoi pensez-vous ? demanda Fazio au bout de quelques instants.

— Je calculais le temps.

— Vous m'expliquez ?

— Oui. Suis-moi avec attention. D'après ce qu'a dit le chauffeur...

Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne m'en souviens pas, rétorqua Fazio.

Et il prit un air buté.

— Je t'autorise à regarder sur ce maudit feuillet mais seulement pour me dire le nom de famille.

Fazio s'exécuta avec un petit sourire de satisfaction.

— Caruana Antonio, dit-il.

— D'après ce qu'a dit Caruana, on pourrait croire que dans le tout-terrain il y avait deux personnes, une au volant et un homme assis à l'arrière, qui serait celui avec qui parlait Ninetta.

— Et c'est pas comme ça ?

— Je ne crois pas. Là, on a, d'après moi, une séquestration solitaire. Celui qui a enlevé la petiote veut en jouir en exclusivité, il n'entend la diviser avec personne.

— Et alors, comment il aurait fait ?

— C'est pour ça que je te disais que j'étais en train de considérer le temps. Donc, Ninetta descend à l'arrêt du 3 et immédiatement après, presque dans l'espace réservé à l'autobus, s'arrête un 4 × 4. C'est ça ?

— C'est ça.

— Et jusque-là, ça tient. Mais maintenant, nous entrons là où ça pourrait ne pas tenir, dans le domaine des suppositions. Moi, je pense que ça s'est passé comme ça. Une fois le tout-terrain arrêté, celui qui conduit sort, passe sur les sièges arrière et fait semblant de chercher quelque chose. Puis il ouvre la portière et adresse une demande à Ninetta. La petiote s'approche et à cet instant arrive l'autobus. À ce moment-là, tout le monde, passagers et chauffeur, ne regarde plus vers le 4 × 4. Les passagers se dirigent vers la porte, Caruana les surveille dans le rétro. Ça dure quelques secondes, mais ça suffit au kidnappeur.

— D'accord, mais comment a-t-il fait ?

— D'une seule manière, en ayant recours à une violence foudroyante. Le ravisseur agrippe Ninetta par un bras en la tirant à l'intérieur tandis que de l'autre main, il lui balance un coup de poing

qui l'assomme. Il descend du siège arrière, se met au volant et part. Réfléchis-y et puis tu verras que c'est très risqué mais possible.

— En effet...

— Et la manière dont il a agi ajoute un autre trait au portrait du kidnappeur. Il a un sang-froid exceptionnel, sait calculer les temps nécessaires à la perfection, il ne perd pas son calme, sait exploiter en sa faveur n'importe quelle situation. Et il est capable d'utiliser la violence à froid.

— Je n'ai pas compris pourquoi il passe sur le siège arrière.

— C'est un bel exemple de son organisation mentale. S'il la mettait hors de combat sur le siège avant, comment aurait-il fait pour conduire avec elle évanouie qui valsait de tous les côtés ? Sur le siège arrière, non seulement il a plus d'espace de manœuvre mais il peut coucher la petite sans que ça le gêne dans la conduite.

— Et quand Ninetta reprend ses esprits et veut se relever, il la repousse nouvellement vers le sol et l'assomme d'un coup de poing, conclut Fazio.

— C'est ça. Ce qui serait en partie la scène qu'a vue l'ingénieur quand il se trouvait dans le jardin.

Chacun de son côté médita sur la reconstitution des faits qu'ils venaient d'effectuer. À un moment, Fazio se mit à secouer la tête, l'air dubitatif.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Dottore*, peut-être qu'il y a quelque chose qui ne tient pas dans la reconstitution qu'on vient de faire.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi vosseigneurie n'a jamais pris en considération, dans tous ses raisonnements, la possibilité que Ninetta et le ravisseur se connaissent auparavant ?

— Et qu'est-ce que ça changerait ?

— En premier lieu, il faudrait que nous enquêtions davantage dans le cercle de ses connaissances. Et en second lieu, ça voudrait dire que Ninetta est montée spontanément dans le 4 × 4, pas par force.

— Mais moi, je suis convaincu que nous perdrons notre temps.

— Pourquoi ?

— Passque Ninetta et le ravisseur se sont vus en face pour la première fois via delle Rose, à l'arrêt du 3.

— Mais comment vous faites pour en être si sûr ?

— Je me base sur ce que t'a dit le chauffeur du 3. Quand il arrive, le tout-terrain est arrêté et occupe une partie de l'espace réservé à la manœuvre de l'autobus. Il dérange aussi bien le bus que les passagers, mais Ninetta continue à parler avec l'inconnu assis à l'arrière. Combien de temps tu veux qu'ils mettent, les passagers, à monter dans l'autobus déjà plein ? Une demi-minute ? Et le tout-

terrain est encore là. Il part presque au même moment que l'autobus, en le précédant de peu.

— Et pourquoi de cela vosseigneurie conclut qu'ils ne se connaissent pas ?

— Mais bon sang, Fazio, réfléchis ! S'ils se connaissent, l'affaire n'aurait pas duré dix secondes. Le tout-terrain arrive, le chauffeur voit Ninetta qui attend l'autobus, il s'arrête, ouvre la portière, appelle Ninetta en lui proposant de l'emmener, elle monte en vitesse pour ne pas gêner l'autobus et le 4 × 4 repart, alors que la moitié des passagers sont encore sur le trottoir.

Fazio y pensa quelques secondes.

— Vous avez raison, conclut-il.

Et puis :

— Alors, qu'est-ce que je fais, je vais parler à cette dame ?

— Je ne pense pas qu'elle ait rien vu. C'est inutile. Plutôt, téléphone à M. Bonmarito, demande-lui s'il a des nouvelles. Tu peux l'appeler d'ici.

Mais il ne voulut pas l'entendre, ce coup de fil.

Alors, il se leva et alla à la fenêtre se fumer une cigarette. Quand il la finit et qu'il se retourna, Fazio était en train de reposer le combiné.

— Rien de neuf. Il pleurait, le pauvre.

Montalbano prit une décision.

— Écoute, fais-y un saut tout de suite.

— Pour quoi faire ?

— Tu lui fais écrire la plainte pour disparition inquiétante. Je pense que le moment est venu de mettre au courant Bonetti-Alderighi. Il peut organiser une vraie recherche, alors que nous, on est dans le bavardage.

Mais il ne se pressa pas, parler avec le Questeur n'était pas le genre de chose qui le réjouissait.

— ... Oui, monsieur le Questeur, le père est venu porter plainte pour la disparition. J'ai un solide soupçon qu'il s'agit d'un enlèvement... Non, je n'ai pas parlé de preuves, mais d'un soupçon... Très bien, très bien, comme vous voulez... Oui, oui, la jeune fille est majeure... Je sais bien ce que la loi nous impose mais, vous voyez, plus de quarante-huit heures sont passées... Le *dottor* Seminara, vous dites ?... Ah, il conduira l'enquête ?... Je vous en prie, un collègue remarquable, brillant... Non, n'ayez crainte, absolument aucune interférence de ma part... Mais non, voyons... Mes respects, monsieur le Questeur.

Il appela Catarella.

— Fazio est revenu ?

— Juste juste à l'instant il revint.

— Dis-lui de venir me voir.

L'autre s'apréSENTa avec une tête tellement mélancolique qu'on aurait dit un jour des morts.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— *Dottore*, rester un quart d'heure avec les Bonmarito, ça m'a bouffé. Elle est au fond du lit qu'elle bouge plus, lui n'a plus sa tête. Une peine !

— Tu as la plainte ?

— Oh que oui.

— Bien. Téléphone à la Questure, au *dottor* Seminara, et raconte-lui tout.

— Au *dottor* Seminara ? Pourquoi ?

— Passque c'est lui, à partir de maintenant, qui va s'occuper officiellement de l'enlèvement. Nous, on a été jetés dehors par M. le Questeur.

— Et pourquoi ?

— Bouh, quel tracassin, c'tes pourquoi ? J'ai l'impression d'être à la maternelle ! Des motifs, il peut y en avoir tant. En premier lieu, il ne me retient pas à la hauteur. En second lieu, Seminara est calabrais.

— Et quel rapport ?

— Bonetti-Alderighi est fermement persuadé que les Calabrais, en matière de séquestration de pirsannes, s'y entendent mieux que les autres. Tu te rappelles pas qu'il fit exactement pareil il y a quelques années quand on a enlevé l'autre étudiante ?

— Vrai, c'est.

— Et allez, ne fais pas c'te tête !

— Je regrette, *dottore*, qu'on doive s'en laver les mains. Et si vous me permettez, je m'étonne aussi que vosseigneurie n'ait pas protesté et freiné des quatre fers.

— Qui t'a dit qu'on ne va plus s'occuper de l'affaire ?

Fazio le fixa, ahuri.

— Vosseigneurie me l'a dit. Si c'est le *dottor* Seminara qui doit s'en occuper, il est clair que nous...

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? Il s'en occupe officiellement et nous continuons à nous en occuper sans le dire à pirsanne.

Les yeux de Fazio étincelèrent de contentement.

— Et puis je suis convaincu que Seminara, qui n'est pas con, finira par demander notre collaboration.

Et de fait, même pas un quart d'heure plus tard :

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a au tiliphone le *dottori* Seminara qui dit qu'il est un de vos collaigres de Montelusa.

— Bonjour, Montalbano.

— Bonjour, Seminara.

— Le Questeur m'a donné cette belle corvée ! Excuse-moi, mais je dois obéir. Ton Fazio m'a dit que vous avez déjà commencé à bouger. Il me serait extrêmement utile de savoir à quel point vous êtes arrivés. À condition que tu n'aies rien contre, naturellement.

Il marchait sur des œufs, il n'ignorait pas le caractère difficile du collaigre Montalbano.

— Viens quand tu veux.

— Je peux passer demain vers dix heures ? demanda Seminara, rasséréné.

— D'accord.

— Ah, écoute. Fazio m'a dit qu'il s'agit d'une famille très pauvre et que, d'après lui, l'enlèvement est à des fins sexuelles.

— Nous en sommes assez convaincus.

— Alors, il serait tout à fait inutile de mettre le téléphone de famille sur écoute ?

— Je pense, en effet.

QUINZE

Il alla manger.

En dépit de ce que M. le Guesteur l'avait, comme on dit, déchargé de l'affaire, il ne se sentait ni furieux ni déçu. Peut-être passque Seminara était `ne pirsonne correcte, consciencieuse et entêtée. Un bon chien de chasse qui certainement attaquerait de front l'enlèvement de Ninetta.

Et le plus important, c'était justement cela : la libération de la petiote le plus vite possible, si elle était encore vivante. Mais sur le fait qu'elle le soit, il avait beaucoup de doutes.

Dès qu'il s'assit à sa table habituelle, Enzo s'approcha de lui, une enveloppe à la main.

— On l'amena pour vosseigneurie, il y a `ne dizaine de minutes.

Tiens donc ! Il se manifestait de nouveau ! C'était l'habituelle enveloppe avec l'adresse et l'intitulé « chasse au trésor ».

— Qui l'a apporté ?

— Un minot qui a décanillé juste après l'avoir remise.

Exactement la même technique que quand il lui avait fait parvenir la tête d'agneau. Un gamin interpellé dans la rue, auquel on donne l'enveloppe, ou le paquet, on lui dit où il doit l'apporter, on lui donne un euro, en lui recommandant de partir en courant juste après la remise. Allez le retrouver !

Il se glissa l'enveloppe dans la poche. L'adversaire pouvait attendre. Celui-ci ne se pressait pas ? Il ferait pareil.

— Qu'est-ce que tu m'amènes ?

— Tout ce que vous voulez.

— Et moi, je veux tout.

— Aujourd'hui, vous avez du `pétit ?

— Pas trop. Mais en grignotant un peu de tout, à la fin, j'aurai mangé, bien que je n'aie pas de `pétit.

Pour finir il s'empiffra malgré lui. Et il en eut vergogne, pour la première fois de sa vie.

Puis, tandis qu'il s'adirigeait vers le môle, il se demanda pourquoi il avait eu honte d'avoir tant mangé.

Bien sûr, c'était pour cette raison particulière de l'enlèvement de Ninetta. Comment ? Une pauvre petiote en ce moment souffre va

savoir quels terribles abus de la part d'un type qui en profite brutalement et le commissaire qui enquête, celui qui doit la libérer, va tranquillement s'empiffrer en se contrefoutant éperdument d'elle ?

Un moment, Montalbà, ne commençons pas à dire des conneries. Imaginons par exemple que quelques-uns de ceux qui sont venus au secours d'un individu resté enterré sous les décombres d'une maison et ne mange pas et ne vit pas depuis trois jours, par solidarité, par compassion, se mettent eux aussi à ne pas manger et ne pas vivre pendant trois jours. Qu'est-ce qui se passera ? Il se passera qu'à la fin des trois jours, ils n'auront plus la force d'apporter de l'aide à celui qui est sous les décombres.

Ergo, plus ils mangent et plus ils se tiennent en forme pour leur œuvre de sauvetage.

« Ergo, mon cul », dit Montalbano n° 2, « manger ce qu'il faut, c'est une chose, s'empiffrer, c'en est une autre. »

« Explique-moi mieux la différence. »

« Manger est un devoir, s'empiffrer un plaisir. »

« Et c'est là que tu te trompes. Je te pose une question : pourquoi d'après toi, je mange tant ? »

« Parce que t'es quelqu'un qui sait pas se contrôler. »

« Tu te trompes. Je peux aussi avoir une faim de loup, mais si je suis pris par une affaire, je suis capable de rester des journées entières sans manger. Donc, quand je dois le faire, je me contrôle. »

« Alors, dis-le-moi, toi, pourquoi tu manges tant. »

« Je pourrais t'arépondre que ça a à voir avec mon métabolisme, comme le démontre le fait qu'en mangeant comme ça, je devrais grossir d'autant alors qu'en fait je garde plus ou moins le même poids, sauf quand je ne fais rin, comme il y a quelques jours. Et je n'ai même pas mal au foie. La vérité, c'est ce que m'a dit un jour un ami. À savoir que manger est pour moi une sorte d'accélérateur des fonctions de ma coucourde. Voilà tout. Et donc, la honte et les remords, ça suffit.

Il se fit la promenade jusque sous le phare en prenant `ne grande quantité de temps. Passque s'il était hors de doute que manger lui lubrifiait le cerveau, il était aussi vrai que ça lui alourdissait le pas.

Arrivé à la roche plate, il s'assit et se fuma en paix `ne cigarette.

Puis il se mit à emmerder un crabe en le bombardant de graviers. Et après, enfin, il s'adécida à sortir l'enveloppe de sa poche, à l'ouvrir, à lire le feuillet.

*Des excuses, Montalbano, je t'en dois plein
Mais attendre, tu verras n'aura pas été vain*

*Je suis nuit et jour en plein effort
Pour faire plus riche et beau ton trésor*

*L'entreprise que je mène fait trembler :
Le vrai en faux vrai transmuter*

*Crois-moi, quand enfin tu le découvriras
De joie, j'en suis certain, tu pleureras*

*Mon prochain coup attends-le comme un modèle
Car le jeu vaut plus que la chandelle*

Et avec ça ? Ces vers plus boiteux qu'un pauvre estropié, le joueur aurait pu s'en passer.

Que disaient-ils en substance ?

Qu'il fallait encore attendre passque lui, il travaillait à rendre encore plus beau le trésor. Bon travail.

Peut-être que ce n'était pas la peine de les faire lire à Arturo, de toute façon, c'était inutile. Puis il y repensa et décida que ce n'était pas juste. S'il avait promis au jeune, comme il l'avait fait, d'être compagnon de jeu, il devrait de toute façon tenir parole et le mettre au courant de toute nouveauté. Mais il ne voulait pas le rencontrer, avec cet air de petit magicien à la Harry Potter, il commençait à lui être un peu antipathique. Il relut la poésie et, cette fois, s'inquiéta. Il y avait quelque chose de laid, dans ces vers. Et que signifiait le troisième distique ?

— Le *dottor* Augello, il s'est manifesté ?

— Oh que non, *dottori*.

Mais où était-il passé ?

— Des coups de fil ?

— Un, *dottori*. Ce jeune que Mme Chiochiostrommi...

Et qu'est-ce qu'il faisait le petit monsieur Arturo ? Il se mettait à faire du tracassin ? Un coup de fil par jour ? Mais cette fois, ça tombait bien.

— Il t'a laissé un numéro ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Alors, appelle-le et dis-lui de venir au commissariat se prendre `ne enveloppe de ma part.

Il la tira de sa poche, la tendit à Catarella, gagna son bureau.

Il n'eut pas le temps de s'asseoir que, dans son dos, une détonation genre gros pétard lui fit faire un grand bond en avant tel qu'il fut à deux doigts de se casser la tête contre le mur. Il se mit à jurer.

— Je demande compréhension et pardonement, fit Catarella sur le seuil. Mais la main m'échappa.

— Catarè, fais attention que si un jour la main m'échappe à moi aussi, ça finira très mal pour toi.

Catarella resta silencieux, à fixer la pointe de ses chaussures. Il était humilié.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— *Dottori*, vous devez m'excuser, mais il me semble que vosseigneurie se trompa d'enveloppe, dit-il en lui tendant celle qu'il venait de lui donner.

Montalbano la prit et la mata. C'était bien celle de la chasse au trésor.

— Pourquoi, d'après toi, je me serais trompé ?

— De par le fait qu'ici l'adresse écrite dit que cette lettre est adressée au commissaire Salvo Montalbano, que l'adresse veut dire à vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

Que faire ? Le choper et lui cogner la tête contre le mur ? Ou bien s'armer de sainte patience ? Mieux valait ne pas répandre le sang.

— Tu as raison, Catarè. C'te lettre m'est adressée à moi, mais moi je veux que le jeune la lise aussi.

Le visage dubitatif de Catarella se rasséréna. Il se dirigea vers la porte et Montalbano baissa les yeux sur un papier. Mais il sentit que Catarella n'avait pas bougé de l'embrasement de la porte.

— Ta batterie s'est déchargée ?

— Quelle batterie, *dottori* ?

— Laisse tomber. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y me vint une pensée. Je peux vous poser une autre question ?

— Vas-y.

— Si le jeune veut parler avec vosseigneurie, qu'est-ce que je fais ? Je vous le passe ou pas ?

— Je ne veux pas lui parler. Dis-lui que je suis en réunion.

Augello se présenta qu'il faisait déjà nuit.

— Tu as pris ton temps, Mimì.

— Je n'ai pas pris mon temps, rétorqua Augello en s'asseyant. Mais j'ai perdu la journée à chercher Alba.

— Et qui est-ce ?

— Alba Giordano. Pseudo, Samantha. La fille de la maison de rendez-vous.

— Tu lui as parlé ?

— Oui, mais ça a été laborieux. Quand je suis arrivé à l'adresse que m'avait donnée Vincinzella, j'ai frappé sans que personne ne vienne m'ouvrir. Puis une voisine m'a dit que les Giordano avaient déménagé à Ragona depuis une dizaine de jours. Et comme ils lui avaient laissé leur nouvelle adresse, je suis parti pour Ragona. J'ai trouvé la maison, mais j'ai eu un tracassin.

— À propos de quoi ?

— Qu'est-ce que je devais faire ? Me présenter au père et à la mère ?

— Ce n'était pas la chose la plus logique ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Et s'ils ne savaient rien de ce que faisait leur fille à ses heures libres ?

— Mais Alba n'a pas eu une vérification d'identité ? Ses parents pourraient l'ignorer ?

— Et si le père le savait et pas la mère ? J'aurais provoqué un grand bordel.

— Ces scrupules vous honorent, *dottor* Augello. Votre profonde humanité, votre sensibilité exquise...

— Va te faire foutre !

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allé chez les carabinieri.

Montalbano écarquilla les yeux. Il fit même un léger saut sur sa chaise.

— Chez les carabinieri ? T'as perdu la tête ?

— Non. Pourquoi, qu'est-ce qu'ils ont, la gale ?

— Je ne dis pas ça mais...

— Salvo, je n'avais pas d'autre route à suivre. Nous ne sommes pas représentés là-bas. J'y ai bien réfléchi avant d'y aller.

— Et tu leur as dit qui tu es ?

— Bien sûr.

— Et eux ?

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Qu'ils m'ont foutu dehors à coups de pied au cul ? L'adjudant-chef a été très aimable, il s'est mis à ma complète disposition. Tu sais quoi ? Il a une tête qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Fazio, il connaît tout, vie, mort et miracles de chaque habitant de Ragona.

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— La vérité.

— Quelle partie ?

Fazio s'étonna.

— Je ne comprends pas.

— Tu lui as raconté toute la vérité, en partant du début, ou tu leur as chanté la demi-messe ?

— Je continue à ne pas comprendre.

— Je m'explique mieux : tu lui as dit à l'adjudant-chef des carabinieri, écoute bien, que tu as vu Alba pour la première fois en photo dans une maison de rendez-vous où tu étais venu comme client ?

Mimì d'abord rougit, puis devint pâle comme un mort. Il fut sur le point de se lever et de sortir sans un mot mais il réussit à se contrôler.

Il déglutit deux ou trois fois, se passa une main ouverte sur les lèvres et puis dit d'une voix qui tremblait à peine.

— Non, je ne l'ai pas estimé important.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'avait rien à voir avec ce que je devais lui demander.

— Non ?

— Non.

— Dis-moi un truc : l'adjudant-chef t'a dit comment Alba se comporte depuis qu'elle se trouve à Ragona ?

— Oui, elle a une conduite au-dessus de tout reproche.

— Et tu le lui as dit, qu'en fait, elle se prostituait occasionnellement ?

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il était très étonné.

— Étonné et c'est tout ?

— Il a dit qu'à partir de maintenant il la tiendrait à l'œil.

— C'est là où je voulais que tu en arrives. L'honnête fonctionnaire de police n'a pas hésité à faire savoir aux carabiniers qu'Alba avait été prostituée, omettant néanmoins de dire qu'il avait essayé d'être de ses clients. Voilà tout. Tu en es reparti honnête comme tu étais arrivé et elle au contraire est restée là avec l'étiquette de la radasse.

— Mais c'est justement toi qui m'as donné la mission d'aller la trouver, de la faire parler et...

— Moi, je t'avais donné la mission de la rencontrer seule, sans mettre personne dans le coup. C'est si vrai que je t'ai demandé de faire appel à tes célèbres talents de séducteur. Et cela, indirectement, signifiait que tu ne devais mettre dans le coup ni les carabiniers, ni la brigade financière, ni les gardes-chasse.

Mimì garda un instant le silence. Puis il dit :

— Tu as raison.

— Chapitre clos. Continue.

— L'adjudant-chef a été d'accord avec moi, il était possible que ses parents ne sachent rien de la vie de la fille. Comme Alba avait eu un accident de moto la veille, il a envoyé un carabinier la chercher sous ce prétexte. Elle est venue et il l'a fait entrer dans le bureau que l'adjudant avait mis à ma disposition.

— Un moment. Pourquoi a-t-elle déménagé à Ragona ?

— Parce que le père a voulu la sortir du milieu qu'elle fréquentait

et il a réussi à se faire muter en emmenant la famille.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Donc, je dois te dire avant tout que c'est une petiotte extraordinaire.

— Ça, tu me l'avais déjà...

— Salvo, je ne me réfère pas à sa beauté. Mais elle a été extraordinaire dans sa façon de me parler de ce qu'elle faisait. Avec un naturel extrême, comme s'il s'agissait d'une besogne de vendeuse. Elle ne s'en repentait pas et ne s'en glorifiait pas. Comme elle était l'orgueil de la maison, ce sont ses propres termes, la patronne l'employait pour attirer de nouveaux clients grâce au bouche-à-oreille et donc elle s'arrangeait pour qu'elle n'ait pas d'habitués.

— En conclusion, ça a été un voyage inutile ?

— En gros, oui. Mais elle m'a raconté un truc. Elle ne pouvait rester qu'une heure dans cette maison.

— Comment y arrivait-elle, dans cette maison ?

— À moto. Elle disait à ses parents qu'elle allait chez une amie, au cinéma, à la bibliothèque...

— Continue.

— Un jour où elle avait fini et qu'elle était sur le point de sortir de la maison, la propriétaire lui a dit de faire attention. Et elle lui expliqua qu'à deux reprises, les derniers jours, un homme l'avait demandée mais elle avait toujours dit qu'elle n'était pas disponible.

— Et pourquoi ?

— Parce que ça lui avait semblé un exalté. Quand il avait vu la photo d'Alba pour la première fois, il s'était tellement excité qu'il lui était venu carrément un tremblement. La patronne avait eu peur. Et comme ce jour-là, il était revenu une troisième fois et qu'il s'était beaucoup agité devant la réponse négative, la patronne pinsait qu'il pouvait être posté dans les parages à attendre qu'elle sorte. Alors Alba adécida de rester encore dans la maison pendant quelques heures. Elle tiliphona à sa mère en inventant une excuse et s'en retourna qu'il était huit heures passées et qu'il faisait nuit. Après le pont Sammartino, il n'y a plus de maisons à main droite mais que des arbres, `ne voiture qui la suivait s'est portée à sa hauteur et l'a fait tomber hors de la route.

— Elle a reconnu le type de voiture ?

— Non, elle y pinsa même pas. Elle avait trop peur. Comme elle se relevait, elle ne s'était pratiquement rien fait, elle vit celui qui conduisait descendre de son véhicule et courir vers elle. Elle était tellement paralysée par la peur qu'elle n'arrivait pas à bouger.

— Elle est sûre que l'accident a été volontaire ?

— Tout à fait sûre. Par chance, à ce moment, une autre voiture est arrivée et s'est arrêtée. Alors celui qui avait provoqué l'accident se

retourna, revint en arrière, monta en voiture, démarra et partit à toute vitesse.

— Et cela nous dit que le chauffeur était le client insatisfait.

— Certainement. Selon moi, si l'autre voiture n'était pas arrivée, il l'aurait entraînée au milieu des arbres et l'aurait violée.

— Donc, Alba n'a pas pu voir sa tête ?

— Non.

— Et dans les jours qui ont suivi, il s'est repointé ?

— Trois jours après, il y eut le coup de filet des collègues.

— Tu sais ce que ça signifie, ça, Mimì ?

— Oui, que je dois retrouver la patronne et me faire décrire le client manqué d'Alba.

— Exactement. Demain matin tôt, tu vas voir Zurlo. Tu m'as dit qu'on l'a arrêtée, non ? Même si elle est en liberté, eux, ils sauront certainement où elle habite. Mimì, attention, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Je le comprends, dit Augello en se levant.

— Ah, écoute, Mimì, j'allais oublier, je voulais t'avertir que cette enquête n'était plus à nous.

Augello, qui s'était levé, se rassit.

— Je ne comprends pas.

— Eh, qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Bonetti-Alderighi nous l'a retirée et l'a confiée à Seminara.

— Et pourquoi ?

— Parce que Seminara est calabrais et que nous ne sommes pas à la hauteur...

— Et alors, pourquoi j'irais voir la patronne ?

— Tu y vas quand même parce que Seminara a demandé notre collaboration. Donc, nous sommes autorisés à mener une enquête parallèle.

— Tu penses que Seminara entendait vraiment cela ?

— Non, mais je l'interprète comme ça, ça te va ? Tu n'es pas d'accord ?

— Moi ? ! Tout à fait d'accord !

— Donc, tu te fais dire par la patronne ce que nous voulons savoir et ensuite nous déciderons d'un commun accord s'il faut transmettre ou non à Seminara. Je me suis fait comprendre ?

— Parfaitement.

Deux minutes plus tard, comme il sortait du bureau, Catarella l'appela.

— Ah, *dottori*, votre lettre.

Et il lui tendit la lettre de la chasse au trésor.

— Garde-la, si le jeune n'est pas encore passé, tu verras que...

— Oh que non, *dottore*. Le jeune passa, recopia et restitua. Il nous laissa aussi ce billet.

Une feuille du cahier de Catarella.

Cher dottore, quelques lignes pour vous dire mon impression immédiate après une lecture hâtive de la nouvelle lettre. Je ne saurais naturellement vous expliquer pourquoi, mais il y a cette fois quelque chose de très inquiétant.

Surtout pour le vers : « De joie, j'en suis certain, tu pleureras. » C'est le choix du verbe pleurer qui me paraît très étrange. De joie, en général, on rit. Bien sûr, on peut aussi pleurer de bonheur, mais là, ça ne me semble pas du tout le propos.

Et puis cette volonté de vouloir vous faire savoir qu'il travaille nuit et jour pour rendre unique et inimitable le trésor... Je vous le redis : ce n'est qu'une sensation, mais je crains que quand nous découvrirons le trésor, nous nous trouvions devant une très mauvaise surprise. Tenez-moi au courant.

Cordialement

Votre Arturo

SEIZE

Il se mit le billet en poche et partit pour Marinella.

Chapeau, Arturo, passque quand il était assis sur le rocher, après lecture de la lettre, lui aussi avait éprouvé la même sensation désagréable. Mais il avait préféré ne pas s'attarder à l'analyser, ça l'aurait distrait de Ninetta. Mais, maintenant qu'Arturo le lui avait fait remarquer, la sensation était revenue. Oui, il y avait quelque chose de vaguement menaçant dans ces mots.

Mais il ne pouvait qu'en prendre acte et c'est tout, aucune initiative ne lui était pour le moment possible.

Assis dans la véranda après avoir mangé, il était en train de pinser à quand et comment le ravisseur de Ninetta pourrait se manifester. L'unique possibilité qui lui venait en tête, c'était que malheureusement quelqu'un dans les jours à venir tiliphonerait pour dire qu'il avait découvert le *catafero* d'une petiote dans une décharge ou sous un pont, quand, de force, sans aucune explication possible, une autre pinsée fraya son chemin avec arrogance dans son esprit, mit de côté l'image du *catafero* de Ninetta et occupa tout entier l'espace de sa coucourde.

Il se leva, entra dans la maison, tira de la poche de sa veste la lettre de la chasse au trésor et prit aussi toutes celles qui lui étaient arrivées avant, ainsi que le billet d'Arturo, revint dans la véranda, disposa tout sur la table, une lettre à la suite de l'autre, s'assit, relut. Et recommença depuis le début.

Et au fur et à mesure qu'il lisait et relisait, et qu'il se représentait quand et comment il les avait reçues et qu'il se rappelait les parcours, les rues que ces lettres lui avaient fait faire et les endroits où elles l'avaient fait arriver, la cabane de bois, la bicoque délabrée, la ride qui lui était venue au front se faisait toujours plus profonde.

Mais c'était une idée tellement hasardeuse, tellement fantastique, manquant tellement de tout appui solide et sûr, qu'il avait peur de la formuler complètement, de lui donner une forme définitive, et de devoir en conséquence considérer l'ensemble.

Il la laissait donc errer librement dans sa coucourde sous forme de lambeaux, de brefs aperçus, de détails, comme les pièces d'un

puzzle, et sur c'tes fragments il passait et repassait mais toujours en veillant à ce qu'ils restent isolés les uns des autres, passque, au moment où ils prendraient l'aspect d'un dessin accompli, alors, il aurait l'obligation d'agir, de bouger, au risque que tout à la fin s'arèvèle un simple jeu, un passe-temps, et lui y risquerait non pas sa réputation ou sa carrière, ce dont il se contrefoutait, mais l'estime, l'opinion qu'il avait de lui-même. Non, à bien la considérer et la reconsidérer, il se convainquait toujours davantage que la chasse au trésor n'était en rien un jeu innocent, qu'elle était décidément dangereuse. Non seulement elle puait le sang (et la tête d'agneau en était une preuve, ça oui), mais il y avait tout autour de cette affaire une puanteur de pourri, de chairs décomposées, de maladie.

Si la situation était vraiment comme il la voyait maintenant, dès la première lettre, l'adversaire avait eu en tête de mettre en jeu une mise, un prix à faire dresser les cheveux sur la tête et lui, en fait, il n'avait pas réussi à le comprendre comme il aurait dû.

Pire, il l'avait pris comme une connerie, un passe-temps, une galéjade et il avait donc sous-évalué tout ce que l'adversaire avait voulu lui faire comprendre entre les lignes.

Mais c'était une supposition qui se basait sur quoi ? Sur des mots et c'est tout.

Mieux : sur l'interprétation personnelle de quelques mots. Était-ce peu ou beaucoup pour formuler une hypothèse aussi fantastique ?

« Basons-nous sur les faits. »

Mais si les mots te conduisaient à comprendre les faits, peut-être vaudrait-il mieux considérer avant tout les mots ?

Et combien de fois, dans tant d'enquêtes, un mot dit en plus ou en moins, l'avait mis sur la bonne voie ? Comment disait le dicton latin ? *Ex ore tuo te judico* ¹. Mais si on admettait qu'il était possible de juger d'après les mots, le vrai problème néanmoins consistait en une question qui était à la base de tous ses doutes : l'interprétation qu'il en donnait ne risquait-elle pas d'être tout à fait erronée ?

Peut-être qu'en en parlant avec Arturo... Lui, il s'y serait attaqué intellectuellement, il se serait mis à couper les cheveux non en quatre, mais en seize... Non, à ce point, il valait mieux ne pas s'exposer, ne rin lui dire de cette idée, trop extravagante, trop dépourvue de fondement, il penserait sûrement que le commissaire était gâteux.

Mais si l'idée, à la fin, devait s'avérer juste, lui, Montalbano, il n'allait pas porter sur la conscience le poids de ne pas avoir agi à temps ? À temps ? Agir ? Et comment ?

En tête, il n'avait qu'une supposition, une idée de possibles connexions entre quelques mots, et c'est tout. Et donc, même s'il se laissait persuader de faire quelque chose, c'était quoi ce quelque chose qu'il devrait faire ?

Et ça aussi, à bien y réfléchir, ce n'était pas vrai.

Passqu'il le savait très bien ce qu'il devrait faire pour avoir au moins la preuve que ses suppositions n'étaient pas erronées. Sauf qu'il lui manquait le courage.

Tu veux voir que ce manque de courage n'était autre qu'un effet de la vieillesse ? Les vieux deviennent comme ça avec l'âge : excessivement prudents.

Comment disait le dicton rebattu ? On naît incendiaire et on meurt pompier.

Mais non ! La vieillesse n'avait aucun rapport, merde ! Il s'agissait simplement de ne pas faire une erreur dictée par un enthousiasme qu'on pouvait dire juvénile, par une idée sans fondement.

Ah oui ? Et alors, les mots ne peuvent pas constituer un fondement ? La civilisation humaine n'a-t-elle pas été faite par les mots ? Et qu'est-ce que ça veut dire, qu'au commencement était le verbe ?

Halte-là, Montalbà, reviens sur terre. Où c'est que tu vas, là, avec tes raisonnements ? Tu vois que la fatigue te fait divaguer ?

Mais ne me fais pas rigoler ! Au commencement était le verbe ! Mais va te coucher, va, ça vaudra mieux.

Il prit les papiers, les porta à l'intérieur, ferma la porte-fenêtre et alla se coucher.

Mais il n'arriva pas à fermer l'œil. Il avait peur que dans le sommeil et contre sa volonté, les pièces du puzzle s'assemblent, chacune à la bonne place, par trahison.

Le tiliphone commença à sonner qu'il n'était pas encore sept heures.

Complètement abruti par sa mauvaise nuit, il sortit du lit et se dirigea vers la salle à manger en se cognant contre tout ce qu'il était possible de cogner, chaises, arêtes des meubles, portes. Il bougeait exactement comme un somnambule.

— Allô ?

Mais la voix lui vint tellement pâteuse et bafouillante que Catarella dit :

— Excusez-moi. Je me trompai.

Et il raccrocha. Montalbano tourna le dos au tiliphone et fit deux pas vers la chambre à coucher. À la première nouvelle sonnerie, comme si quelqu'un lui avait ordonné la marche arrière, il pivota sur ses talons et prit en main le combiné. Il était complètement hébété. Il se racla la gorge pour s'éclaircir la voix.

— Allô.

— Ah, *dottori, dottori* !

Mauvais signe. En général, cette manière de commencer l'appel, Catarella l'employait soit pour un coup de fil de M. le Guesteur soit pour l'annonce solennelle d'un assassinat.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— À l'instant de maintenant, téléphona une petiote `méricaine.

— Tu le parles, le `méricain ?

— Oh que non, *dottori*, mais quelques mots j'en ai la connaissance passque ma belle-sœur, qui est `méricaine, des fois...

— Qu'est-ce qu'elle voulait, la petiote `méricaine ?

— Très agitée et très effrayée elle était, *dottori* ! Et elle criait dedans le téléphone de l'appareil ! Et donc aussi à cause de sa peur à elle, elle était, elle, peu compréhensible !

— Qu'est-ce que tu as compris ?

— D'abord, elle se mit à répéter sans arrêt « dèd, dèd, dèd ».

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Dottori*, dans le parler `méricain, dèd, ça signifie cadavre mort.

— Seulement ça ?

— Oh que non, *dottori*, après elle se mit à dire lèyeke, lèyeke.

— C'est-à-dire ?

— *Dottori*, dans le parler `méricain, lèyeke, ça signifie lac lacustre.

La secousse électrique qui le transperça de la coucourde jusqu'à la pointe des pieds fut presque douloureuse.

— Et puis ?

— Et puis c'est tout. Elle raccrocha.

— Fazio est là ?

— Pas encore parvenu sur les lieux, il est.

— Et Gallo ?

— Oh que oui.

— Dis-lui de venir me prendre immédiatement.

La brume qui lui assombrissait le cerveau avait disparu aussitôt, comme sous un coup de vent. Il était devenu très lucide.

Passqu'il savait que, malheureusement, ses suppositions allaient sous peu devenir certitudes. Chaque pièce du puzzle, qu'il avait toute la nuit tenté de maintenir à distance les unes des autres, maintenant, à la suite de ce coup de fil, était allée s'encastrier à l'endroit qui lui était assigné.

Il n'eut pas le temps de se doucher ni de se raser, il n'aréussit qu'à se laver rapidement et à boire quatre tasses de café avant que Gallo arrive.

— Qu'est-ce qu'on doit faire, *dottore* ?

— La dernière étape d'une chasse au trésor.

Ce fut le ton du commissaire qui fit comprendre à Gallo que ce

n'était vraiment pas le moment de poser d'autres questions à ce sujet.

— Où je dois aller ?

— Prends la route pour Gallotta, un peu avant d'y arriver, il y a, à main gauche, un sentier avec l'enseigne d'un débit de vin. Tu vas dans cette direction et tu t'arrêtes devant le débit. Ah, fonce tant que tu veux et mets la sirène aussi.

Gallo le dévisagea avec étonnement et puis partit comme une fusée.

Montalbano ferma les yeux et se recommanda à Dieu.

— Maintenant, coupe la sirène et essaie de faire le moins de bruit possible, dit Montalbano comme ils prenaient le sentier entre les arbres conduisant à l'estaminet.

La bicoque avait ses portes et ses fenêtres encore fermées. C'était mieux comme ça. Le commissaire ne voulait pas que quelqu'un, pris par la curiosité, leur colle au train.

— Et maintenant ? demanda Gallo en s'arrêtant.

— Et maintenant, attention. Tu continues, mais tu vas te trouver dans une sacrée draille où passent seulement les tout-terrain. Tu penses pouvoir y arriver ?

Pour toute réponse, Gallo sourit et partit sans faire le moindre bruit. Et il fut vraiment très fort.

Certaines fois, le commissaire craignit que la voiture ne bascule en avant ou se renverse sur le côté, roues en l'air, mais Gallo sut toujours garder la route. Toutefois, quand ils arrivèrent au bord du petit lac, il était complètement trempé de sueur.

— Et maintenant ?

— Moi, je descends me fumer une cigarette, toi tu fais ce que tu veux.

Il n'avait aucune envie de fumer, c'était seulement une excuse pour retarder le moment de la vérité. Ou peut-être pour préparer son âme à ce qu'il allait voir, ou mieux, pour supporter de voir si ce qu'il avait imaginé s'avérerait exact.

Passqu'il avait imaginé l'horreur. L'horreur pure.

Une horreur qui certainement allait lui apparaître plus insoutenable encore en cette matinée parfaite, si claire que les couleurs étaient coupantes comme une lame et l'eau du lac vraiment un bout de ciel tombé sur terre. Tout immobile, pas un brin d'herbe ne bougeait, le silence était absolu, on n'entendait pas les oiseaux, ni de chiens aboyant dans le lointain. Par une journée de tempête, il aurait éprouvé moins de malaise.

En général, la cigarette, il se la fumait aux trois quarts mais cette fois, il la jeta à terre quand elle lui brûla les doigts. Et il perdit encore un peu de temps à l'éteindre soigneusement du talon. Il monta en

voiture. Gallo était resté à l'intérieur, passablement impressionné par le comportement du commissaire.

— Tu la vois, cette bicoque ?

— Bien sûr.

— Tu peux y arriver ?

— C'est rien du tout à faire.

Vraiment, il ne se sentait pas de faire à pied ce bout de route en côte, il avait déjà les jambes molles.

— Et maintenant ? demanda Gallo en s'arrêtant pile devant l'absence de porte.

Bouh, qu'il était chiant avec son « et maintenant » !

— Maintenant, on entre. Moi je vais devant et toi tu me suis.

— Il ne vaut pas mieux que j'aille devant, moi ?

— Pourquoi ?

— S'il y a quelqu'un qui...

— Il n'y a personne. Si au moins il y avait quelqu'un pour nous tirer dessus !

— Qu'est-ce que vous voulez dire, *dottore* ? demanda Gallo, ahuri.

— Que je l'aurais préféré.

Et il ouvrit la portière pour sortir. Mais Gallo le retint en lui posant une main sur le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans, *dottore* ?

— Si c'est comme je crois, `ne chose si laide que tu en feras des cauchemars pendant de longues nuits de ta vie. Si tu veux, tu peux rester en voiture.

— Oh que non, dit Gallo en descendant.

Bien qu'il se fût préparé du mieux qu'il pouvait en serrant les dents tandis qu'il montait le branlant escalier de bois, ce qu'il vit le paralysa, lui coupa d'un coup le souffle.

Mais Gallo, arrivé dans son dos, à l'instant où il vit la chose recroquevillée au centre de la pièce, resta quelques secondes immobile, peut-être qu'il voyait mais s'arefusait de croire à ce qu'il voyait, puis il poussa un cri de terreur, si aigu qu'il parut féminin, se retourna, mit les pieds sur l'escalier, trébucha à la troisième marche, tomba, se releva, sortit de la maisonnette, commença à vomir tripes et boyaux en poussant un gémissement continu d'animal blessé.

Montalbano sortit de la maison au bout d'un petit moment. Il avait aréussi à reprendre le contrôle de lui-même, à obliger ses yeux à regarder la chose.

L'entreprise que je mène fait trembler :

Le vrai en faux vrai transmuter

Passque le corps nu était celui de Ninetta, cela ne faisait aucun doute, sauf que ce corps avait été changé en celui d'une poupée gonflable, exactement pareille aux deux autres.

L'assassin lui avait crevé un œil, arraché des touffes de cheveux, troué le corps en bouchant les trous avec du sparadrap...

Mais le plus terrible était qu'il lui avait passé du rouge sur les lèvres, qu'il lui avait redessiné les sourcils avec le crayon à œil, qu'il lui avait mis un peu de poudre rouge sur les pommettes... Et pour donner de la couleur à la peau de tout le corps il avait répandu sur elle du fond de teint. La mort avait imprimé sur le visage de Ninetta une espèce de grimace qui lui découvrait les dents. Un masque horrible, justement passqu'il était faux et vrai en même temps.

Oui, il devait avoir beaucoup besogné pour rendre plus « riche et beau » le trésor, la récompense de la chasse. Mais Montalbano n'était nullement content de l'avoir trouvée, au contraire. Il aurait un milliard de fois préféré perdre.

Il sortit de la bicoque, considéra un moment si ça valait la peine d'aller vers le bois où se trouvait le campement des étrangers, comme le lui avait dit Fazio. Ce devait être une de ces jeunettes qui avait découvert le *catafero* et téléphoné. Mais tout de suite il se dit qu'il ne trouverait personne, ils avaient certainement tous décampé.

Il alla s'asseoir sur une pierre à côté de Gallo, assis lui aussi sur le sol, le visage caché dans les mains.

— Pourquoi ? demanda-t-il, presque sans voix, au commissaire.

— Il y a un pourquoi à la folie ?

— Vous savez, moi, là-dedans, je n'y retourne pas.

— Et tu ne dois pas y retourner. Maintenant, on monte en voiture et on appelle Fazio. Il connaît cet endroit. Il suffit qu'il avertisse le *dottor* Seminara que nous avons le corps de Ninetta.

Quand ils eurent fini, arriva l'inévitable question de Gallo.

— Et maintenant ?

— Lève-toi de là. Retournons à l'étang.

Cette fois, Gallo conduisit si mal que la voiture risqua d'aller s'emplafonner au bout de la descente.

— Et maintenant ?

— Tu te sens de rester à monter la garde ?

— Oh que oui. Et vosseigneurie ?

— Moi, je préfère éviter qu'on tombe sur moi. Tu dois dire à Seminara qu'il me téléphone quand il veut.

Il descendit, marcha vers la draille. Mieux valait ce parcours qui paraissait un paysage infernal dessiné par Gustave Doré que cet endroit bien beau, certes, mais infecté par la violence, la cruauté, la folie.

Il arriva à l'estaminet une demi-heure plus tard, mort de fatigue. Par chance, il était ouvert, la vieille était assise sur sa chaise habituelle, en train de peler des pommes de terre.

— Vous désirez ?

— Un demi-litre.

Au comptoir, elle mit devant lui une bouteille millimétrée et un verre.

— Vous savez si à Gallotta il y a des taxis ?

— Oh que non, mais il y a mon fils qui a `ne voiture.

— Il est là ?

— Oh que non, à Gallotta.

— Vous pouvez lui téléphoner et lui demander s'il peut me conduire à Vigàta ?

— Oh que oui.

Il prit une chaise, alla s'asseoir dehors, se remplit le verre, posa la bouteille à terre.

C'était vraiment une matinée qui chantait la gloire des cieux, l'air était net et fin, toute chose étincelait comme si on l'avait nettoyée à l'instant. On eût dit vraiment le premier jour de la création. Mais peut-être pour cela lui était-elle insupportable, à noyer dans le vin. L'accompagnement de la beauté souvent fait mieux ressortir l'horreur.

— Dans une vingtaine de minutes, il est là, dit la vieille.

Il n'y avait qu'un bon côté à ce qui était arrivé, si on pouvait appeler ça bon. À savoir que cette fois, ça ne serait pas à lui d'aller chez ces malheureux Bonmarito pour leur annoncer que leur fille Ninetta avait été tuée.

Mimì s'apprésenta vers midi, mais il était au courant de la découverte du *catafero*, parce que Fazio lui avait téléphoné.

— Tu as trouvé la patronne de la maison de rendez-vous ?

— Oui. Elle est assignée à résidence chez elle, elle habite à Campobello.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Tu sais, elle m'a donné seulement des indications générales. Je ne sais pas si c'est parce qu'elle est peu physionomiste ou parce qu'elle respecte spontanément la loi du silence. Elle dit que c'était un jeune, brun, plutôt grand et bien vêtu. Et c'est tout.

— Si on le lui montrait, elle le reconnaîtrait ?

— Elle a dit que oui, peut-être. Mais je ne m'y fierais pas. Si ça se trouve, elle le voit, le reconnaît mais nous dit que ce n'est pas lui.

— Donc, tu penses qu'il vaut mieux laisser tomber ?

— Je dirais que oui.

Gallo revint à une heure passée.

— Sainte Mère, quelle matinée, *dottore* ! D'abord, le *dottor* Tommaseo s'y est mis, il s'est fourré dans le crâne de venir avec sa voiture, au début de la draille qui mène à l'étang, il est tombé dans un fossé et on a dû le sortir avec des chaînes, puis l'ambulance non plus n'a pas pu et alors ils ont transporté le *catafero* à pied jusqu'à l'estaminet...

— Pasquano est venu ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que la jeune fille n'a pas été tuée là, c'est tout.

Et ça, on n'avait pas besoin de la science du Dr Pasquano pour l'acomprendre.

1. Je te juge sur tes mots.

DIX-SEPT

Il se fit conduire jusqu'à Marinella. Il décrocha le téléphone et alla se coucher. Il s'aréveilla une heure plus tard, prit une longue douche et ensuite s'assit sur la véranda.

Et comme le soir précédent, il se mit devant les lettres de l'assassin et le billet d'Arturo.

Paroles, paroles, paroles, comme disait la chanson que chantait autrefois Mina.

Que pouvaient lui dire de nouveau ces mots qu'ils ne lui avaient déjà dit ? C'était parce qu'il avait su bien les interpréter qu'il avait réussi d'un coup à comprendre où se trouvait le corps de Ninetta. Mais il sentait obscurément que ces mots pouvaient encore lui révéler quelque chose. S'armer de sainte patience et lire et relire, aussi en détachant les syllabes, en faisant attention aux points et aux virgules...

Mais est-ce qu'il ne valait pas mieux ademander l'aide d'Arturo ? Lui, il les étudiait, les mots, la philosophie est faite de mots, lui il comprenait le sens de chaque mot, signification, poids, consistance. Oui, c'était la seule chose à faire. Il se leva, entra, alla au tiliphone, fit le geste de prendre le combiné, et se bloqua.

Arturo.

Un éclair de lumière violente lui effaça un instant la vue mais lui illumina la coucourde. Un filet de sueur lui partit de la nuque et glissa dans sa chemise, lui provoquant un frisson glacé. Oui, il suait froid.

Arturo.

Il ressortit en courant, prit la dernière lettre reçue et le billet d'Arturo et les mit l'un à côté de l'autre. Aussitôt, lui sauta aux yeux une discordance précise.

Le fou assassin, il ne se sentait plus de l'appeler l'adversaire, à présent, les choses avaient beaucoup changé, le fou assassin avait écrit :

*Je suis nuit et jour en plein effort
Pour faire plus riche et beau ton trésor*

En revanche, Arturo, dans son billet, avait changé le dernier vers en : « pour rendre unique et inimitable le trésor ».

Et l'horrible, longue, minutieuse besogne faite sur le corps de la pauvre Ninetta, n'était-elle pas mieux définie par les mots d'Arturo que par ceux de l'assassin lui-même ?

« Unique et inimitable », c'était beaucoup plus précis, ça tombait beaucoup mieux que « plus riche et beau », termes généraux qui pouvaient se référer à n'importe quel objet pouvant constituer une récompense, alors que les mots utilisés par le jeune correspondaient si bien qu'ils étaient irremplaçables.

Mais comment Arturo avait-il été en condition de prédire l'unicité et la non-reproductibilité de ce crime ?

Il n'y avait pas d'autres explications possibles que celle-là, à savoir que le jeune savait déjà ce que l'assassin ferait sur le corps de cette malheureuse Ninetta. Et le seul qui pouvait le savoir était l'assassin.

Ou un complice.

Non, erreur, pas de complice. N'était-ce pas Arturo lui-même qui lui avait dit que la chasse au trésor, plus qu'un jeu, était un duel, un combat à mort entre deux personnes ? Voilà pourquoi le lapsus lui avait échappé.

Mais surtout, dans le billet, au lieu de dissenter sur les pleurs et le bonheur, pourquoi n'avait-il pas parlé de ces vers qui étaient les plus incompréhensibles et qui l'avaient tant inquiété quand il les avait lus sur le rocher ?

L'entreprise que je mène fait trembler :

Le vrai en faux vrai transmuter

Un lapsus et une omission volontaire. Volontaire, pour ne pas trop attirer l'attention sur ce qui était son intention principale : la transformation d'un corps humain en une poupée de caoutchouc.

Un lapsus et une omission gros comme une montagne.

Maintenant, il était tellement trempé de sueur qu'il dut rentrer se reprendre une douche. Et tandis que l'eau le nettoyait et le rafraîchissait, il recommença à examiner toutes les rencontres qu'il avait eues avec Arturo, en essayant de se rappeler mot pour mot ce qu'ils s'étaient dit.

Alors, à la première rencontre, le jeune lui avait déclaré qu'il voulait l'acquiescer pour comprendre comment fonctionnait son cerveau à lui, Montalbano, quand il menait une enquête.

Et n'était-il pas possible qu'Arturo, en le défiant dans une chasse au trésor, ait en réalité voulu lui assigner le thème de l'enquête ? En l'obligeant à parcourir un chemin prétracé par lui, qui savait comment ça tournerait, étant déjà aussi au courant de tous les détails, le jeune

homme n'aurait-il pas plus de facilité à suivre le fonctionnement de son cerveau ? Et pour plus de sécurité, il avait eu le sang-froid de se faire présenter à lui et de s'arranger pour se retrouver dans la fonction de conseiller.

Très dangereux, c'était un véritable esprit criminel comme il ne lui était encore jamais arrivé de rencontrer avant. Arturo projetait jusque dans les moindres détails ce qu'il avait en tête de faire et agissait en conséquence sans faire un seul écart. Il avait besoin d'un tout-terrain pour emporter le corps de la gamine dans la bicoque sans se retrouver coincé dans cette maudite draille ? Il avait volé la voiture dont il avait besoin avant même d'avoir la victime entre les mains. Et avec quelle habileté, lucidité, froideur, il avait enlevé Ninetta en plein jour et sous les yeux de tant de gens !

Dans la deuxième rencontre, ce qui ne collait pas (ou qui collait très bien suivant le point de vue), c'étaient au moins deux choses.

La première était que quand il lui avait demandé comment il avait trouvé via dei Mille, il avait répondu qu'il s'était fait donner une carte routière par la mairie. Et ça, ce n'était absolument pas vrai, la mairie n'avait pas de carte routière.

La seconde était que quand il lui avait demandé si les photographies dans la cabane étaient encore accrochées aux murs, il avait répondu qu'elles y étaient toutes. Et en fait non seulement Montalbano en avait pris une, mais en plus quelques-unes étaient tombées au sol. Donc le jeune homme n'était pas entré dans la cabane, comme il l'avait dit, parce qu'il savait très bien que dedans il y avait des photographies. C'était lui qui les avait mises !

Et après, quand il avait insisté pour que Montalbano aille jusqu'à la petite maison près du lac ! Qu'avait-il dit ? Ah, voilà, que dedans il pouvait y avoir quelque chose qui, par la suite, pouvait s'avérer utile.

Et en outre, il avait fait une deuxième omission : il ne lui avait pas demandé comment il avait reçu la lettre qui indiquait la bicoque. C'était la lettre arrivée dans le paquet avec la tête d'agneau. Comment donc ne lui était-il pas venu la curiosité de le savoir ?

L'eau finit d'un coup de sortir des réservoirs. Heureusement, Montalbano n'avait plus depuis longtemps la moindre trace de savon sur le corps. Tandis qu'il se rhabillait, il considéra que tout ce qu'il avait fait, en conclusion, ce n'était que bavardages et tabatières en bois¹. Le raisonnement, pas de doute, fonctionnait, mais il avait un défaut : il ne s'appuyait que sur `ne *filinia*, un fil de toile d'araignée.

Cette fois, l'interprétation des paroles et des non-paroles d'Arturo était comme un élastique tiré au maximum qui, d'un moment à l'autre, peut se rompre.

À bien y pincer, de ces mêmes paroles, on pouvait donner une

autre interprétation de sens complètement opposée et on arriverait au résultat qu'Arturo n'était pas l'auteur de la chasse au trésor et donc n'était pas non plus l'assassin.

Non, cette fois, les paroles ne suffisaient pas. Il s'imagina le dialogue avec le proc' Tommaseo.

— Mais sur quoi se base votre conviction de la culpabilité ?

— Sur un lapsus et deux omissions.

L'autre appellerait sûrement les infirmiers.

Il fallait des preuves et lui n'en avait pas l'ombre d'une. Il fut pris d'un accès de découragement. Ne valait-il pas mieux tout laisser tomber ? De toute manière, à quoi ça servait ? L'essentiel était que Ninetta était morte et qu'eux n'avaient pas réussi à la sauver. Il parlerait avec Seminara, lui dirait les soupçons qu'il avait et ce serait à lui d'adécider.

Non, il se trompait. Il se rendait. Arturo ne l'avait-il pas convaincu qu'il s'agissait d'un duel ? Et un duel ce serait. Jusqu'à la dernière goutte de sang.

Et puis on ne pouvait laisser libre un fou assassin comme lui.

Mais comment faire ?

Tout à coup il lui revint à l'esprit la phrase prononcée par Rumsfeld, le ministre `méricain de Bush, lequel, quand le chef des inspecteurs envoyés en Irak à la recherche des armes de destruction massive lui avait référé qu'ils n'avaient trouvé que dalle, avait arépondu comme ça : « L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence. » Génial.

Alors, il prit la ferme décision de continuer à jouer. Mais pas au jeu voulu par Arturo, la chasse au trésor. À un jeu établi par lui, qui s'appelait le jeu de la vérité. Et il était sûr de le gagner.

Il regarda sa montre. Quatre heures. Il courut dans la salle à manger et appela Ingrid. Il pria `u *Signuri*, le Seigneur, ou qui en remplissait les fonctions, de l'atrouver chez elle.

— Allô. Qui est à l'appareil ?

Il s'en fallut de peu qu'il ait une attaque. Comment se faisait-il qu'on lui réponde en parfait `talien ?

— Montalbano je suis. Je voudrais parler avec Mme Ingrid.

Murmure lointain, bruit de talons qui se rapproche.

— Salut, Salvo, comment ça va ?

— Bien. Alors, comme ça, tu as un domestique italien ?

— Domestique ? Non, c'est mon mari.

Il se pétrifia.

— Excus... excuse-moi, mais vraiment je...

— Allons ! Qu'est-ce que tu voulais ?

— Ben, tu vois, j'espérais que ce soir tu pouvais...

— Mais lui, il repart à Rome d'ici une demi-heure ! Dis-moi.

— Je peux parler ?

— Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Écoute, tu m'as dit qu'Arturo était amoureux de toi, pas vrai ?

Elle rit de bon cœur.

— Oui, plus qu'amoureux. Il est fou de moi.

Il n'est pas que fou de toi. Il est fou à lier, lui vint-il envie de dire.

Au lieu de quoi, il demanda :

— Tu pourrais lui téléphoner pour lui proposer de venir ce soir chez toi à dîner ?

Un instant, Ingrid ne dit rien. Puis elle dut comprendre les intentions de Montalbano, mais elle n'ademandait pas d'explications, c'est `ne femme qui en avait, elle ne posa qu'une question :

— Et s'il ne peut pas ce soir ?

— Demain à déjeuner.

— Bref, plus tôt je le vois et mieux c'est.

— Oui.

— Combien de temps tu veux qu'il te lâche ?

— Deux petites heures me suffisent.

— Je lui téléphone tout de suite, j'insisterai pour le voir ce soir même. Où est-ce que je peux te le faire savoir ?

— Je suis encore à Marinella pour une dizaine de minutes.

Il raccrocha et appela le commissariat. Dès qu'il l'entendit, Catarella attaqua une litanie élaborée.

— Ah *dottori dottori* ! Il y aurait qu'il y aurait le *dottori* Seminario, votre gollaire à vous de Montelusa, lequel que lui vous cherche insistamment en tant qu'il voudrait...

— Ça ne m'intéresse pas. Passe-moi Fazio.

— Tout de suite, *dottori*.

Désolé pour le gollaire Seminara, mais ce n'était pas le moment.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Écoute, Fazio, je te fais un cadeau avec lequel tu vas pouvoir te régaler tant que tu voudras. Je veux les données d'état-civil d'un jeune d'une vingtaine d'années qui s'appelle Arturo Pennisi. Je veux savoir aussi où il habite ici à Vigàta et tout ce qui peut s'avérer utile.

— Utile à quoi, *dottore* ?

Il fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Je serai au commissariat vers six heures.

À peine reposé, le téléphone sonna. C'était Ingrid.

— C'est bon pour ce soir. Mais je dois t'avertir : attention que je n'ai aucune intention de coucher avec lui.

— Je ne te le demande pas.

— Donc, tu as à ta disposition les deux heures où nous serons au restaurant. Il n'y aura pas de prolongations.

— Très bien, très bien. À quelle heure est votre rendez-vous ?

— À 20 h 30, en bas de chez moi.

— Tu peux me dire une chose, par curiosité ?

— Dis-moi.

— Pourquoi tu ne coucherais pas avec lui ?

— Bah, c'est une impression, attention... bien sûr, c'est un beau garçon, très intelligent, gentil, mais... comment dire... je crains qu'il n'ait des instincts... bah, je pense que c'est un sadique réprimé, voilà.

Réprimé, tu parles ! En tout cas, ça signifiait qu'il fallait se fier à l'intuition féminine.

— Une dernière chose. Quand Arturo t'appelle à l'interphone, préviens-moi à Marinella.

— D'accord.

— Le *dottor* Pasquano est là ?

— Oui, je l'avertis tout de suite.

Et ensuite, après avoir téléphoné, le gardien dit :

— Il est dans son bureau.

Il se tapa l'habituel long couloir, frappa à la porte.

— Entrez.

Pasquano se tenait debout devant la fenêtre, les mains dans le dos, et il contemplait le paysage. Il n'accueillit pas le commissaire avec sa sempiternelle litanie de gros mots, comme il en avait coutume. Sans le regarder, il dit :

— Je viens de finir l'autopsie de cette pauvre malheureuse. Vous êtes là pour ça, pas vrai ?

— Oui.

Il n'était pas de l'humeur habituelle, mais paraissait fatigué et mélancolique. Il se retourna, alla s'asseoir derrière son bureau et fit signe à Montalbano de s'asseoir lui aussi.

— Ce n'est pas vous qui dirigez l'enquête.

— Non.

— Mais, pour ainsi dire, vous vous en occupez sous la table ?

— Oui.

— Vous tournez dans le vide ou vous avez un début d'idée ?

— Je l'ai.

— Bien. Je voudrais vraiment que vous le chopiez. J'aimerais l'avoir vivant ici, enchaîné. En tant d'années de besogne, il ne m'était jamais arrivé de voir `ne chose aussi horrible. Une chose plus que rare, unique.

— Et inimitable, dit Montalbano.

— Il l'a transformée exactement en une poupée qu'on prend pour un cadavre. Il a dû besogner beaucoup, vous savez ?

— Oui. Et la poupée de la poubelle, celle que vous avez vue vous

aussi, a été de son côté une espèce de répétition, faite en prenant comme modèle une poupée que j'avais trouvée dans le lit d'un vieux fou.

Le *dottor* Pasquano resta un moment à réfléchir, toujours plus mélancolique, et puis il dit :

— J'ai compris.

— Quoi ?

— Pourquoi il l'a tuée en l'empoisonnant.

— Il l'a empoisonnée ?

— Oui. Je l'ai compris. Il ne pouvait pas la tuer avec une arme, un coup de revolver ou de couteau aurait laissé de grosses marques sur le corps. Signes qui n'étaient pas sur le modèle et donc, la seule possibilité, c'était le poison. Une grosse tête raffinée, le fils de pute. Et vous savez, il l'a empoisonnée tout de suite après l'avoir enlevée.

— Donc, il n'a pas abusé d'elle.

Pasquano fit une grimace.

— Vous galéjiez ? Partout et à de nombreuses reprises, mais...

C'était la première fois que Montalbano voyait Pasquano aussi troublé et secoué.

— Mais ?...

— Post mortem, vous comprenez ? Il n'avait pas besoin d'une personne vivante, mais d'une poupée gonflable...

Montalbano pensait être désormais assez blindé, mais cette fois il lui fallut au moins une paire de minutes pour surmonter le vertige, la détresse.

— Moi, j'ai déjà vomi, dit Pasquano en le matant. Si ça vous prend à vous aussi, les toilettes c'est la porte à côté, n'ayez pas honte.

— Il a utilisé des instruments chirurgicaux pour... ?

— Mais pas du tout ! Un truc à la bonne franquette ! L'œil, il le lui a crevé avec une cuillère, les blessures, il les lui a faites au poinçon, pour les cheveux, il a utilisé un rasoir... Puis il l'a soigneusement saignée à blanc, lui a mis du fond de teint sur tout le corps, l'a maquillée...

— Et pour lui faire un sein flétri ?

— Il a fait de son mieux avec une espèce de liposuccion maison mais qui n'a réussi qu'en partie.

Il regarda par la fenêtre.

— Et vous savez quoi ? Elle était vierge. Et ce monstre...

Jamais il n'avait entendu ce mot dans la bouche de Pasquano. Jamais celui-ci n'avait exprimé `ne opinion personnelle envers les *cataferi* qu'il découpait ou envers l'assassin.

— ... étant donné qu'il n'y arrivait pas, il doit être à demi impuissant, il s'est ouvert la route avec un manche à balai ou un truc de ce genre.

Il ramena son regard sur le commissaire.

— Chopez-le. Passque sinon, si cette fois, il s'en sort, je parie mes roubignoles qu'il lui vient en tête une autre belle idée. Pire que celle qu'il a eue et qu'il a mise en pratique.

— Je vais le choper, répondit calmement Montalbano.

Il avait tenu le coup dans le bureau de Pasquano mais, dès qu'il vit un bar, il s'arrêta, descendit et se siffla un cognac. Il en sentait vraiment le besoin. Puis il prit la route du commissariat.

— Ah *dottori dottori* !

— Qu'est-ce qui fut ?

— Votre gollaigre à vous Seminario, trois fois il tiliphona ! Il dit comme ça que lui doit vous parler à vosseigneurie urgentement.

— Dis-lui que tu n'arrives pas à me trouver.

— Et si lui il aréfère à M. le Guesteur ?

— Il ne le fera pas, ne t'inquiète pas. Fazio est là ?

— À l'instant, il revint.

— Fais-le venir dans mon bureau.

Il voulait repartir le plus vite possible du commissariat, il redoutait de se retrouver mêlé au dernier moment à quelque chose qui l'empêcherait d'être libre pour huit heures et demie.

Fazio s'aprénta.

— C'est fait ?

— Tout.

— Assois-toi et parle.

Fazio prit sa véritable revanche longuement attendue depuis des années. Il s'installa sur la chaise, perdit un peu de temps à ajuster son pantalon, glissa la main dans `ne poche, en sortit un feuillet plié en deux, le considéra comme s'il ne l'avait jamais vu, l'ouvrit, le lissa. Le tout avec une extrême lenteur. Puis il fixa Montalbano dans les yeux et, vu que celui-ci ne disait rin pour ne pas lui faire plaisir, il eut un sourire victorieux et commença à lire.

— Pennisi Arturo fils de Giuseppe Pennisi et d'Alessandra Cavazzone, né à Montelusa le 12 septembre 1988, célibataire, résident à Montelusa au 129, via Gioeni, mais domicilié à Vigàta 21, via Bixio, dans une villa appartenant à son grand-père maternel Cavazzone Girolamo, étudiant à l'université de Palerme, faculté de...

— Arrête-toi un instant. Via Bixio, c'est pas par hasard une parallèle de la via dei Mille ?

— Oh que oui. Mais la partie la plus haute de la rue, celle qui va vers le cimetière, débouche via dei Mille.

La bête sauvage se cache toujours en terrain connu.

— Maintenant plie ce feuillet et remets-le-toi en poche. Tu t'es assez fait plaisir, il me semble.

Fazio obéit. De toute façon, là, la revanche, il se l'était prise dans les grandes largeurs.

1. Allusion au vieux dicton : « *Chiacchiere e tabacchiere di legno non fanno pegno* », « bavardages et tabatières en bois ne peuvent être mis en gage ».

DIX-HUIT

— Comment tu as dit qu'il s'appelle, le grand-père ?

— Cavazzone Girolamo.

— Mais où est-ce que j'ai entendu ce nom ?

Et d'un coup, la lumière fut. Girolamo Cavazzone !

L'octogénaire albinos mal vêtu, le neveu de Gregorio Palmisano, celui qui était venu lui demander si les Palmisano, étant reconnus fous, pouvaient être considérés comme morts dans tout le sens du terme, comme ça, il se ramassait l'héritage !

Et ça, c'était enfin l'anneau manquant, l'inespéré point de contact qui faisait disparaître jusqu'au moindre doute. Le cercle était parfaitement clos, soudé.

La poupée gonflable, Arturo l'avait certainement atrouvée dans le grenier du grand-père ; Girolamo et Gregorio, quand ils se fréquentaient encore, en avaient sûrement acheté deux pareilles.

C'est pourquoi Arturo avait pu faire la répétition avec la poupée jetée ensuite dans la poubelle. Autrement, on ne pouvait expliquer où il l'aurait trouvée.

Il se leva en souriant, fit le tour du bureau, se plaça devant Fazio qui le fixait, étonné.

— Lève-toi.

Fazio obéit et Montalbano l'embrassa.

— Merci pour tout. Et maintenant, tu peux y aller.

L'autre ne bougea pas, il le matait comme s'il avait voulu lui trouver l'œil.

— *Dottore*, qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Rin, qu'est-ce que tu veux que j'aie ?

— Alors, pourquoi vous avez voulu savoir tout ça sur ce jeune ?

— Écoute, c'est un truc en l'air, `ne idée comme ça. Ce soir, je vais faire une petite vérification. Si elle doit avoir un minimum de résultat, je te le dirai. Ça te va ?

Fazio sortit, l'air dubitatif.

Manger ou ne pas manger ? Telle était la question.

Ne pas manger avant pouvait signifier ne plus manger jusqu'au lendemain midi ; manger tout de suite signifiait devoir le faire très en

avance et en se pressant.

Il arenonça. Restait assis sur la véranda à fumer `ne cigarette après l'autre en essayant de ne pas pincer à ce qu'il allait devoir faire. À la fin, il conclut que le mieux était de ne préparer aucun plan d'action, mais de prendre des décisions sur place et selon la situation.

À huit heures vingt-huit, le téléphone sonna.

— Il vient de m'appeler sur l'interphone, dit Ingrid. Il est en bas.

— Bon.

— Rappelle-toi, tu as deux heures. Pas une minute de plus.

Avant de démarrer, il s'assura que, dans la voiture, il y avait une lampe-torche suffisamment puissante. Puis il prit le revolver dans la boîte à gants et l'empocha. Le trousseau de rossignols et de fausses clés que lui avait offert un de ses amis voleur parti à la retraite était sur le siège à côté de lui. Il partit.

Le jeu de la vérité avait commencé.

Comme il trouva sans mal la via Nino Bixio, quand il arriva devant une villa d'un étage au numéro 21, il était neuf heures moins cinq. La villa, qui avait un petit jardin sur le devant, était entourée d'une grille de fer, mais seulement sur l'avant. Le commissaire en fit le tour en voiture. Sur l'arrière, il y avait deux entrées : une petite porte de bois, peut-être un passage de service, et un rideau de fer qui s'ouvrait avec une télécommande. C'était sûrement le garage, communiquant d'une manière ou d'une autre avec l'habitation.

Arturo n'avait pas eu besoin de faire descendre Ninetta de l'auto pour la porter dans la maison, il était entré dans le garage avec le tout-terrain et puis avait pu faire ce qu'il voulait sans être vu.

Par sécurité, Montalbano se fit un autre tour. Cette fois, il remarqua sur la façade, mais à ras de terre, quatre fenêtres grillagées. Donc il devait y avoir aussi une cave grande comme la base du bâtiment.

Il ne convenait pas qu'il entre dans la villa par la porte principale, trop de voitures passaient via Bixio, mieux valait utiliser la petite porte à l'arrière, car la via Tukory sur laquelle elle donnait était plus tranquille.

Il se gara, descendit de voiture, s'alluma une cigarette, se mit en marche du pas de quelqu'un qui n'a rien à faire et tue le temps. Il s'arrêta un instant devant la petite porte et donna un coup d'œil à la serrure. Une de ces serrures simples qui s'ouvrent avec une clé longue. Avec un rossignol, il en viendrait à bout en un tournevire.

Il attendit le moment où n'arrivait pas de voiture, vérifia que personne n'était aux fenêtres de la maison d'en face, tira le trousseau,

trouva la bonne clé à la troisième tentative, ouvrit, entra, ferma la porte derrière lui, alluma la torche.

Trois minutes lui suffirent pour comprendre qu'il s'était trompé sur toute la ligne. Il était entré dans une grande salle qui avait dû être un magasin et était maintenant le cimetière des objets qui ne servaient plus : chaises auxquelles manquait un pied, meubles bouffés aux vers, bahuts... et, le pire de tout, ce magasin n'avait pas de communication avec le logement.

Montalbano se consola avec une paire de jurons, éteignit la torche, ouvrit la porte, sortit, la referma. Il n'y avait pas à tortiller, il devait forcément entrer par le portail et la porte principale. Donc, il refit le tour de la villa et se retrouva via Bixio.

Il mata sa montre. Vingt et une heures vingt. La connerie de l'entrée manquée lui avait fait perdre trop de temps et lui, il n'en avait pas tant que ça à sa disposition.

Mais il passait encore trop de voitures ! C'était le seul problème, car la rue était si large que les maisons d'en face ne représentaient pas un danger.

Il adécida qu'il était plus prudent d'attendre encore une dizaine de minutes ; vers neuf heures et demie, les voitures se feraient plus rares.

Dix minutes plus tard, le portail s'ouvrit en deux secondes. Mais la porte principale lui fit tout de suite des difficultés et, pour arranger les choses, `ne voiture s'arrêta devant la maison d'à côté, le prenant en plein dans ses phares.

Puis la voiture repartit et, une minute plus tard, la porte se laissa convaincre.

En s'éclairant avec la torche, il commença l'exploration.

Au rez-de-chaussée, il y avait `ne salle à manger, `ne cuisine avec une porte donnant dans la cave, une petite salle de bains et un salon. Tout parfaitement en ordre.

Juste en face de l'entrée, un bel escalier conduisait à l'étage. Montalbano grimpa. Une chambre à coucher très grande, une belle salle de bains, un petit bureau, une autre chambre fermée à clé. Mais pas avec l'habituelle serrure qu'on met sur une quelconque porte interne, c'était `ne Yale, manifestement installée depuis peu. Signe qu'à l'intérieur de cette pièce devait se trouver quelque chose d'important.

Il perdit une dizaine de minutes à l'ouvrir mais aussitôt comprit que ces minutes-là n'avaient pas été perdues. C'était une autre chambre à coucher avec un grand lit sur lequel avait été posée une feuille de Cellophane toute froissée et tachée. De sang.

Il y avait une table de chevet avec un verre vide dessus. La

fenêtre avait été murée seulement dans la partie interne et sur le mur étaient collés une vingtaine de centimètres de polystyrène, le même qui se trouvait derrière la porte, pour insonoriser la pièce. L'atmosphère renfermée puait insupportablement la sueur, le sperme, la pisse, le sang. Dans un coin, un balai. Le haut du manche était sombre. Montalbano alla le mater de près. Du sang figé. Pasquano avait vu juste.

Il eut soudain un frisson de froid et l'envie de vomir, mais il réussit à se retenir.

Au sol, des bouts de ruban adhésif, du genre marron pour fermer les paquets, et un rouleau encore intact.

Il était clair qu'Arturo, dès qu'il avait enlevé Ninetta, l'avait emportée là et que c'était là qu'il l'avait tuée en lui faisant boire du poison.

Mais il ne l'avait pas arrangée là, les taches de sang sur le Cellophane étaient trop petites. Non, sur ce lit, il l'avait ramenée déjà morte, pour s'en servir comme d'une poupée gonflable. Le manche à balai ensanglanté en était la preuve.

Il sortit de la pièce, ferma, alla dans la salle de bains, se lava le visage mais il ne voulut pas utiliser la serviette. Elle le dégoûtait. Dans tout son corps, il se sentait `ne espèce de tremblement. Il entra dans le cabinet de travail bourré de livres. Sur le bureau, un ordinateur, un appareil photo Polaroid et une boîte en carton qu'il ouvrit. Elles contenaient des dizaines de photos.

Les premiers clichés qui tombèrent sous ses yeux montraient Ninetta recroquevillée tout habillée sur le lit mais la bouche entourée de scotch, tout comme les poignets et les chevilles. Les suivantes montraient la poupée de caoutchouc en laquelle elle avait été transformée, jambes écartées, puis la faisaient voir installée sur le ventre. Les autres documentaient la transformation progressive infligée au *catafero*.

Montalbano se les mit en poche. Ces photos suffisaient largement à coincer Arturo. Il pouvait s'en aller.

Il mata sa montre. Dix heures vingt-cinq. Il compta que, en admettant que le dîner entre Ingrid et Arturo finisse à dix heures trente pile, le jeune mettrait un quart d'heure minimum pour revenir chez lui.

Il descendit l'escalier, gagna la cuisine, ouvrit la porte. Cinq marches conduisaient à la cave.

C'était une vaste salle où se trouvaient seulement quatre vieux tonneaux et un grand nombre d'étagères poussiéreuses qui avaient dû servir à conserver les bouteilles de vin. Il y avait une porte qu'il ouvrit.

Et là, ça changeait. Au milieu de la pièce était placée une

véritable table d'opération, toute souillée de sang, à côté, sur une table roulante, une cuillère, un poinçon, des rouleaux de sparadrap, deux gros rouleaux de ruban adhésif d'emballage, un rasoir, un verre d'eau contenant quelque chose de sanglant qui devait être l'œil de Ninetta. Dans un coin, des vêtements de femme et une paire de chaussures. Les vêtements de la petiotte. Dans un autre coin, une poubelle en plastique. Mais elle était remplie de sang. Celui qu'Arturo avait tiré de Ninetta avant de la peindre.

Près de la table d'opération, une table avec un téléviseur et un lecteur de vidéo.

Miraculeusement, le commissaire réussit à le mettre en route. Sur l'écran apparurent les images de la poupée gonflable de Gregorio Palmisano transmises par Televigàta. Les enregistrements avaient servi à Arturo pour l'avoir toujours sous les yeux, avant de se faire la main sur la poupée de son grand-père et ensuite besogner sur le corps de Ninetta. Il y avait une autre porte, et Montalbano l'ouvrit. Cette troisième pièce était plus petite que les deux autres. Et celle-là aussi, comme les autres, avait la fenêtre murée à l'intérieur. Sur deux tables, il y avait au moins quatre ordinateurs et d'autres équipements électroniques dont le commissaire ignorait l'usage précis. Mais c'était certainement avec ça qu'Arturo avait extrait et imprimé les photographies dont il avait tapissé la cabane de bois.

Il n'y avait plus rien à voir.

Il se retourna et la lumière de sa torche éclaira Arturo qui se tenait devant la porte, un pistolet en main.

Montalbano se sentit paralysé. Il comprit qu'il était pris au piège, sans possibilité d'avoir la moindre réaction, puisque l'autre pourrait décharger son arme sans que personne, dehors, n'entende rien.

Mais ce qui frappa le commissaire, beaucoup plus que le pistolet pointé, ce fut l'attitude d'Arturo. Il n'avait pas le moins du monde l'air effrayé, impressionné ou préoccupé. Au grand maximum, on aurait pu dire qu'il semblait *siddriato*, agacé.

Le petiot alluma la lumière et dit :

— Asseyez-vous.

Montalbano prit place sur la première chaise à sa portée. Arturo en prit une autre.

— Comment va ? lui demanda le garçon.

— Pas mal, répondit le commissaire.

Mais ce type était vraiment un fou dangereux. Maintenant, il allait lui demander si une tasse de thé lui ferait plaisir ?

— C'est vous qui avez demandé à Ingrid de m'inviter à dîner, pas vrai ?

— Oui.

Aucune raison de raconter des calembredaines.

— Je suis très intelligent, vous savez ? Je l'ai compris vite et je me suis débarrassé d'elle.

Montalbano s'inquiéta.

— Comment ça, débarrassé ?

Harry Potter eut un petit sourire entendu de gamin malin. Ce sourire glaça Montalbano. Tu veux voir qu'il considérerait vraiment comme un jeu le meurtre de Ninetta et le charcutage de son cadavre ? Une polissonnerie ? Une gaminerie ? Tu veux voir que sa folie homicide était une espèce de cruauté inconsciente, `nfantile ? Comme quand on coupe la queue aux lézards ?

— Ne t'inquiète pas, dit Arturo en passant au tutoiement. Elle est chez elle, saine et sauve. Pendant que nous étions en voiture, elle a tenté par deux fois d'appeler avec son portable, mais elle n'a pas trouvé son correspondant. Peut-être voulait-elle t'avertir.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Montalbano.

— Je suis en train d'y réfléchir. En attendant, on peut bavarder un peu, si tu veux ?

— Pourquoi pas ?

— Comment as-tu fait pour comprendre que c'était moi, l'adversaire de la chasse au trésor ?

— J'ai repensé à ce que tu m'as dit et que tu m'as écrit. Tu as commis un lapsus et fait deux omissions. Trois erreurs. Trop.

À cette réponse, le visage d'Arturo changea brutalement. Sa bouche se tordit, ses yeux s'assombrirent, `ne ride apparut sur son front. Il se dressa, tapa du pied.

— Non ! Non ! Moi, je fais pas d'erreurs ! Tu es beaucoup moins intelligent que moi ! Au maximum, tu peux être un peu plus malin ! Tiens !

D'un mouvement très rapide, il lui asséna en plein visage un coup violent avec le pistolet.

Le nez de Montalbano commença à saigner.

— Je peux prendre mon mouchoir ?

— Non.

Alors Montalbano rejeta la tête en arrière, en espérant que le sang se bloque vite. Maintenant, il était convaincu que le meurtre de Ninetta avait achevé de ravager la coucoude du garçon, déjà en piteux état.

Jusque-là, il avait toujours aréussi à cacher sa folie, maintenant, elle était évidente dans chacun de ses gestes. Au bout de quelques instants, Montalbano aréussit nouvellement à parler.

— Je peux te poser une question ?

— Je ne veux pas t'entendre.

La tête butée, il faisait. Exactement comme un minot.

— Allez, juste une.

— Bon, vas-y.

— Tu as enlevé Ninetta parce que tu la connaissais d'avant ou parce qu'elle ressemblait à cette fille de la maison de rendez-vous ?

— Moi, je voulais celle de la maison de rendez-vous. Mais je ne l'ai pas retrouvée. Alors, j'ai volé un 4×4 et je me suis lancé à la recherche d'une fille qui lui ressemble. Quand, en dépassant un autobus, j'ai vu cette fille, j'ai cru que c'était elle. Mais à l'instant où elle est descendue à l'arrêt et qu'elle s'est approchée de moi parce que je l'avais appelée avec l'excuse de demander un renseignement, j'ai compris qu'elle n'était pas celle que je cherchais, mais qu'elle lui ressemblait de manière stupéfiante. Alors, je me la suis prise.

— Je peux te poser encore deux questions ?

— Et puis c'est tout ?

— Et puis c'est tout.

— Jure-le.

— Je le jure. Où as-tu trouvé la poupée gonflable ?

— Ici. Au grenier. Elle appartenait à mon grand-père.

Il avait mis dans le mille.

— Et pour l'agneau, comment tu as fait ?

— J'ai bien joué, tu sais ?

— Je n'en doute pas.

— Je suis allé en voiture vers Gallotta. Il y avait un troupeau non gardé, j'ai pris un agneau, je l'ai égorgé, je l'ai mis dans le coffre, je l'ai emmené ici, je lui ai coupé la tête et je l'ai placée dans une boîte à biscuits qui traînait au grenier. Et maintenant, assez de questions.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Arturo se mit à le mater d'un air méditatif, en se tapotant les lèvres avec le canon de l'arme. Puis il prit une décision.

— Allons par là, passe devant.

Il n'arriverait jamais à lui arracher le revorber, l'autre aurait tout le temps de lui tirer dessus avant. Il se leva et passa dans l'autre pièce.

— Arrête-toi devant la table d'opération.

Ce fut l'avant-dernière chose qu'il entendit. La dernière en fait fut le grand bruit provoqué dans sa tête par le choc de la crosse du pistolet, qui lui fit perdre connaissance.

Il ouvrit les yeux. Sa nuque lui faisait un mal de chien. Il était étendu sur la table d'opération et avait la bouche, les poignets et les chevilles entourés de scotch. Il était en caleçon, ses vêtements posés sur ceux de Ninetta. La porte de la pièce était fermée. Il comprit que la seule possibilité de s'en tirer qui lui restait peut-être était de le faire parler. Mais comment, avec la bouche scotchée ? Rin, il était condamné. Et à ce moment-là, en se projetant pour ainsi dire hors de lui-même, il se vit tel qu'il était, en caleçon, avec les chaussettes et les

chaussures, sur une table d'opération, et il s'atrouva tellement ridicule qu'il eut envie de rire.

Il riait parce que sa coucourde refusait de croire ce qui était en train de lui arriver. C'était un truc qui pouvait être dans un film d'horreur, dans l'imagination, pas dans la réalité.

Il entendit une clé tourner et la porte s'ouvrit.

Arturo était revenu avec une scie électrique, un marteau et un scalpel. Putain, qu'est-ce qui lui passait par la tête ? Si ça se trouvait, il voulait jouer au petit chirurgien. De sa poche, il tira une de ces boîtes métalliques pour le transport des seringues et la posa sur la tablette, à côté du pistolet.

— Maintenant, je vais t'expliquer. Je veux bien examiner ton cerveau. Mais je veux l'examiner vivant. Tu me comprends ? Donc, il faut que je t'ouvre la boîte crânienne. Mais avant, je vais t'endormir.

Montalbano, trempé de sueur, tenta de contrôler la panique qui le gagnait. Il mugit.

— Tu veux me dire quelque chose ?

Le commissaire fit oui de la tête, désespérément. Le garçon lui arracha le scotch en lui faisant mal.

— Je t'écoute.

— Je voulais te proposer un autre jeu. Très chouette. Tu devras faire fonctionner toute ton intelligence.

Un instant, les yeux d'Arturo brillèrent de contentement.

— C'est vrai ?

— Tu vas voir.

D'un coup, les yeux du garçon changèrent. Ils s'assombrirent.

— Je te crois pas. Et puis, y a pas besoin d'un autre jeu pour te démontrer que je suis capable de toujours te battre.

Et il lui bâillonna de nouveau la bouche.

La seule chose que Montalbano espéra fut que le somnifère fonctionne vraiment.

Arturo prit en main la boîte, l'ouvrit, en tira la seringue, de l'autre main sortit de sa poche une ampoule, remplit la seringue et puis l'examina à contre-jour pour vérifier qu'il n'y avait pas de bulle d'air.

Montalbano ferma les yeux.

Et en un tournevire, il lui sembla s'être endormi et rêver passqu'il était impossible que ce qu'il était en train d'entendre fût la voix très calme de Fazio.

— Ne bouge plus, petit con. Si tu fais le moindre geste, je te tue.

Il ouvrit les yeux. C'était vrai !

Fazio pointait son arme sur Arturo qui semblait transformé en statue, derrière Fazio se tenaient Gallo et Galluzzo qui, en dix secondes, furent sur le garçon, le jetèrent à terre, le menottèrent.

— Mais pourquoi, pourquoi ? se lamenta Arturo avec une voix proche des larmes. On faisait que jouer...

Sans savoir pourquoi, Montalbano éprouva une peine infinie qui lui serra le cœur.

Pendant ce temps, Fazio s'était approché, il lui avait enlevé avec délicatesse le scotch de la bouche. Et la première chose qu'il lui demanda fut :

— Qui t'a averti ?

— Mme Ingrid. Elle m'a raconté que vous lui aviez ademandé de garder loin de chez lui le garçon. Mais elle avait peur que peut-être il soit revenu trop vite. Alors, j'ai appelé Gallo et Galluzzo et nous sommes venus directement ici. Vosseigneurie, vous m'aviez dit vous-même que vous alliez faire une petite vérification.

— Téléphone tout de suite à Seminara. Après tu me passes le portable, que je rassure Ingrid.

Il se pointa à Marinella qu'il était presque trois heures du matin. Il avait un `pétit qu'il se serait mangé un éléphant vivant. Dedans le four, un grand plat de pâtes *`ncasciata*. Et huit arancini plus grosses que des oranges. Tandis qu'il allait dans la salle de bains se prendre une douche, il se mit à chanter à haute voix. Faux comme une casserole. Et quand il eut fini de manger, il dut presque se traîner jusqu'au téléphone pour appeler Livia, puisque le matin approchait, et lui dire que le jour même, il allait arriver à Boccadasse.

NOTE

Tout ce qui est écrit dans ce roman, noms et prénoms, situations, événements, ne sont que le fruit de mon imagination. Si quelqu'un doit se reconnaître dans un de mes personnages, c'est qu'il a plus d'imagination que moi.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
La Caccia al Tesoro

© 2010, Sellerio Editore, Palermo.

© 2014, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

Photo : © Jinny Goodman / Arcangel Images. Couverture : Marko Tardito.

EAN : 978-2-823-80319-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo